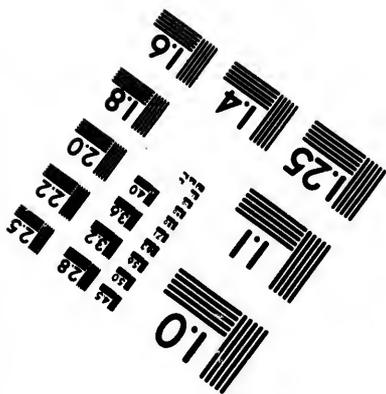
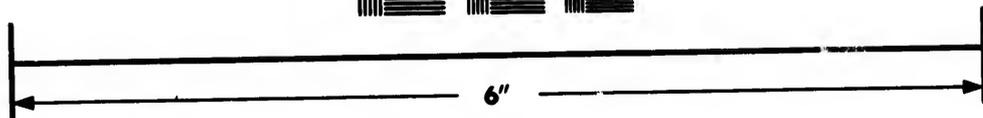
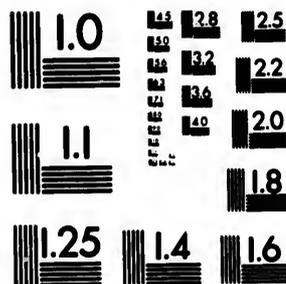


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

118
120
122
124
125

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input checked="" type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

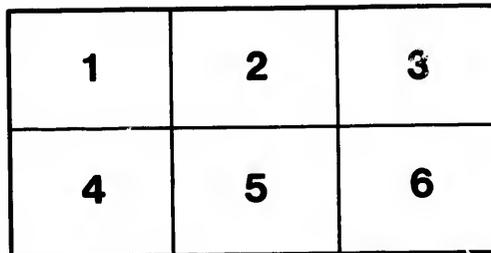
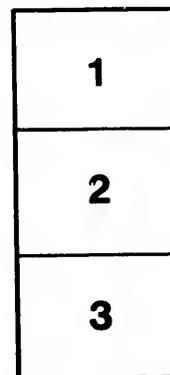
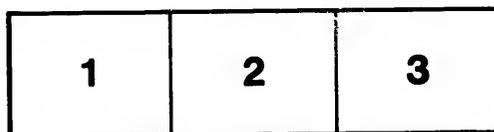
Library of Congress
Photoduplication Service

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library of Congress
Photoduplication Service

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
difier
une
nage

rrata
o

elure,
à

32X





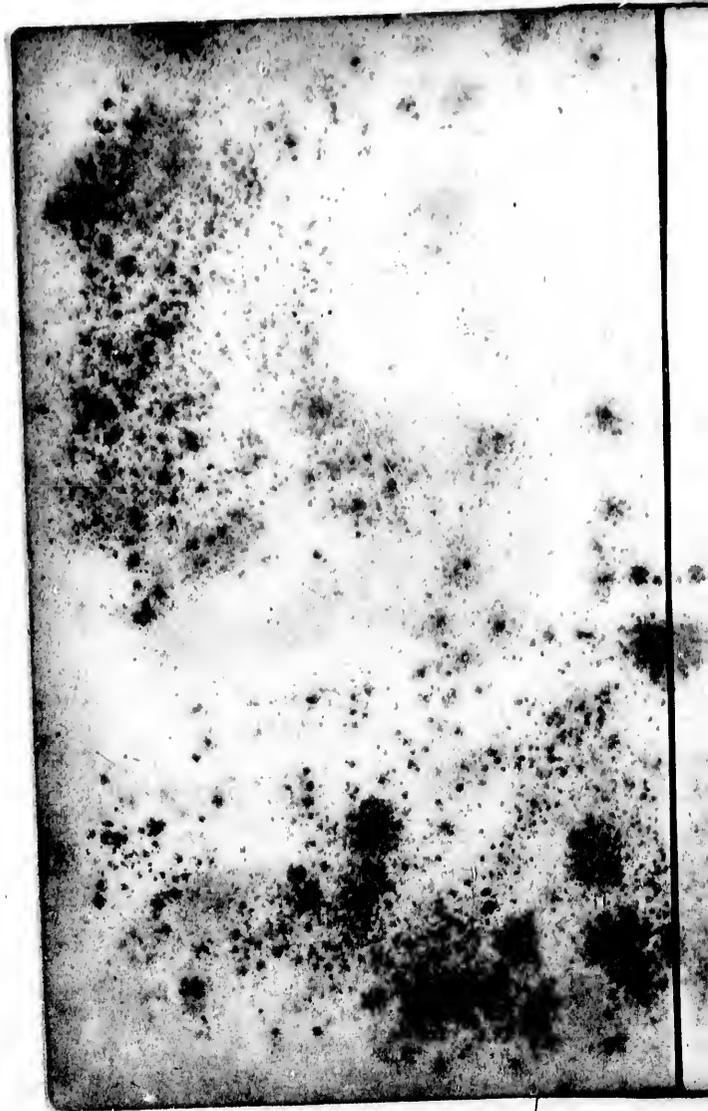


LES PRAIRIES
à l'Ouest des États-Unis.
Traduit de l'Anglais de Washington-Irving.
PAR ERNEST W.



Le ciel à droite de ce point blanc, il était très noir.

Tous.
R. Perrin et C.^{ie} Imp. Libraires



UN TOUR

DANS LES

PRAIRIES

A L'OUEST DES ETATS-UNIS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE WASHINGTON JAMES

PAR ERNEST W...

TOURNAI
D. MARTIN ET C^o, LES LIBRAIRES-CONTREURS.

1845.

NEW YORK

ROE LOCKWOOD & SON

AMERICAN AND FOREIGN BOOKS, 411 BROADWAY

ces terres fertiles et verdoyantes on voit encore errer dans leur primitive liberté l'élan, le buffle et le cheval sauvage. C'est là que les différentes tribus de l'ouest ont leurs territoires de chasse. Là se rendent les Osages, les Creeks, les Delawares et autres peuplades qui se sont liées en quelque sorte à la civilisation, en vivant dans le voisinage des blancs, ainsi que les Pawnees, les Comanches et autres tribus belliqueuses et indépendantes qui vivent en nomades dans les prairies, ou habitent les Rocky Mountains (montagnes de roche).

Cependant aucune de ces nations guerrières et vindicatives n'ose se fixer dans l'intérieur de la région dont je parle; leurs chasseurs seuls s'y réunissent en troupes nombreuses à l'époque de la chasse, forment leur léger campement de branches d'arbres et de peaux, et après avoir fait un abatis rapide parmi les innombrables troupeaux qui paissent dans la plaine, fuient au plus vite ce dangereux voisinage.

Les chasseurs sont toujours armés, soit pour attaquer, soit pour se défendre, et, ainsi qu'à la guerre, ils ont besoin d'une vigilance continuelle. Et, dans leurs excursions, ils rencontrent les chasseurs d'une tribu ennemie, il en résulte souvent des combats sanglants. Leurs campements sont toujours exposés à être surpris, et les chasseurs occupés à la poursuite du gibier, à être pris ou massacrés par des ennemis embusqués. Des crânes, des squelettes,

qui blanchissent au fond d'un ravin obscur ou près des traces d'un campement, annoncent souvent le lieu où s'est passée une de ces scènes de carnage, et avertissent le voyageur des dangers qui l'entourent. Les pages suivantes, qui contiennent le récit d'une excursion d'un mois dans les territoires de chasse, ont été écrites dans le but de faire connaître ce pays dont une partie n'a pas encore été explorée par les blancs.

Ce fut au commencement d'octobre 1882 que j'arrivai à Fort-Gibson, un des postes de notre frontière de l'ouest, situé sur le Neésho, ou grande Rivière, près de son confluent avec l'Arkansas. Je voyageais depuis un mois avec une petite compagnie; nous étions allés de Saint-Louis aux rives du Missour, et le long de la ligne d'agences et de missions qui s'étend du Missouri à l'Arkansas. Notre troupe avait à sa tête un des commissaires chargés par le gouvernement des États-Unis d'inspecter l'établissement des tribus indiennes qui émigrent de l'est à l'ouest du Mississippi. Les devoirs de sa charge l'obligeaient ainsi à visiter divers postes avancés de la civilisation. Pour rendre hommage au mérite de notre digne conducteur, je dirai qu'il avait conservé dans la pratique des lois et des affaires administratives toute la douceur et la bienveillance innées de son cœur. Il vivait au sein de sa famille et dans la société d'hommes vénérables sur les bords du Con-

necticut, où il était né, quand il fut appelé soudain à prendre son mousquet, et à se mêler parmi les colons, les chasseurs et les sauvages, dans les plaines étendues de l'ouest.

Un autre de mes compagnons était M. L... Anglais de naissance, mais d'origine étrangère, qui avait toute la vivacité d'esprit et la facilité de caractère d'un naturel du continent européen. Il avait voyagé en différents pays, et ses voyages en avaient fait ce qu'on peut appeler un *citoyen du monde*, toujours prêt à se conformer aux mœurs et aux usages des lieux qu'il visitait. C'était un homme universel: botaniste, géologue, amateur de musique, dessinateur habile, et de plus chasseur infatigable, sinon toujours heureux. Il ne manquait jamais d'occupation; mais quelque occupé qu'il fût, il était toujours gai et content.

Mon troisième compagnon était un jeune comte suisse, d'une trentaine d'années, plein de talents et d'esprit, mais entreprenant à l'excès et prêt à s'engager dans toutes sortes d'aventures. Il avait suivi M. L... d'Europe en Amérique, et M. L... pouvait être considéré comme son mentor.

Après avoir parlé de mes camarades, je ne dois pas omettre de citer un personnage de rang inférieur, mais d'une bien grande utilité. C'était un petit créole français, maigre et basané, nommé Antoine, mais que nous appelons familièrement du

nom de Tony, une sorte de Gil Blas de la frontière, qui avait passé sa vie errante tour à tour parmi les blancs et parmi les Indiens, tantôt employé par les marchands, les missionnaires ou les agents, tantôt se mêlant avec les chasseurs osages. Nous l'avions pris à Saint-Louis dans les environs duquel il a une petite famille composée d'une femme indienne et de quelques enfants métis, et il nous avait servi depuis d'écuyer, de groom, de cuisinier; en un mot c'était notre *factotum*. Si on voulait l'en croire, il serait sans moralité, sans foi, sans loi, sans culte, sans patrie, et même sans langage: car il parle un jargon mêlé d'osage, d'anglais et de français. Avec cela c'était un rodomont et un menteur de première force. Souvent nous l'écoutions avec plaisir vanter ses terribles exploits et raconter les affreux dangers auxquels il avait échappé. Au milieu de son discours il éprouvait parfois une contraction dans les mâchoires, telle qu'on eût dit qu'elles sortaient de leurs jointures. Quant à moi, je suis porté à croire que cet accident était causé par quelque fausseté qui avait peine à passer son gosier: car je remarquai généralement qu' aussitôt après, il nous lâchait un gros mensonge.

Nous avons fait jusque là un voyage extrêmement agréable. Nous nous arrêtons, selon que l'occasion s'en présentait, dans les établissements des missionnaires, si éloignés les uns des autres; mais en géné-

ral nous passions la nuit sous des tentes, et à l'abri des bosquets qui bordent les ruisseaux. Sur la fin de notre voyage nous avons pressé le pas, dans l'espoir d'arriver à Fort-Gibson, pour accompagner les chasseurs osages dans leur visite d'automne aux prairies des buffles. L'imagination du jeune comte s'était surtout enflammée à ce sujet. Ce que le petit Tony lui racontait des habitudes sauvages des prairies, l'avait rendu avide de goûter à son tour cette vie sauvage. Rien n'était plus amusant que de le voir jouir d'avance des plaisirs qui l'attendaient au milieu des Indiens, lorsqu'il partagerait leurs aventures; mais il n'était pas moins curieux d'entendre les gasconnades de Tony qui s'engageait à lui servir d'écuyer dans toutes ses entreprises, et qui devait lui apprendre à jeter le lacet au cheval sauvage et à abattre le buffle.

— Et si nous pouvions seulement voir une prairie en feu! disait le jeune comte.

— J'y mettrai le feu moi-même, répondait le petit écuyer.

SAIRIES.

s tentes, et à l'abri
soaux. Sur la fin de
le pas, dans l'es-
ar accompagner les
te d'automne aux
on du jeune comte
jet. Ce que le petit
sauvages des prai-
er à son tour cette
naissent que de le
qui l'attendaient au
agerait leurs avan-
curieux d'entendre
gagait à lui servir
cises, et qui devait
cheval sauvage et
devoir le dépanner
ant voir une prairie

ême, répondait le
dite Justine de
à nous dans
l'attente de
l'agence des
l'agence des

CHAPITRE II.

Expéditions Nègres. — Nouveau plan. — Départ de Fort-
Ottawa. — Passage du Sud-Ouest. — Un cavalier indien.

Les espérances d'un jeune homme sont sujettes à être suivies du désappointement. Malheureusement pour les plans du comte, avant la fin de notre course, nous apprîmes que les chasseurs ouages étaient déjà partis pour les territoires des buffles. Toutefois le jeune homme ne se rebuta pas; résolu de suivre leurs traces, et dans l'espoir de les rejoindre, il s'arrêta à l'agence des Ouges, à quelques milles de

Fort-Gibson, pour prendre les informations nécessaires.

Son compagnon M. L... demeura avec lui; le commissaire et moi nous poursuivîmes notre route vers Fort-Gibson, suivis du fidèle et véridique Tony. Je rappelai à ce dernier les promesses qu'il avait faites au comte; mais le petit homme comprenait trop bien ses propres intérêts; il savait que le commissaire resterait longtemps dans le pays pour y remplir les devoirs de sa charge, et lui donnerait un emploi durable, tandis que le séjour du comte n'y serait que passager. Ce fut pour cette raison que les gasconnades du créole cessèrent tout-à-coup; il ne dit plus un mot des buffles et des chevaux sauvages; mais, se plaçant silencieusement à la suite du commissaire, il marcha derrière nous, sans ouvrir la bouche, jusqu'au fort.

Cependant, à notre arrivée, une autre chance de croisière dans les prairies s'offrit à nous. On nous dit qu'une compagnie de cavaliers était partie trois jours auparavant, pour faire une tournée de l'Arkansas à la rivière Rouge, en y comprenant une partie du territoire de chasse des Pawnee, où les blancs n'avaient jamais encore pénétré. Nous ne pouvions désirer une plus belle occasion de parcourir ces régions intéressantes mais périlleuses, protégés que nous serions par une puissante escorte; car le commissaire, en vertu de sa charge, pourrait ré-

clamer les services de cette troupe, et la contrée qu'ils allaient reconnaître était destinée à l'établissement de quelques tribus émigrantes.

Notre plan fut bientôt arrêté et mis à exécution. Le commandant du fort envoya quelques Indiens Creeks à la poursuite des cavaliers pour leur dire de faire halte jusqu'à ce que le commissaire et sa troupe les eussent rejoints. Comme nous avions trois ou quatre journées à faire dans un pays sauvage, avant d'atteindre les cavaliers, on nous donna une escorte de quatorze hommes commandés par un lieutenant.

Nous nous empressâmes d'écrire à M. L... à l'agence des Osages, pour lui faire part de notre nouveau plan, et l'inviter à nous accompagner. Cependant le comte ne pouvait renoncer à l'idée qu'il s'était faite des délices d'une vie extrêmement sauvage. Il répondit qu'il nous accompagnerait volontiers jusqu'à ce que nous eussions trouvé les traces des chasseurs osages; mais qu'alors rien ne pourrait l'empêcher de courir après eux dans les déserts. Son fidèle mentor se récria d'abord sur la folie de ce projet, mais il finit par y consentir. Un rendez-vous général fut donc indiqué pour le lendemain matin à l'agence, et nous commençâmes aussitôt à faire nos préparatifs.

Une petite voiture avait jusqu'alors porté nos bagages; mais nous allions nous frayer une route à

travers un pays sauvage, coupé de rivières, de ravins et de bois, où un semblable moyen de transport nous eût embarrassés plutôt qu'il ne nous eût servi. Il nous fallait voyager à cheval, à la manière des chasseurs et avec le moins de bagages possible : nous fûmes donc obligés de nous tenir au strict nécessaire. Une paire de poches attachées à la selle renfermaient notre petite garde-robe ; le reste du matériel fut chargé sur des chevaux de somme. Chacun de nous avait en outre une peau d'ours et une couple de couvertures pour servir de lit, et nous avions une tente pour nous abriter en cas de maladie ou de mauvais temps. Nous eûmes soin de nous pourvoir d'une provision suffisante de farine, de café, de sucre, avec une faible quantité de porc salé pour les cas urgents, devant tirer notre principale nourriture de la chasse.

Nous primes ceux de nos chevaux que notre dernier voyage n'avait pas trop fatigués, comme chevaux de bât ou de réserve ; mais la course longue et pénible que nous allions faire, nous obligeait de choisir de bons chevaux de selle, d'autant plus qu'il nous fallait chasser et peut-être même repousser de sauvages ennemis. Je m'en procurai un très bon et très fort quoiqu'un peu rétif, et je laissai libre au milieu des chevaux de somme un vigoureux poney que j'avais monté jusqu'alors, afin qu'il reprit entièrement ses forces et pût me servir en cas de besoin.

Tous les arrangements faits, nous quittâmes Fort-Gibson dans la matinée du 10 octobre, et traversant la rivière en face, nous prîmes le chemin de l'agence. Arrivés, après une course de quelques milles, au gué du Verdigris, dont les bords sauvages sont couverts de rochers et d'arbres forestiers, nous le passâmes sur une ligne, mais non sans quelque difficulté. Les chevaux ne marchaient qu'avec précaution d'un rocher à l'autre, et semblaient tâter le terrain avant de poser le pied au milieu de ce fougueux torrent.

Notre petit Français Tony formait l'arrière-garde avec les chevaux de bagages. Il était content et joyeux de n'avoir plus de voiture à conduire, emploi qu'il regardait comme très inférieur à celui de mener les chevaux. Perché comme un singe derrière les paquets sur l'un d'eux, il chantait, criait, aboyait à la façon des Indiens, et de temps en temps il gourmandait avec énergie les bêtes paresseuses.

Pendant que nous passions le gué, nous vîmes sur la rive opposée un Indien Creek à cheval. Il s'était arrêté sur un rocher pour nous reconnaître, et son extérieur était d'accord avec le paysage agreste qui l'entourait. Il portait une chemise de chasse d'un bleu éclatant, bordée de franges écarlates; un mouchoir de couleurs vives enveloppait sa tête, à peu près comme un turban; l'un des bouts retombant sur son oreille. Il tenait à la main une longue

carabine, et ressemblait ainsi à un Arabe qui guette sa proie.

Notre créole, toujours loquace, toujours prêt à se mêler de tout, lui adressa la parole dans son jargon de Babel; mais le sauvage, ayant satisfait sa curiosité, agita sa main en l'air, tourna bride, et, galopant le long du rivage, disparut entre les arbres.

ARABES.

Arabe qui guette
toujours prêt à
role dans son jar-
syant satisfait sa
tourna bridé, et,
disparut entre les

CHAPITRE III.

**Une agence indienne. — Osages. — Creeks. — Scotts le
chevaux.**

— Quand nous eûmes traversé la rivière, nous attei-
gnîmes bientôt l'agence des Osages, où le colonel
Choteau tient ses bureaux et ses magasins pour l'ex-
pédition des présents et des subsides accordés aux voya-
geurs. L'établissement se compose de quelques
maisons en bois, construites sur le bord de la rivière.
Là nous attendait notre escorte. Quelques-uns des
hommes qui la formaient étaient à cheval, d'autres

à pied ou assis sur des troncs d'arbres. C'était une troupe composée d'éléments tout-à-fait hétérogènes. Ceux-ci avaient des habits faits avec des couvertures de laine verte, ceux-là des chemises de chasse en cuir; mais la plupart étaient couverts de vêtements mal taillés et usés, comme en portent les personnes occupées à un service rude et pénible.

Près de ces hommes on voyait un groupe d'Osages d'une taille imposante, simples et graves dans leur costume comme dans leur maintien. Ils ne portaient aucun ornement, et tout leur habillement consistait en couvertures de laine et en *moccasins* (brodequins). Ils avaient la tête nue et les cheveux coupés très court, à l'exception d'une touffe oblongue qui faisait l'effet du cimier d'un casque, et d'une longue mèche à scalper qui pendait par derrière. Leur mine était assez conforme à l'idée que nous nous faisons des Romains, et comme leurs couvertures étaient généralement drapées autour de leurs reins, de manière à laisser nus le buste et les bras, ils ressemblaient à autant de belles statues de bronze. Les Osages sont les plus beaux Indiens que j'aie vus dans les régions du Ouest. Jusqu'à présent ils n'ont pas encore éprouvé l'influence de la civilisation au point de quitter leur simple costume, et de renoncer à leurs habitudes de chasseurs et de guerriers, et leur pauvreté les empêche de trop accorder au luxe.

En parfait contraste avec les Osages se présentait

un parti de Crooks dans un brillant costume. Au premier coup-d'œil on est tenté de reconnaître dans ces derniers quelque chose d'oriental. Ils portent des chemises de chasse en calicot de couleurs vives et variées, ornées de franges et serrées autour du corps par de larges ceintures couvertes de verroteries; des gêtres en peau de daim préparée ou de drap écarlate ou vert, attachées avec des jarretières brodées, des moccasins artistement travaillés, et enfin, autour de la tête, de magnifiques mouchoirs ajustés avec goût et symétrie.

Là se trouvait encore une foule de chasseurs au piège et autres, de métis, de créoles, de nègres de toutes les nuances, enfin de tous ces êtres non encore décrits, qui se tiennent sur la frontière entre la vie civilisée et la vie sauvage, de même que les chauves-souris, ces oiseaux équivoques, volent sur les confins de la lumière et des ténèbres.

Le petit hameau de l'agence était en mouvement; le hangar du forgeron, en particulier, offrait une scène d'activité tout extraordinaire. Un grand nègre ferrait un cheval; deux métis fabriquaient des cuillers de fer dans lesquelles on devait fondre le plomb destiné à faire des balles. Un vieux chasseur en veste de cuir et en moccasins avait posé son fusil contre l'établi, et, tout en surveillant l'opération, il racontait ses exploits. Plusieurs chiens de taille rôdaient dans l'intérieur de la forge et au-dehors, ou

dormaient au soleil, tandis qu'un petit chien dégénéré ; la tête penchée d'un côté, et une oreille dressée, suivait avec curiosité les mouvements du maréchal, comme s'il voulait apprendre son métier, ou qu'il eût attendu son tour pour être ferré.

Nous trouvâmes le comte et son compagnon prêts à marcher. Comme ils avaient l'intention de rejoindre les Ouges et de passer quelque temps à la chasse du buffle et du cheval sauvage, ils avaient ajouté aux chevaux qu'ils montaient habituellement d'autres chevaux de la première espèce, qu'en devait mener en laisse pendant la route, et ne monter que pour la chasse.

Ils avaient de plus engagé à leur service un jeune métis nommé Antoine, d'origine française et ouge, comme devant être propre à tout, à la chasse, à la cuisine, au soin des chevaux ; malheureusement il avait une propension irréductible à ne rien faire, défaut assez commun à toute cette race mêlée, procréée sur la frontière. Du reste c'était un beau garçon, et sa fierté prouvait qu'il ne l'ignorait pas.

De notre côté nous désirions aussi, le commissaire et moi, trouver un homme accoutumé à la vie des bois, qui pût nous servir comme chasseur ; car notre petit Tony, chargé de la cuisine pendant les haltes, et de la conduite des chevaux de bât pendant les marches, avait assez à faire. L'homme qu'il nous fallait se présenta, ou plutôt nous fut recommandé

dans la personne de Pierre Beatte, métis osage-français. On nous assura qu'il connaissait parfaitement le pays, l'ayant traversé dans toutes les directions, en suivant des expéditions de guerre ou de chasse. Il pouvait nous être également utile comme guide et comme interprète, et passait pour un chasseur de premier ordre.

J'avoue cependant que sa mine me déplut quand on me le montra pour la première fois, flânant dans les environs, vêtu d'une vieille veste de chasse, avec des guêtres de peau de daim, tachées, crasseuses et presque vernissées par le long usage qu'elles avaient fait. Il paraissait avoir environ trente-six ans, et était d'une structure carrée et vigoureuse. Ses traits n'étaient pas mal; puisqu'ils rappelaient ceux de Napoléon, seulement les pommettes de ses joues trop avancées, comme chez tous les Indiens, leur donnaient quelque chose de rude et de grossier. Peut-être la couleur foncee et verdâtre de son teint ajoutait encore à la ressemblance qu'il me paraissait avoir avec un bête en brousse de l'Empereur que j'avais vu autrefois. En général sa physionomie était sombre et sournoise, et elle le paraissait encore davantage sous un vieux chapeau de laine qu'il avait l'habitude de rabattre sur ses yeux, et au milieu des mèches de cheveux qui tombaient le long de ses oreilles.

Telle était l'apparence de l'homme, et ses manières

n'avaient rien de plus engageant. Il était froid et laconique, ne faisait aucune promesse, aucune offre. Il nous dit les conditions auxquelles il nous engagerait ses services et ceux de son cheval; nous les trouvâmes dures; mais il ne parut nullement disposé à en rabattre, et pas le moins du monde empressé de s'assurer l'emploi qui lui était offert. Son caractère tenait plus de l'homme rouge que du blanc, et, comme on m'avait appris depuis longtemps à ne méfier des méfis, comme d'une race inconstante et sans foi, je me serais volontiers dispensé des services de Pierre Beatta, si nous avions eu le temps de chercher un compagnon plus à notre goût. Il fallut donc s'arranger avec lui sur le champ, et il nous quitta, en promettant de nous rejoindre à notre première halte de soir.

Il ne me manquait plus qu'une chose pour mon expédition dans les prairies, c'était un cheval entièrement sûr. Je n'étais pas content selon mon goût. L'animal que j'avais acheté dernièrement était fort et de bon service, mais dur et rétif. A la fin j'en trouvai un qui parut me convenir. Il était vif, fort, généreux et en très bon état. Je le montai en triomphe et cédai l'autre au petit Tony qui en fut émerveillé; car il se voyait maintenant en parfait cavalier.

res.

Il était froid et
meuse, aucune
quelles il nous
un cheval; nous
parut nullement
oins du rasé
lui était offert.
e rouge que du
spais longtemps
rece inconstante
ispensé des ser-
ons en le temps
notre goût. Il
le champ, et il
sejoindre à notre

chose pour mon
un cheval entiè-
selon mon goût.
ement était fort
f. A la fin j'en
était vil. fort,
montai en triom-
qui en fut émer-
on parfait esse-

CHAPITRE IV.

LE DÉPART.

Les sons prolongés d'un cor de chasse donnèrent enfin le signal du départ, et les cavaliers défilèrent, en formant une longue ligne, à travers les bois. Nous fûmes bientôt à cheval et les suivimes; mais l'irrégularité des mouvements de nos bêtes de somme retarda notre marche. Elles n'étaient pas accoutumées à garder leur rang et s'écartaient de côté et d'autre dans les fourrés, en dépit des efforts de Tony qui monta sur son cheval, avec une longue cara-

bine sur l'épaule, courait après elles, en les chargeant de malédictions et de coups.

Nous perdîmes donc assez vite la vue de notre escorte; mais nous eûmes soin de rester sur ses traces. Nous traversâmes de hautes forêts, d'épais taillis, voyant çà et là des wigwams indiens et des huttes de nègres jusque vers le soir, où nous arrivâmes à une ferme frontière, appartenant à un colon nommé Berryhill. Cette ferme était située sur une colline au pied de laquelle nos cavaliers s'étaient arrêtés dans un bosquet circulaire, et sur le bord d'un ruisseau. Le maître de la maison nous reçut poliment, mais il ne put nous offrir de logement, car la maladie régnait dans sa famille. Lui-même paraissait dans un triste état quoique d'une taille forte, il avait le teint jaune et une voix chevrotante qui passait brusquement du fausset à la basse.

Comme sa maison n'offrait ainsi qu'un véritable hôpital encombré de malades, nous allâmes dresser notre tente dans la cour de la ferme.

A peine étions-nous campés que nous vîmes paraître notre métis Beatts. Il arrivait monté sur un cheval, et en conduisant un autre chargé de toutes sortes de provisions pour l'expédition. Beatts était évidemment ce qu'on appelle un *vieux soldat*, tant il avait soin de lui-même et prévoyait tous les besoins: se regardant comme un employé du gouvernement; depuis qu'il avait engagé ses services

s, en les chargeant

la vue de notre
de rester sur ses
es forêts, d'épais
ms indiens et des
soir, où nous ar-
appartenant à un
me était située sur
cavaliers s'étaient
e, et sur le bord
maison nous reçut
ffrir de logement,
famille. Lui-même
noyque d'une taille
e voix chevrotante
et à la basse.

si qu'un véritable
ous allâmes dresser
me. ~~me. nous vîmes pa-~~
ne nous vîmes pa-
vait monté sur un
e chargé de toutes
dition. Beatts était
a vieux soldat, tant
prévoyait tous les
n employé du gou-
ngagé ses services

au commissaire, il était parvenu à se faire délivrer des rations de farine et de lard. Outre son cheval de voyage, il en avait un autre pour la chasse. Ce dernier était comme son maître, de sang mêlé, issu du croisement de la race domestique et de la race sauvage des prairies, animal plein de feu et de courage, et d'une admirable sûreté. Beatts avait eu soin de bien faire ferrer ses chevaux à l'agence; il était lui-même préparé de tout point et pour la guerre et pour la chasse: le fusil sur l'épaule, la poire à poudre au côté, le couteau de chasse fixé à la ceinture, et des rouleaux de cordes attachés à l'arçon de sa selle. Ces cordes, nous dit-on, étaient des *lariats* ou nœuds-coulants que les chasseurs jettent aux chevaux sauvages.

Ainsi muni et équipé le chasseur des prairies peut être comparé au croiseur sur l'Océan; comme lui, il est indépendant du reste du monde, et capable de pourvoir seul à sa sûreté et à ses besoins. Il peut se séparer de tous ses compagnons, diriger sa course où il lui plaît, et ne plus s'occuper que de ses propres intérêts. Beatts paraissait sentir cette indépendance, il se regardait comme supérieur à nous tous, maintenant que nous entrions dans les déserts. Il avait un air moitié fier, moitié farouche, et sa taciturnité ne faisait qu'accroître. A son arrivée à la halte, son premier soin était toujours de décharger ses chevaux et de les mettre en sûreté pour la

naît. Toutes ses manières formaient un contraste parfait avec celles du petit créole français qui ne cessait de causer, de se vanter et de se mêler de tout. Aussi ce dernier paraissait-il jaloux du nouveau venu ; il nous disait à l'oreille que les métis étaient des gens très capricieux ; sur lesquels on ne pouvait compter ; que Boute n'était venu se joindre à nous que dans son propre intérêt, qu'il ne tarderait pas à se dégoûter de notre compagnie et qu'il nous laisserait là au premier instant : car il avait assez de ressources en lui-même pour se passer de nous, étant comme chez lui dans les prairies.

IES.

et un contraste
français qui ne
se mêle de tout.
du nouveau
ce métier étaient
le on ne pouvait
joindre à nous
ne tarderait pas
qu'il nous lais-
avait assez de
passer de nous ;
ies.

CHAPITRE V.

Sol des frontières. — Le Strymon de Noert. — Sol de
Strych. — Le frêne sang.

Le lendemain, qui était le 11 octobre, nous étions en marche à sept heures et demie du matin, et nous traversâmes de riches terrains d'alluvion, couverts d'une végétation luxuriante et d'arbres d'une hauteur énorme. Notre route était parallèle à la rive occidentale de l'Arkansas, et, dans l'espace de quelques milles, nous pûmes voir encore çà et là des fermes et des villages occupés par des Grecs. Les habitants paraissaient avoir appris et appliqué

avec facilité les rudiments de la civilisation : car leurs fermes étaient convenablement tenues, et leurs maisons annonçaient l'aisance.

Nous rencontrâmes une troupe nombreuse de ces Indiens qui revenaient d'une de ces grandes fêtes dansantes, pour lesquelles leur nation est si célèbre. Les uns étaient à pied, les autres à cheval, et parmi ces derniers on en voyait plusieurs qui portaient en croupe des femmes vêtues de couleurs grises et brillantes. C'est une belle race ; ils ont les membres musculeux et bien proportionnés, mais leurs jambes surtout se distinguent par leur forme légère et élégante. Comme les Egyptiens d'autrefois, ils ont un goût particulier pour les couleurs tranchantes et les ornements éclatants. Aussi, vus à quelque distance au milieu des prairies, ils présentent un tableau aussi pittoresque que varié. L'un d'eux portait sur sa tête un mouchoir rouge écarlate surmonté d'une touffe de plumes noires, semblable à la queue d'un coq. Un autre était coiffé d'un mouchoir blanc avec des plumes rouges, tandis qu'un troisième, faute de plumes, avait placé dans son turban un brillant bouquet de sumach.

Sur les limites du désert, nous nous arrêtâmes pour demander notre chemin à la forme d'un colon blanc ou squatter. C'était un vieillard d'une taille haute, ayant les cheveux roux, un visage long et maigre, et clignant à chaque instant d'un

œil, comme si ce qu'il disait était de la plus grande importance. Il s'abandonnait en ce moment à la plus furieuse colère; un de ses chevaux lui manquait, et il soutenait avec d'horribles juréments que l'animal avait été volé la nuit par un parti d'Osages, qui campait dans un marais voisin. Mais il en aurait satisfaction, disait-il, et ferait un exemple de ces misérables! A cet effet, il avait décroché du mur le seul moyen qui lui restait de se faire rendre justice sur la frontière..... son fusil; et il se disposait à monter à cheval pour faire une battue dans les marais, avec un autre colon armé de la même manière.

Nous essayâmes de calmer le vieillard, en lui disant que son cheval pouvait s'être égaré dans les bois; mais, comme tous ses confrères, il avait l'habitude de mettre tous les accidents fâcheux sur le dos des Indiens; et rien ne put le dissuader d'aller porter le fer et le feu dans les marais.

Après avoir fait quelques milles nous perdîmes les traces de nos cavaliers, et le grand nombre de sentiers, pratiqués par les Indiens et les colons, qui s'offraient à nous, nous jetèrent dans la perplexité. Enfin, en arrivant à l'habitation d'un homme blanc, le dernier de cette frontière, nous trouvâmes que nous nous étions écartés de notre chemin. Après nous avoir fait retourner sur nos pas, le squatter nous mit sur la route que nous avions à suivre, et nous nous lançâmes dans les immenses déserts.

Le sentier que nous suivions était tortueux, il traversait successivement des fourrés épais, des plaines couvertes de bruyères et de vastes prairies, tantôt montant des collines escarpées, tantôt descendant dans de profondes vallées. En passant par ces déserts, il est d'usage de marcher à la file comme les Indiens, en sorte que les premiers fraient le chemin à ceux qui suivent et diminuent ainsi leurs fatigues et leurs travaux. De cette manière aussi, il est impossible de connaître le nombre de ceux qui composent la caravane, le tout ne laissant qu'une seule trace étroite mais bien foulée.

Nous venions de retrouver celle des cavaliers qui nous précédaient, lorsqu'en sortant d'une forêt, nous vîmes notre chevalier-errant des frontières qui descendait une colline, avec son compagnon d'armes. Lorsqu'il se fut approché de nous, la maigreur de sa figure et la tristesse répandue sur tous ses traits, me rappela la description que Cervantes nous fait du héros de la Manche; d'ailleurs il allait s'aventurer dans une entreprise digne du chevalier espagnol, puisqu'il s'agissait de s'enfoncer dans de périlleux marais, où un puissant ennemi s'était caché au milieu des buissons. //

Pendant que nous parlions avec lui sur la pente de la colline, nous aperçûmes un Osage à cheval qui sortait d'un bois à un demi-mille de distance, en conduisant un autre cheval par le licou. Ce dernier

fut aussitôt reconnu par notre ami à l'œil clignotant, pour celui qu'il cherchait.

A mesure que l'Osage approchait, sa figure me paraissait de plus en plus frappante. Il avait dix-neuf à vingt ans, la taille bien faite et cette physionomie romaine commune à tous ceux de sa tribu. Il montait un superbe cheval pie, mêlé de blanc et de brun, de l'espèce sauvage des prairies. Sur le devant du large collier de cet animal était suspendue une touffe de crins teinte en écarlate.

Ce jeune Indien s'avança lentement vers nous avec un air ouvert et bienveillant, et nous dit, par le moyen de notre interprète Beate, que le cheval qu'il menait s'était fourvoyé dans leur camp, et qu'il le ramenait maintenant pour le rendre à son maître. Je m'attendais à des témoignages de reconnaissance de la part du colon; mais, à ma grande surprise, le vieillard se mit dans une violente colère. Il soutenait que les Indiens avaient enlevé son cheval la nuit, avec l'intention de le ramener le matin, et d'obtenir ainsi une récompense; ce qui d'ailleurs, à ce qu'il prétendait, était très ordinaire aux naturels du pays. En conséquence il se disposait à lier le jeune homme à un arbre pour le frapper du fouet, lorsqu'il fut arrêté soudain par l'expression de l'indignation générale que ce nouveau mode de récompenser un service excita parmi nous.

Telle est cependant trop souvent l'application du

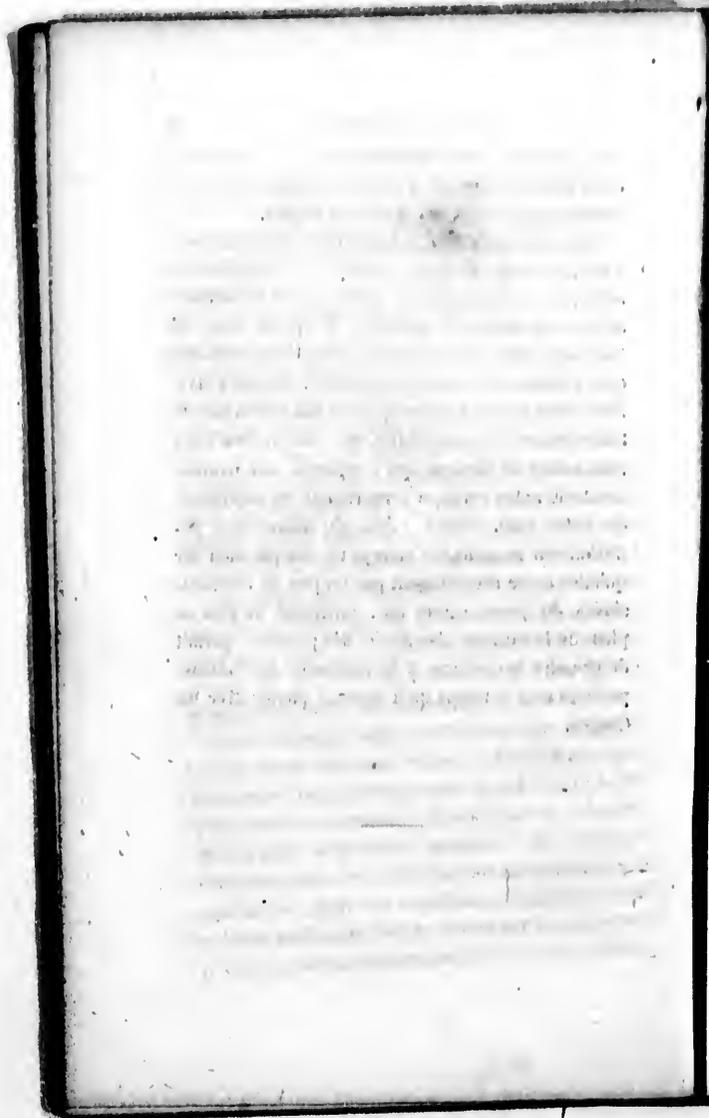
code pénal sur les frontières, de la *loi de Lynch*, comme on l'appelle techniquement. Suivant cette loi, le plaignant peut être à la fois témoin, juré, juge et exécuteur, et le prévenu, convaincu et puni sur de simples présomptions. C'est à cette cause, je n'en doute pas, que l'on doit attribuer ces haines invétérées qui règnent souvent parmi les Indiens, et les poussent, dans les guerres, aux plus terribles représailles. Quand je comparais le visage ouvert et noble, et les manières franches du jeune Osage, avec la figure sinistre et la conduite brutale de l'homme blanc des frontières, je sentais qu'il n'aurait pas été difficile de dire auquel des deux les coups de fouet eussent été le plus justement appliqués.

Ainsi obligé de se contenter du recouvrement de son cheval, sans y ajouter le plaisir de fouetter celui qui l'avait trouvé, le vieux Lycargue, ou plutôt le Dracon de la frontière s'en retourna chez lui en grognant, suivi de son fidèle compagnon.

Quant au jeune Osage, nous étions tous prévenus en sa faveur; le comte suisse surtout, avec cette sympathie si naturelle à son âge, et qui s'accordait si bien avec son caractère, trouva l'Indien tellement de son goût qu'il lui fut impossible de résister à l'envie qu'il éprouvait de l'avoir pour compagnon et pour écuyer dans son expédition. Le jeune sauvage se laissa facilement tenter; séduit par la perspective d'une course sans danger dans les prairies des Buffles,

et la promesse d'un vêtement neuf, il tourna le dos à ses amis et consentit à suivre le comte dans la recherche qu'il faisait des chasseurs osages.

Telle est la glorieuse indépendance de l'homme à l'état sauvage. Ce jeune Indien, avec son fusil et son cheval, était toujours prêt à courir le monde, selon l'impulsion du moment. Il portait avec lui toute sa fortune, et ne devait pour ainsi dire sa liberté qu'à l'absence des besoins artificiels. Hommes civilisés, nous sommes moins esclaves des autres que de nous-mêmes; les superfluités que nous recherchons sont autant de chaînes qui s'opposent aux mouvements de notre corps et compriment les impulsions de notre âme. Telles étaient du moins mes réflexions en ce moment; mais je ne suis pas bien sûr qu'elles ne se ressentissent pas un peu de l'enthousiasme du jeune comte qui, enchanté de plus en plus de la sauvage chevalerie des prairies, parlait de prendre le costume et les habitudes des Indiens, pendant tout le temps qu'il espérait passer avec les Osages.



CHAPITRE VI.

Départ du comte et de ses compagnons. — Camp de guerre abandonné.

Dans le courant de la matinée, nous rencontrâmes les traces d'un sentier qui croisait le nôtre, et qui allait de la forêt à l'ouest, dans la direction même de l'Arkansas. Beatto, notre métis, ayant considéré un moment ces traces, déclara qu'elles indiquaient la route que les chasseurs avaient prise après avoir passé la rivière, en se rendant à leurs territoires de chasse.

Ici donc le jeune comte et son compagnon firent

halte et se préparèrent à nous quitter. Les hommes des frontières les plus expérimentés qui se trouvaient avec nous, essayèrent, mais en vain, de les dissuader de leur entreprise, en leur en montrant les dangers. En effet nos deux Européens allaient s'enfoncer dans les déserts, sans autre guide, sans autre escorte, sans autre suite qu'un jeune métis ignorant, et un Indien encore plus jeune.

Ils étaient embarrassés d'un cheval de bât et de deux chevaux de rechange, et avec cela ils devaient se frayer une route à travers d'épaisses forêts, et franchir des rivières et des marais. Ils pouvaient d'ailleurs tomber entre les mains des Pawnees qui étaient alors en guerre avec les Osages, et qui étaient renommés pour leur férocité, sans compter que leur petit nombre et leurs beaux chevaux suffisaient pour pousser les bandes errantes d'Osages, qui maraudent sur les frontières, à les piller et à les laisser ainsi à pied et sans ressources au milieu des prairies.

Cependant rien ne pouvait calmer l'ardeur romanesque du comte pour une campagne de chasse aux buffles avec les Osages ; l'idée seule du danger stimulait son instinct de chasseur. Son compagnon de voyage, plus âgé, et d'un caractère plus posé, était convaincu de la témérité de l'entreprise ; mais d'un côté il ne pouvait modérer le zèle impétueux de son jeune ami, de l'autre il était trop loyal pour le laisser poursuivre seul des plans aussi hasardeux.

Ainsi donc, à notre grand regret, nous les vîmes abandonner la protection de notre escorte et s'aventurer dans leur périlleuse expédition. Les vieux chasseurs de notre troupe secouaient la tête, et Beattie entre autres leur prédissait toutes sortes de malheurs. Mon seul espoir était qu'ils trouveraient bientôt assez d'embarres pour rafraîchir le sang du jeune comte et l'engager à nous rejoindre. Dans cette pensée nous marchâmes plus lentement et nous fîmes une longue halte à midi.

Après avoir repris notre route, nous arrivâmes en vue de l'Arkansas. Cette rivière présentait un courant large et rapide, bordé des deux côtés par un banc de sable fin, et ainsi que par des saules et des cotonniers. Au-delà de la rive opposée s'étendait une magnifique campagne de plaines fleuries, variée par des bouquets d'arbres et terminée par un long rideau de forêts; le tout annonçait une culture complète et même élégante au milieu d'une terre sauvage, abandonnée à elle-même.

Non loin de la rivière, sur une éminence découverte, nous passâmes à travers un camp de guerre récemment abandonné par les Osages. On voyait encore la charpente des tentes ou wigwams, formée par des branches courbées en arc, et fixées en terre à chaque extrémité. Les interstices de ces branches sont remplis avec d'autres branches plus minces, et l'on recouvre le tout avec des écorces et des peaux.

Ceux qui connaissent les habitudes des Indiens peuvent déterminer à quelle tribu un camp appartient, et s'il a été construit pour la guerre ou pour la chasse, à l'inspection seule de la forme et de la disposition des wigwams. Beate nous montra dans ce qui restait de ce camp le wigwam dans lequel les chefs conféraient autour du *feu du conseil*, et la place sur laquelle on avait exécuté la grande danse de guerre.

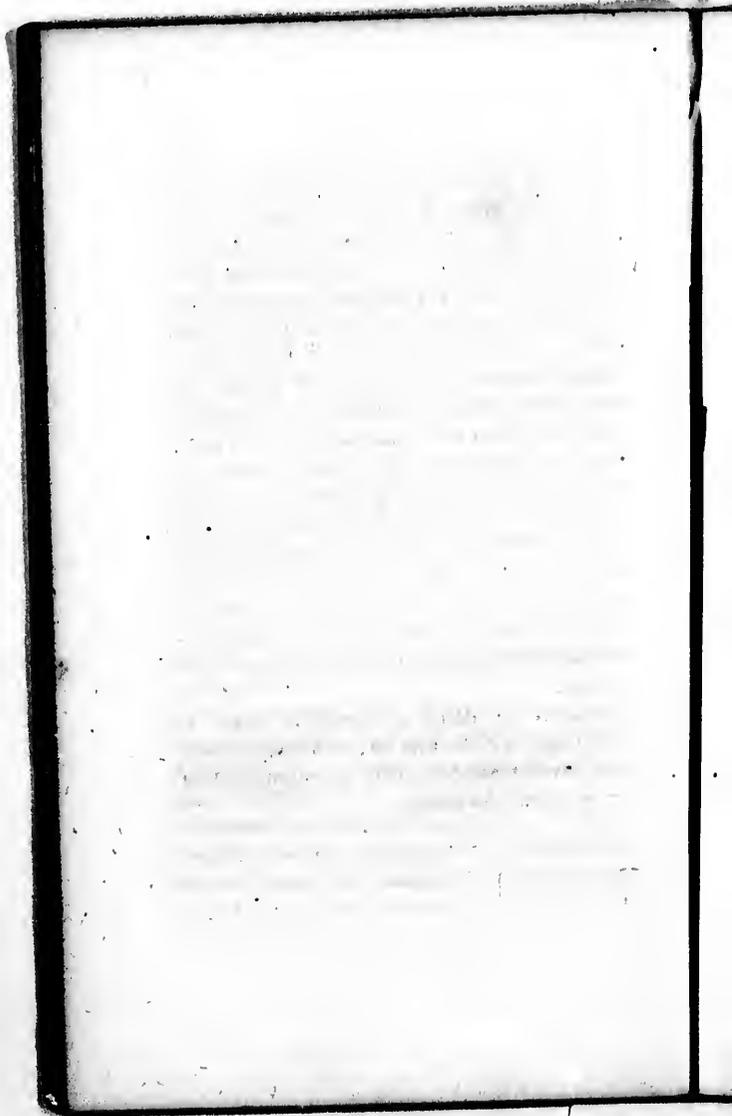
En poursuivant notre route, et pendant que nous traversions une forêt, nous rencontrâmes un chien égaré et à demi mort de faim. Il se traîna le long du sentier avec des yeux enflammés et un regard tout effarouché. Quoiqu'il eût été presque écrasé par les cavaliers qui nous précédaient, il continuait d'avancer sous les pas de nos chevaux. Le cri : *c'est un chien enragé!* s'éleva tout-à-coup, et un de nos compagnons dirigea, au même instant, son fusil contre l'animal. Mais l'humanité du commissaire, dont le cœur était toujours disposé à faire le bien, l'arrêta.

— Il est aveugle, dit-il; c'est le chien de quelque pauvre Indien, qui suit probablement son maître à la piste : ce serait une honte de tuer un animal si fidèle.

L'homme remit son fusil sur l'épaule; le chien passa étourdiment à travers la cavalcade, mais sans éprouver aucun mal; et, tendant toujours le nez contre terre, il continua sa course.

Vers trois heures nous arrivâmes dans un lieu occupé tout récemment par une compagnie de cavaliers ; les tisons d'un de leurs feux brûlaient encore, en sorte que, suivant l'opinion de Beatte, ils devaient avoir passé là un seul jour avant nous. Comme il y avait aux environs un beau ruisseau et une grande quantité de pois-vignes pour les chevaux, nous résolûmes de passer la nuit dans cet endroit. Mais à peine étions-nous arrivés que nous entendîmes des cris éloignés, et nous vîmes le jeune comte et sa suite s'avancer à travers la forêt. Nous les reçûmes avec une véritable satisfaction : car leur départ avait été pour nous un vif sujet d'inquiétude. Une courte expérience les avait convaincus des difficultés auxquelles ils s'étaient exposés, en traversant avec tant de chevaux et une si faible escorte des solitudes aussi vastes. Heureusement ils s'étaient décidés à nous rejoindre avant la fin du jour : car une seule nuit aurait suffi pour les priver de leurs chevaux.

Le comte avait décidé son protégé et écuyer, le jeune Osage, à rester avec lui, et il comptait toujours, avec son assistance, faire de brillants exploits sur les prairies des Buffles. // //



CHAPITRE VII.

*Nouvelles de la troupe d'expédition. — Le comte et son écuyer
soignent. — Spalte dans les bois. — Village soigné.*

//

Le matin, 12 octobre, de bonne heure, les deux Creeks que le gouverneur de Fort-Gibson avait envoyés en avant, arrivèrent sur leur retour à notre campement. Ils avaient laissé la troupe d'expédition à environ cinquante milles, dans un bel emplacement sur l'Arkansas, très abondant en gibier, où elle se proposait de nous attendre. Cette nouvelle ranima notre courage, et au lever du soleil nous reprîmes notre route avec une ardeur facile à comprendre.

Au moment où nous montions en selle, le jeune Osage essaya de jeter une couverture sur son cheval sauvage. L'animal fut effrayé et se cabra. Ses attitudes, jointes aux efforts que faisait son maître presque aussi sauvage et aussi nu que lui, pour le dompter, auraient offert une belle étude à un peintre ou à un sculpteur.

Souvent je prenais plaisir à remarquer la contenance du comte et celle de son nouveau suivant, tandis qu'ils marchaient devant moi. Jamais en effet preux chevalier ne fut mieux assorti à son écuyer. Le comte était bien monté, et, comme je l'ai déjà dit, c'était un cavalier gracieux et hardi. Il aimait à faire caracoler son coursier, et à le lancer avec toute la vivacité d'une jeunesse ardente. Son habillement se composait d'une veste de chasse en peau de daim, d'un coupe élégante et d'un beau pourpre, richement brodée en soie de diverses couleurs, d'un pantalon et de mocassins également en peau. Il portait un bonnet de chasseur, et un fusil à deux coups, suspendu par une bandoulière en travers de son dos, achevait son équipement.

Le jeune Osage le suivait de près sur son cheval sauvage, dont les ornements se réduisaient à quelques touffes de crin écarlate. Il marchait avec sa belle tête et sa poitrine entièrement nues, ayant roulé sa couverture autour des reins. D'une main il portait son fusil, de l'autre il menait son cheval, et sem-

blait toujours prêt à s'élançer, au premier signal, à la suite de son jeune maître, lorsque celui-ci réclamerait ses services pour quelque exploit. De son côté, le comte espérait beaucoup de la bravoure de son écuyer, aussitôt qu'ils seraient arrivés au milieu des buffles et sur les territoires de chasse des Pawnees.

Après une nouvelle marche, nous traversâmes un ruisseau étroit et profond sur un pont solide, reste d'une digue de castors. L'industrielle communauté qui l'avait bâtie, avait été entièrement détruite. Au-dessus de nous, une longue volée d'oies sauvages faisait entendre ces cris aigres et perçants qui annoncent le déclin de l'année.

Vers dix heures et demie, nous fîmes halte dans une forêt où les pois-vignes croissaient avec abondance. Là nous laissâmes nos chevaux paître en liberté. On fit du feu, on se procura de l'eau d'une source voisine; et, en peu de temps, notre petit Tony nous servit le café.

Pendant que nous déjeûnions, nous fûmes joints par un vieillard osage appartenant à une petite troupe de chasseurs qui dernièrement avaient passé par le même chemin. Il était à la recherche de son cheval égaré ou volé. Notre métis Beatte fit la grimace en apprenant que les chasseurs osages avaient pris cette direction.

Jusqu'à ce que nous ayons dépassé ces hommes, dit-il, nous ne rencontrerons pas un seul buffle:

les animaux effrayés se sauvent devant eux comme devant une prairie en feu.

Le déjeuner fini, chacun s'amusa à sa manière. Les uns tiraient au blanc, d'autres se livraient au sommeil, le corps à moitié enseveli dans des lits de feuillage, et la tête appuyée sur leur selle; d'autres causaient autour du feu, dont la fumée bleuâtre s'élevait en tourbillonnant à travers les branches de l'arbre au pied duquel on l'avait allumé. Quant à nos montures, elles faisaient un repas splendide dans les pois, et plusieurs se roulaient avec délices au milieu de cette abondance.

De grands arbres, dont les troncs étaient droits et unis comme de belles colonnes, nous prêtaient leur ombre; et les rayons du soleil, en traversant leurs feuilles transparentes, déjà teintes des couleurs variées de l'automne, me rappelaient l'effet de la lumière sur les vitraux colorés et les faisceaux de colonnes des cathédrales gothiques. On ne peut nier en effet que la grandeur imposante de quelques-unes de nos forêts de l'ouest, et la solennité qui y règne produisent des sensations analogues à celles que l'on éprouve dans ces vastes et majestueux édifices; et quand on entend le vent murmurer entre les branches, on est encore tenté de croire entendre les sons prolongés et majestueux de l'orgue.

À midi on sonna le boute-selle, et nous reprîmes notre marche, dans l'espoir d'arriver avant la nuit

au camp de nos cavaliers, dont nous n'étions éloignés, selon le dire du vieil osage, que de dix ou douze milles au plus. En passant à travers une forêt, nous vîmes un étang solitaire couvert des plus beaux lys d'eau que j'aie jamais rencontrés, et parmi lesquels nageaient une troupe de superbes canards des bois, remarquables surtout par l'éclat et l'élégance de leur plumage.

Un peu plus loin, nous descendîmes sur les bords de l'Arkansas, à un endroit où les traces d'un grand nombre de chevaux, tous entrant dans l'eau, annonçaient qu'un parti de chasseurs osages avait récemment traversé la rivière, pour se rendre au territoire des buffles.

Après avoir laissé nos chevaux se désaltérer dans le courant, nous longeâmes la rive pendant quelque temps; puis nous entrâmes dans une plaine, où nous apercevions au loin une fumée, et où par conséquent nous comptions trouver nos gens. En suivant ce que nous prenions pour leurs traces, nous arrivâmes dans un pré où paissaient un certain nombre de chevaux. Ce n'étaient cependant pas ceux des cavaliers que nous cherchions. En effet, à une petite distance, nous rencontrâmes un village osage sur les bords de l'Arkansas.

Notre arrivée dans ce village fit sensation. Une troupe de vieillards vint au-devant de nous; ils nous serrèrent la main à tous l'un après l'autre; tandis

que les femmes et les enfants se formaient en groupes, nous regardaient avec avidité, causaient et riaient entre eux. On nous dit que tous les jeunes gens étaient partis pour la chasse, laissant le reste de leur famille à la maison.

Ici le commissaire, sans descendre de cheval, crut devoir faire un discours. Il informa les Indiens du but de sa mission, qui était d'amener une paix générale entre les tribus de l'ouest; et, profitant de l'occasion, il les exhorta à déposer toute idée de guerre ou de vengeance, et à ne point commettre d'inutiles hostilités contre les Pawnees. Ce discours, interprété par Beatte, sembla produire sur la multitude l'effet que le commissaire se proposait; tous promirent solennellement que, tant qu'il dépendrait d'eux, la paix ne serait point troublée; et en effet, l'âge et le sexe des auditeurs donnaient assez de raisons de croire à la sincérité de cette promesse.

Espérant toujours gagner avant la nuit le camp du petit corps d'armée que nous devions accompagner dans son expédition, nous continuâmes notre route; lorsque vers le soir nous fûmes obligés de nous arrêter sur les bords d'un ravin. Nous plantâmes notre tente sur une éminence rocailleuse à côté d'un petit torrent. La nuit vint, sombre et chargée de nuages flottants, qui annonçaient la pluie. Les feux de nos cavaliers éclairaient le vallon et jetaient de fortes masses de lumière sur ces hommes

que l'on était tenté de prendre pour des brigands occupés à prendre leur repas du soir.

Pour ajouter à l'aspect sauvage de la scène, plusieurs Indiens du hameau près duquel nous venions de passer s'étaient mêlés parmi nos gens ; et même trois d'entre eux vinrent s'asseoir près de notre feu. Ils observaient en silence ce qui se passait autour d'eux, semblables à autant de figures monumentales en bronze.

Nous leur donnâmes quelque chose à manger, et, ce qui leur fut encore plus agréable, du café ; car les Indiens partagent le goût universel de ce breuvage si prédominant dans l'ouest. Quand ils eurent soupé, il s'étendirent côte à côte devant le feu, et commencèrent un chant nasal, en tambourinant avec leurs doigts sur leur poitrine en manière d'accompagnement. Leur chant paraissait composé de couplets réguliers, qui se terminaient tous, non en une mélodieuse cadence, mais en une soudaine interjection *Aa !* qui sortait de leur gosier comme un hoquet.

Selon l'interprétation que nous en donna Beate, ce chant se rapportait à nous, à notre apparition, au bon traitement que nous leur avions fait, et à ce qu'ils savaient de nos projets. Ils n'oublièrent pas non plus de chanter les louanges du jeune comte qui les avait charmés par son caractère vif, et son amour pour les aventures périlleuses.

Ce mode d'improvisation est commun à toutes les tribus sauvages. C'est ainsi qu'avec un petit nombre d'inflexions de la voix, ils chantent leurs exploits à la guerre et à la chasse et s'abandonnent parfois à une verve comique ou satirique plus commune chez eux qu'on ne l'imagine généralement.

Le fait est que les Indiens avec lesquels j'ai eu occasion de vivre, sont tout différents de ceux que les poètes nous représentent comme des hommes stoïques, taciturnes, inflexibles, sans sourire et sans larmes. On ne peut nier qu'ils soient taciturnes avec les blancs dont ils se détestent et dont ils ignorent le langage; mais quel est le blanc qui, dans les mêmes circonstances, ne pourra être accusé du même défaut? Les Indiens entre eux savent causer comme nous; leurs aventures à la chasse et à la guerre leur fournissent une matière suffisante de conversation. En outre, ils sont excellents mimes, et se divertissent souvent aux dépens des blancs avec lesquels ils ont eu affaire, et qu'ils croient avoir laissés persuadés de leur profond respect pour notre supériorité. //

Ils observent tout avec curiosité et en silence; rien ne leur échappe, et quand quelque chose les a particulièrement frappés, ils se contentent d'échanger un regard ou un son inarticulé, réservant leurs commentaires pour le moment où ils seront seuls. C'est alors qu'ils donnent un libre cours à leur

humour critique, bouffonne et toujours joyeuse.

Dans le cours de mon voyage le long des frontières, j'ai eu plus d'une occasion de remarquer avec quelle facilité ils s'animaient quand ils causaient entre eux. Souvent il m'est arrivé de voir une troupe d'Osages rester assis autour d'un feu jusqu'à une heure très avancée de la nuit, engagés dans une conversation vive et joyeuse, et faisant à chaque instant retentir les bois de leurs éclats de rire.

Quant aux larmes, ils en ont en abondance, qu'elles soient ou réelles ou affectées : car bien souvent ils s'en font un mérite. Personne ne pleure plus amèrement la perte d'un parent ou d'un ami, ils ont même des époques fixes où ils se réunissent pour se lamenter et hurler sur la tombe des défunts. Souvent au point du jour et dans le voisinage des villages indiens j'ai entendu des pleurs et des gémissements douloureux, ils provenaient de quelques-uns de ces sauvages qui sortaient à cette heure pour aller dans les champs pleurer leurs morts, tandis que les larmes coulaient par torrents sur leurs joues. D'où il m'est permis de conclure que l'Indien, tel que nous le représentent les poètes, est, comme le berger des églogues, un être fictif, une simple personification d'attributs imaginaires.

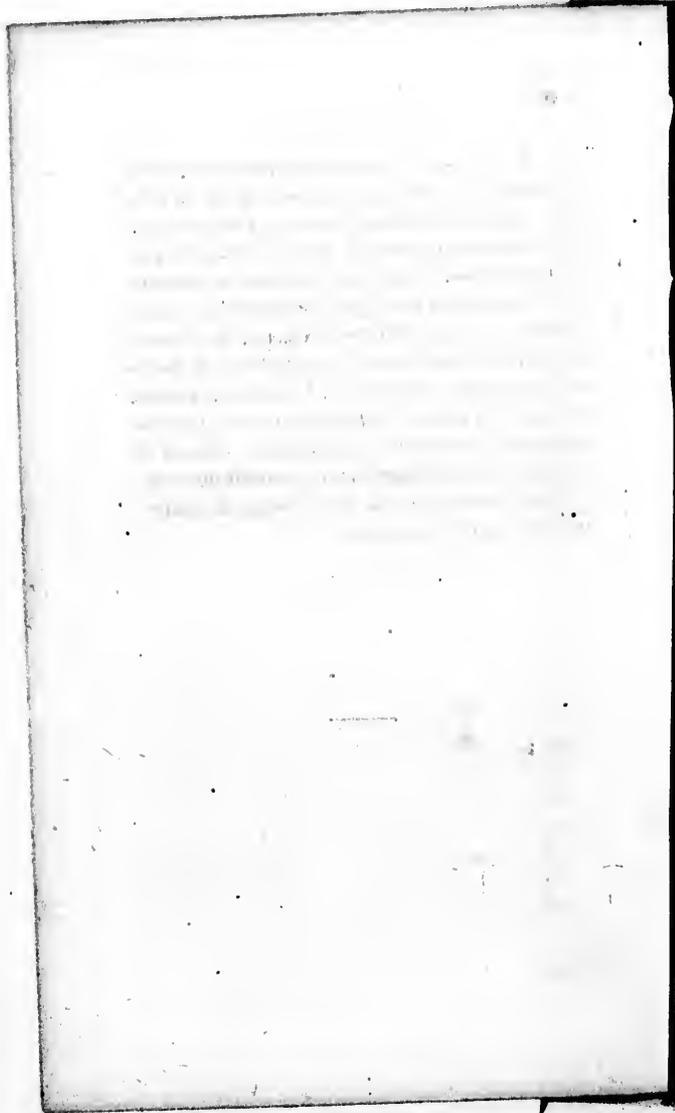
Le chant nasal de nos hôtes cessa insensiblement ; ils se couvrirent la tête et s'endormirent profondément. Bientôt après tout fut silencieux autour de

nous et l'on n'entendit plus que le bruit des gouttes de pluie qui tombaient sur notre tente.

Le lendemain matin, nos trois visiteurs indiens déjeunèrent avec nous ; mais on ne trouva point le jeune Osage qui devait servir d'écuyer au comte, dans sa campagne de chevalier errant sur les prairies. Le cheval sauvage avait également disparu ; et après mille conjectures nous fûmes obligés de nous arrêter à l'idée que l'Indien avait pris congé de nous à la manière du pays, pendant la nuit. Nous apprîmes par la suite qu'il avait été engagé à en agir ainsi par les Osages avec lesquels nous nous étions rencontrés. Ils lui avaient représenté les dangers qu'offrait alors une expédition sur le territoire des Pawnees, où il pouvait tomber entre les mains de ces ennemis implacables de sa tribu, et, ce qui n'était pas moins à redouter, les mille contrariétés auxquelles l'exposeraient la conduite capricieuse et les procédés insolents des blancs.

Ces dernières raisons n'étaient pas sans fondement : car moi-même j'ai pu reconnaître combien les blancs étaient portés à traiter les Indiens comme on traite les brutes. D'ailleurs le jeune Osage avait manqué depuis peu de juger par lui-même de la vérité des représentations de ses compatriotes, lorsqu'en vertu de *la loi de Lynch*, il était menacé d'une flagellation cruelle, pour le crime d'avoir retrouvé un cheval égaré.

La disparition du jeune homme fut généralement regrettée : car il nous plaisait beaucoup par sa belle mine, son caractère franc et ouvert, et les grâces de ses manières. (On pouvait dire en effet qu'il était né *gentilhomme*.) Cependant personne ne ressentit aussi vivement sa perte que le comte qui se voyait ainsi tout-à-coup privé de son écuyer. Mes regrets étaient moins intéressés : je fus fâché de la désertion de l'Osage, par rapport à lui-même. Il n'aurait certainement pas eu à se plaindre de nous dans tout le cours de l'expédition; nous l'aurions entouré de nos soins; et, à en juger par la générosité du comte, il serait retourné dans sa tribu, chargé de couvertures et de mille colifichets.



CHAPITRE VIII.

Le camp des cavaliers explorateurs.

Le temps qui avait été pluvieux pendant la nuit, s'étant enfin éclairci, nous nous mîmes en route à sept heures du matin, dans la ferme confiance d'arriver ce jour au camp des cavaliers chargés d'explorer le pays.

Nous n'avions pas encore fait quatre milles que nous aperçûmes un grand arbre récemment tombé sous la hache, et dont le tronc renfermait encore quelques restes du miel sauvage que l'on en avait enlevé. Il était donc évident que nous étions assez

près du camp. En effet, à deux milles plus loin quelques cavaliers de notre suite jetèrent tout-à-coup un grand cri et nous montrèrent des chevaux qui paissaient sous des arbres.

Quelques pas nous conduisirent au sommet d'une chaîne de collines, d'où nous pûmes voir le camp. C'était une véritable scène de bandits à la Robin-Hood. Dans une belle forêt ouverte, traversée par un ruisseau rapide, se montraient des cabanes d'écorce et de branches, ainsi que des tentes formées avec des couvertures, qui avaient servi d'abri pendant la dernière pluie; car les troupes dont je parle, ont coutume de camper en plein air, quand le temps le permet.

On voyait là les cavaliers vêtus de toutes sortes de manières, aussi bizarres les unes que les autres. Ceux-ci faisaient la cuisine à de grands feux allumés au pied des arbres; ceux-là étendaient et apprêtaient des peaux de daim; tandis que d'autres s'exerçaient à tirer au but, ou étaient couchés nonchalamment sur l'herbe. D'un côté on voyait des pièces de vaisselle suspendues à des branches au-dessus de la braise, d'un autre, le gibier récemment apporté par les chasseurs. Plus loin des faisceaux de fusils étaient appuyés contre les arbres avec des selles, des brides, des poires à poudre; tandis que les chevaux brouaient çà et là en liberté parmi les buissons. Notre arrivée au camp fut saluée par de bruyantes

acclamations. Les cavaliers se pressèrent autour de leurs camarades qui nous avaient escortés, pour leur demander des nouvelles du fort. Quant à nous, nous fûmes accueillis avec les manières simples et franches des chasseurs par le capitaine Bean, qui commandait le détachement. C'était un homme actif et vigoureux qui pouvait avoir environ quarante ans. Il avait passé la plus grande partie de sa vie sur les frontières où, quand l'occasion se présentait, il prenait part aux guerres des Indiens, dont il connaissait parfaitement les mœurs et les habitudes. Son costume accordait très bien avec le caractère de sa mission ; il portait une veste de chasse en cuir, des guêtres et un bonnet de fourrageur également en cuir.

Pendant que nous causions avec le capitaine, je vis s'approcher un chasseur vétérán dont l'extérieur me frappa. Il était d'une taille moyenne, mais d'une forte constitution ; sa tête, sur laquelle on ne voyait plus que quelques mèches de cheveux gris de fer, et ses beaux yeux noirs, où brillait encore le feu de la jeunesse, lui donnaient un aspect imposant. Son costume était semblable à celui du capitaine, quoique l'usure témoignât d'un plus long service. Il portait à ses côtés une poire à poudre et un couteau de chasse passé dans sa ceinture, et il tenait à la main un ancien et bon fusil, probablement aussi cher à son cœur que le meilleur de ses amis. Il demanda la per-

mission d'aller chasser, et elle lui fut aussitôt accordée avec plaisir.

— C'est le vieux Ryan, dit le capitaine, quand l'homme se fut éloigné. Il n'y a pas de meilleur chasseur dans toute la compagnie. Il ne rentre jamais au camp les mains vides.

En un instant nos chevaux de bât furent déchargés et abandonnés à eux-mêmes dans la prairie. On dressa notre tente et on alluma le feu. Le capitaine nous avait envoyé la moitié d'un daim; Beattie y ajouta une couple de dindons sauvages qu'il venait d'abattre. Les broches furent chargées et notre marmite de campagne remplie de viande. Enfin, pour comble de luxe, un des cavaliers nous fit cadeau d'un grand bassin de miel délicieux qu'il avait cueilli dans un arbre d'abeilles.

Notre petit Tony était en extase; retroussant ses manches jusqu'au coude, il se mit en devoir de déployer ses talents culinaires, dont il se vantait presque autant que de ses prouesses à la chasse et à la guerre.

TRAIS.

fut aussitôt accor-

capitaine, quand
de meilleur chas-
e rentre jamais au

t furent déchargés
ns la prairie. On
feu. Le capitaine
n daim; Beatte y
ivages qu'il venait
gées et notre mar-
ande. Enfin, pour
rs nous fit cadeau
x qu'il avait cueilli

re; retrouvant ses
t en devoir de dé-

il se vantait pres-
à la chasse et à la

CHAPITRE IX.

Chasse aux Abeilles.

La belle forêt dans laquelle nous étions campés abondait en arbres d'abeilles, c'est-à-dire en arbres dont le tronc creux sert de ruche à ces insectes. On s'étonne avec raison de la prodigieuse quantité d'essaims qui se sont répandus depuis peu d'années dans les régions de l'Ouest. Les Indiens regardent les abeilles comme annonçant la présence des blancs; de même que les buffles annoncent la présence des

hommes rouges; et ils disent qu'à mesure que les abeilles s'avancent, le buffle et l'Indien se retirent.

On pourrait croire que cela vient de ce que nous sommes habitués à associer le bourdonnement des abeilles au bruit de nos fermes et à considérer ces petits animaux industriels comme liés aux habitations des hommes; j'ai toujours entendu dire qu'il était rare de rencontrer l'abeille sauvage à une grande distance de la frontière. Elle a été le héraut de la civilisation, en la précédant constamment dans sa marche depuis les bords de l'Atlantique. Quelques anciens planteurs de l'Ouest prétendent même avoir noté l'année où ces mouches traversèrent pour la première fois le Mississippi. Les Indiens trouvèrent alors avec surprise les arbres creux de leurs forêts subitement remplis d'une douce ambrosie; et rien n'égale, à ce que j'ai ouï dire, le plaisir avec lequel ils goûtèrent pour la première fois de ce mets si facile à obtenir, de ce luxe des déserts.

Aujourd'hui les abeilles essaiment par myriades dans les belles forêts et dans les bois qui bornent et coupent les prairies, ou qui s'étendent le long des terrains d'alluvion des rivières. On dirait que ces belles régions répondent exactement à la description de la terre promise sur laquelle *coulent des ruisseaux de lait et de miel*: car on a calculé que les riches pâturages des prairies étaient suffisants pour nourrir d'innombrables troupeaux, tandis que les fleurs dont

elles sont émaillées. C'est un vrai paradis où l'abeille peut recueillir la matière sucrée dont elle fait son miel.

Nous n'étions pas encore arrivés depuis longtemps au camp, qu'un parti de chasseurs se mit en route à la recherche d'un arbre d'abeilles, et, comme j'étais fort curieux de voir cette chasse, j'acceptai avec joie l'invitation de m'y joindre. La troupe était commandée par un vieux chasseur d'abeilles, grand homme maigre, couvert de vêtements grossiers qui étaient loin de lui serrer la taille, et coiffé d'un chapeau de paille qui ne ressemblait pas mal à une ruche. Un camarade chargé d'un long fusil et à peu près aussi négligé dans sa toilette, sauf qu'il ne portait point de chapeau, marchait sur les pas du premier et était suivi d'une douzaine d'autres armés de haches ou de fusils, car personne ne s'éloignait du camp sans armes, afin d'être prêt à tout événement.

Après une marche de quelques instants, nous arrivâmes à une clairière sur la lisière de la forêt. Là notre chef nous fit faire halte et s'avança doucement vers un buisson au haut duquel j'aperçus un fragment de rayon. Je devinai que c'était un appât pour les abeilles, et en effet on voyait déjà plusieurs de ces insectes bourdonner à l'entour. Quand ils se furent chargés de miel, ils s'élevèrent dans les airs et prirent leur vol en ligne droite presque avec la rapidité de la balle.

Les chasseurs avaient observé attentivement la

direction que les abeilles avaient prise ; ils se mirent à leur poursuite, marchant avec peine à travers des racines entrelacées et des arbres tombés, et les yeux toujours tournés vers le ciel. De cette manière ils ne perdirent point la trace des abeilles et les virent bientôt après arriver à leur ruche, pratiquée dans le creux d'un chêne mort. Après avoir voleté quelques temps autour de l'arbre, elles disparurent dans un trou situé à plus de soixante pieds au-dessus du sol.

Alors deux des chasseurs appliquèrent vigoureusement la hache au pied du chêne, tandis que les simples spectateurs se tenaient à une distance respectueuse pour être à l'abri de la chute de l'arbre et de la vengeance de ses habitants. Cependant les coups redoublés de la hache ne semblaient nullement effrayer ou troubler l'industrielle communauté. Elles continuaient de vaquer à leurs occupations ordinaires ; les unes arrivant au port avec une charge complète, les autres sortant pour de nouvelles expéditions, semblables à ces navires marchands qui abordent dans une grande ville de commerce, ou la quittent sans se douter des banqueroutes qui les menacent. Même un violent craquement qui annonçait le rapture du tronc ne put détourner leur attention de leur poursuite insatiable du gain. A la fin l'arbre tomba avec un horrible fracas et s'ouvrit du haut en bas, découvrant à nos yeux les trésors depuis longtemps accumulés de la petite république.

Un des chasseurs s'approcha aussitôt avec un paquet de foin allumé pour se défendre des abeilles. Celles-ci cependant ne cherchèrent pas à se venger ; bien plus elles paraissaient stupéfaites d'une catastrophe aussi inattendue, et elles continuèrent de bourdonner autour des ruines de leur établissement, sans songer à nous faire le moindre mal.

Tout le monde s'avança alors avec des cuillers et des couteaux de chasse pour retirer du tronc les rayons de miel dont il était rempli. Plusieurs étaient d'ancienne date et d'un brun foncé, d'autres étaient d'un beau blanc, et le miel qu'ils renfermaient était presque limpide. Ceux qui étaient restés entiers furent mis dans des marmites de campagne pour être transportés au camp, mais ceux qui avaient été brisés dans la chute furent dévorés sur les lieux. C'était un curieux spectacle de voir tous ces chasseurs d'abeilles tenant chacun un riche fragment qui dégouttait entre leurs doigts, et disparaissait aussi vite qu'une tarte à la crème devant l'appétit d'un écolier.

Les chasseurs d'abeilles ne sont pas cependant les seuls qui profitent de la ruine de cette industrieuse communauté. Comme pour compléter la ressemblance de leurs habitudes à celles des hommes laborieux et avides de gain, je vis un grand nombre de ces insectes arriver à tire-d'ailes des ruches voisines pour s'enrichir aux dépens de leurs malheureux frères. Ils se pressaient à l'entour, comme on voit souvent les habi-

tants des côtes se presser autour des débris d'un vaisseau naufragé ; ils se plongeant avec avidité dans les cellules des rayons brisés, et après avoir satisfait leur premier appétit, s'envolaient chez eux chargés de butin.

Quant aux propriétaires de la ruine, ils ne paraissent avoir cœur à rien, pas même à goûter au nectar qui coulait autour d'eux ; mais ils se traînaient çà et là avec désespoir, de même que l'on voit parfois un pauvre malheureux, les mains dans ses poches, contempler, d'un air distrait et découragé, les décombres encore fumants de sa maison incendiée.

Il serait difficile de décrire l'étonnement et la confusion des abeilles de la ruche en banqueroute, qui étaient absentes lors de la catastrophe, et arrivaient successivement avec leur cargaison. D'abord elles tournaient en l'air autour de la place où s'élevait l'arbre qui renfermait leur trésor, étonnés de la voir vide. A la fin, comme si elles comprenaient leur désastre, elles s'abattaient sur une branche sèche d'un arbre voisin, d'où elles regardaient les ruines de leur demeure, et semblaient se lamenter sur la chute de leur empire.

Alors nous quittâmes le lieu, laissant encore beaucoup de miel dans le tronc de l'arbre.

— Il n'en sera rien perdu, dit un des chasseurs, les ours auront bientôt emporté le tout. Ces animaux ont une adresse toute particulière pour trouver les

arbres qui contiennent du miel. Quand ils en ont découvert un, ils en rongent le tronc pendant plusieurs jours, et lorsqu'ils ont fait un trou assez large pour y fourrer leurs pattes, ils emportent le miel, la cire et les mouches.

es débris d'un vais-
avec avidité dans les
avoir satisfait leur
ex eux chargés de

ruine, ils ne pa-
même à goûter au
mais ils se traînaient
que l'on voit par-
mains dans ses po-
lit et découragé, les
maison incendiée.
onnement et la con-
n banqueroute, qui
rophe, et arrivaient
ison. D'abord elles
place où s'élevait
c, étonnés de la voir
mprenaient leur dé-
branche sèche d'un
nt les ruines de leur
ster sur la chute de
u, laissant encore
de l'arbre.
un des chasseurs,
e tout. Ces animaux
re pour trouver les

CHAPITRE X.

Amusement du camp. — Nourriture du chasseur.

— Soins du soir.

A notre retour au camp, nous le trouvâmes livré à la plus grande gaité. Les cavaliers tiraient au blanc, sautaient, luttaient ou jouaient aux herres. La plupart étaient de très jeunes gens, qui en étaient encore à leur première campagne, pleins de santé, de force et d'activité. Je conçois en effet que rien n'est plus propre à donner du courage et de la force à la jeunesse que la vie sauvage des forêts et une expédition à travers ces belles solitudes si riches en gibier, si

fertiles en aventures. Au lieu d'envoyer nos jeunes gens en Europe, où le luxe et la mollesse les corrompent, il vaudrait mieux, je crois, les faire voyager dans les prairies; ils n'en deviendraient que plus robustes et plus propres au service de l'État.

Tandis que les jeunes soldats se livraient à leurs jeux, un groupe plus grave, composé du capitaine, du docteur et d'autres officiers, était assis sur l'herbe, autour d'une carte de la frontière, tenant conseil sur notre position, et la route que nous devons suivre.

Notre plan était de passer l'Arkansas, précisément au-dessus de son confluent avec la Fourche-Rouge, ensuite de tourner vers l'ouest, et après avoir traversé une grande forêt ouverte, nommée Cross-Timber, qui s'étend de l'Arkansas à la rivière Rouge, de nous diriger au sud vers la dernière de ces rivières.

Beatte, en sa qualité de chasseur osage expérimenté, fut appelé au conseil.

— Avez-vous chassé quelquefois dans cette direction? lui demanda le capitaine.

— Oui, répondit le métis laconiquement.

— Peut-être pourrez-vous nous dire alors dans quelle direction se trouve la Fourche-Rouge.

— Si vous continuez de suivre le bord de cette prairie, vous arriverez à une colline nue, au sommet de laquelle est un morceau de pierres. De cette hauteur vous verrez la Fourche-Rouge.

— En ce cas, s'écria le capitaine, nous y arrive-

rons demain ; puis nous traverserons l'Arkansas et nous entrerons dans le territoire des Pawnees. Dans deux jours nous ferons craquer les os des buffles.

L'idée d'arriver bientôt sur le territoire de chasse des Pawnees, et sur la trace des buffles, nous remplit de joie. Tout-à-coup notre conférence fut interrompue par la détonation d'un fusil, non loin du camp.

— C'est le fusil du vieux Ryan, s'écria le capitaine ; je suis sûr qu'il vient d'abattre un daim.

En effet, le capitaine ne s'était pas trompé : car bientôt après le vétéran parut, appelant un des plus jeunes cavaliers de la troupe, afin qu'il l'accompagnât et l'aîdât à apporter la bête.

Les environs abondaient en gibier, de sorte que notre camp était amplement fourni de provisions. Comme nos gens avaient en outre abattu une vingtaine d'arbres d'abeilles, on pouvait dire que non-seulement l'abondance, mais encore la profusion régnait dans nos repas. C'était un festin continu ; à peine songeait-on à mettre quelques provisions de côté pour le lendemain.

La cuisine se faisait à la manière des chasseurs. Les viandes, piquées dans les broches en bois et dont les extrémités étaient fichées en terre, rôtissaient ou grillaient devant de grands feux, mais en conservant si bien leur jus, qu'elles seraient chatouillé le palais du plus fin gourmet. Je ne puis faire autant d'éloges du pain : ce n'était que de la pâte

faite avec de la farine et de l'eau, et frite comme des beignets dans du lard fondu; quelques cavaliers cependant, encore moins difficiles, se contentaient de mettre de cette pâte au bout d'un bâton et la faisaient cuire ainsi en l'approchant du feu. Quoiqu'il en soit, j'ai trouvé l'une et l'autre sorte de pain très agréables sur les prairies. En effet, pour juger de la bonté d'un mets, il faut en avoir mangé avec l'appétit d'un chasseur.

Avant le lever du soleil, nous fûmes appelés par le petit Tony à un somptueux repas. Des couvertures avaient été étendues près du feu pour nous servir de siège. Un large plat ou plutôt une espèce de gamelle faite avec la racine d'un érable, et que le créole avait achetée au village indien, fut placée devant nous et l'on y versa le contenu des marmites. C'était un hachis de chair de dindon sauvage, auquel étaient jointes des tranches de lard. A côté de ce plat, on en plaça un autre rempli de beignets. Après que nous eûmes mangé le hachis, le petit Tony apporta d'un air de triomphe un quartier de chevreuil rôti. N'ayant point d'assiettes, nous nous servîmes à la façon des chasseurs, en coupant, chacun de son côté, avec des couteaux de chasse, des tranches que nous trempions dans le sel et le poivre. Pour rendre justice à la cuisine de Tony, et à l'assaisonnement qu'y mettait l'air des prairies, j'avoue que jamais je n'ai goûté d'une venaison aussi délicieuse.

Ajoutez à cela le café que nous faisons bouillir dans une marmite, que nous suçrions avec du sucre brut et que nous buvions dans des tasses d'étain. Tel fut notre ordinaire pendant tout le temps de l'expédition, au moins tant que nous ne manquâmes ni de gibier, ni de sucre, ni de café.

A l'entrée de la nuit, on plaça des sentinelles autour du camp, précaution indispensable dans un pays de sauvages. Le camp présentait alors un aspect tout à fait pittoresque. Des feux épars brillaient avec plus ou moins d'éclat entre les arbres, et des groupes de cavaliers les entouraient, les uns assis ou couchés par terre, les autres debout, éclairés à demi par la lueur rougeâtre des flammes.

Autour de quelques-uns de ces foyers on se livrait à une gaieté bruyante qui éclatait souvent en un long rire et en de sauvages exclamations : car cette troupe n'était, en réalité qu'une bande indisciplinée, composée uniquement de jeunes gens de la frontière qui ne s'étaient enrôlés que pour courir les aventures ou pour voir du pays. Plusieurs d'entre eux avaient été élevés dans le voisinage de ceux auxquels ils devaient obéir, et par conséquent leur parlaient encore avec cette familiarité, qui n'est permise qu'entre camarades. Pas un ne voulait comprendre ce que c'est que la discipline d'un camp, ou se soumettre aux lois d'une profession qu'il n'avait pas l'intention de continuer.

Tandis que cette folle gaieté régnait, auprès de l'un

des feux, on entendit soudain partir d'un autre un chant lugubre et monotone. Le chant était conduit par un des lieutenants de la troupe, homme grand et maigre qui, nous disait-on, avait été maître d'école, professeur de chant, et par occasion, prédicateur méthodiste dans un village de la frontière. Ce chant s'élevait triste et solennel au milieu de la nuit et me rappelait la description de semblables cantiques dans le camp des Puritains.

Dans un des intervalles de cette psalmodie nasale, un hibou qui, sans doute, en amateur de chant, désirait faire sa partie, commença à pousser de sinistres gémissements, et aussitôt ce fut un cri général : *Le hibou de Charley! le hibou de Charley!* Il paraît que cet oiseau de ténèbres avait visité le camp toutes les nuits précédentes, et qu'une des sentinelles, garçon de peu d'esprit, nommé Charley, avait tiré sur lui, et s'était excusé ensuite d'avoir tiré étant de faction, en disant que les hiboux faisaient d'excellente soupe.

Un jeune cavalier se mit alors à imiter le cri de l'oiseau de Minerve, lequel, avec une simplicité peu d'accord avec son caractère, sortit de l'obscurité, et se montra sur la branche dépouillée d'un arbre.

Partisans d'une secte de la religion protestante en Angleterre et en Amérique, qui faisait profession d'une plus grande pureté que les autres dans la doctrine et dans les mœurs.

éclairé par notre feu. A l'instant le jeune comte saisit son fusil, et dans un clin-d'œil, l'oiseau de mauvais augure tomba à nos pieds en agitant ses ailes. On appela Charley et on le somma d'apprêter et de manger la soupe au hibou; mais il refusa, prétextant qu'il n'avait pas lui-même abattu la bête.

Dans le courant de la soirée, je fis une visite au feu du capitaine, qui se composait d'énormes troncs d'arbres, capables de rôtir un buffle tout entier. Là se trouvaient les principaux chasseurs et chefs du camp, debout, assis ou couchés sur des peaux ou des couvertures, et racontant leurs histoires de chasse et de guerre avec les Indiens.

A mesure que la nuit tombait, nous apercevions une lumière rougeâtre à l'ouest au-dessus des arbres.

— Ce doit être une prairie incendiée par les chasseurs osages, dit le capitaine.

— Je le crois aussi, dit Beatte en regardant le ciel. C'est sur les bords de la Fourche-Rouge. On dirait que nous n'en sommes éloignés que de trois milles, et il y en a peut-être plus de vingt.

Sur les huit heures et demie, une lumière douce mais pâle s'éleva par degrés à l'ouest, annonçant le lever de la lune. Alors je sortis de la cabane du capitaine et je songeai à jouir du repos de la nuit. J'étais décidé à quitter l'abri de la tente et à bivouaquer comme la troupe. Une peau d'ours me servit de lit et mon porte-manteau d'oreiller. Enveloppé

dans des couvertures, je m'étendis sur la couche des chasseurs, et bientôt je m'endormis d'un sommeil doux et profond pour ne m'éveiller que le lendemain, au son du cor.

IES.

sur la couche
armis d'un som-
miller que le len-

CHAPITRE XI.

*Soir du camp. — Triomphe d'un jeune chasseur. — Un
accident d'un putois.*

Le 14 octobre, au signal donné par le cor, les patrouilles rentrèrent dans le camp, et les sentinelles furent relevées de leur faction. En un instant tout le monde fut sur pied et chacun s'occupa des préparatifs du départ. Tandis que les uns coupaient du bois, allumaient des feux et apprêtaient le déjeuner, les autres pliaient les couvertures qui servaient de tentes pendant les mauvais temps, ou couraient à travers les taillis et ramenaient les che-

vaux. Au milieu de ce mouvement général, la forêt ne cessait de retentir de cris joyeux, d'exclamations, d'éclats de rire. Quand tous eurent déjeuné et que les effets furent empaquetés et chargés sur les chevaux, on sonna le boute-selle et à cheval. A huit heures, la troupe marchait sur une ligne longue et tortueuse, et un moment après, la forêt qui, depuis quelques jours, avait offert une scène si animée, si tumultueuse, retomba dans sa solitude et son silence primitifs. //

C'était une belle matinée; le soleil brillait dans tout son éclat, et nos cœurs étaient à l'unisson de l'atmosphère, gais et joyeux. La route que nous suivions, toujours parallèle à l'Arkansas, traversait un pays riche et varié. Quelquefois nous étions obligés de nous frayer un sentier sur des terrains d'alluvion, couverts d'une végétation exubérante, où des arbres gigantesques étaient entrelacés de vignes qui tombaient de leurs branches comme les cordages d'un navire. D'autres fois, nous longions des ruisseaux dont le faible courant servait à lier ensemble une suite d'étangs, encadrés comme des miroirs dans le sol paisible de la forêt, et réfléchissant son feuillage d'automne, ou le ciel bleu qui brillait à travers ses branches. Plus loin, nous gravissions des collines escarpées et rocailleuses, du sommet desquelles notre vue s'étendait au loin, d'un côté sur de vastes prairies diversifiées par des

bouquets d'arbres et des forêts, de l'autre sur une chaîne de montagnes bleutées, au-delà des eaux de l'Arkansas.

Le coup-d'œil que présentait notre troupe s'accordait bien avec le paysage. Elle formait une ligne de plus d'un demi-mille de longueur, tournant parmi des forêts et des clairières, montant et descendant les défilés des collines; et les hommes qui la composaient portaient toutes sortes de costumes bizarres et montaient des chevaux de toutes couleurs. Les chevaux de bât, qui s'écartaient sans cesse de la route pour brouter les herbages environnants, étaient autant de fois ramenés, à force de coups, par notre petit Tony et ses confrères les métis. De temps en temps, les sons du cor, à la tête de la colonne, réveillaient les échos des bois et des vallons, en rappelant les traîneurs et indiquant la direction de la marche. Toute cette scène me rappelait la description que j'avais lue des bandes de boucaniers, traversant les déserts de l'Amérique méridionale, dans leurs expéditions contre les colonies espagnoles.

Une fois, nous passâmes par une belle prairie, entourée de bouquets, où l'herbe, couchée en plusieurs endroits, annonçait que des daims y avaient dormi toute la nuit précédente. Quelques chênes portaient aussi la marque des griffes des ours qui y avaient grimpé pour y chercher des glands. En entrant dans une des clairières de ce pré ombragé,

nous aperçûmes plusieurs daims bondissant et fuyant tout effrayés ; arrivés à une certaine distance, ils s'arrêtaient et regardaient avec curiosité et inquiétude ces figures étrangères qui venaient troubler leur solitude. A l'instant, des coups de fusil furent tirés dans toutes les directions, par nos jeunes chasseurs ; mais trop pressés pour viser juste, ils virent les daims s'enfoncer sains et saufs dans l'épaisseur de la forêt.

Dans notre marche, nous atteignîmes l'Arkansas ; mais nous nous trouvions encore au-dessous de la Fourche-Rouge ; et comme la première rivière fait de grands et de nombreux détours, nous quittâmes de nouveau ses bords, et nous poursuivîmes notre route à travers les bois. Vers trois heures, nous fîmes halte dans un lieu charmant, bordé par un ruisseau limpide et ombragé par des bouquets de chênes majestueux. On attachait aux chevaux les jambes de devant pour les empêcher de courir et de s'éloigner du camp, et on les laissait paître librement dans la prairie. Un certain nombre de cavaliers se dispersa alors de différents côtés, et se mit à la recherche du gibier ; c'étaient les plus habiles chasseurs de la troupe.

On n'entendait plus, comme dans la méthode, des cris ou des éclats de rire : les cavaliers qui n'étaient pas occupés à faire du feu et à préparer le repas du soir, se reposaient çà et là dans l'herbe.

Bientôt on entendit des coups de feu partir de différents points ; et, quelque temps après, un chasseur revint au camp avec un daim en travers sur son cheval. Il fut suivi de plusieurs autres jeunes chasseurs à pied, l'un desquels portait une daine sur ses épaules. Il était évidemment fier de sa proie : car c'était peut-être là son premier exploit, ce qui n'empêcha point les autres chasseurs de le railler lui et ses camarades, parce que, comme des novices, ils s'étaient associés pour aller à la chasse.

A l'entrée de la nuit, de grandes acclamations s'élevèrent à l'extrémité du camp, et immédiatement après, on vit une troupe de jeunes chasseurs défilier en triomphe autour des feux, portant sur leurs épaules un de leurs camarades. Il venait de tuer un élan pour la première fois de sa vie, et c'était le premier animal de cette espèce abattu dans cette expédition. Ce jeune chasseur, nommé Mac-Lélan, fut le héros de la soirée, et de plus l'amphitryon du souper ; car des morceaux de son élan rôtissaient devant chaque foyer.

Les autres chasseurs revinrent sans le moindre gibier. Le capitaine avait remarqué les traces d'un buffle qui devait avoir passé peu de jours auparavant, et il avait suivi la voie d'un ours, mais sans succès. Il avait vu encore un élan qui se promenait sur un banc de sable le long de l'Arkansas ; par malheur avant qu'il eût trouvé une place d'où il

pût tirer sur l'animal, celui-ci était rentré dans le bois.

Notre chasseur Beatte lui-même revint silencieux et morne d'une chasse infructueuse. Jusqu'alors, il ne nous avait rien rapporté, et nous avions tiré nos provisions de venaison de la loge du capitaine. Beatte paraissait extrêmement mortifié, d'autant plus qu'il regardait les cavaliers avec dédain, comme des gens peu expérimentés et des chasseurs peu habiles. De leur côté, ceux-ci ne le voyaient pas d'un bon œil, à cause de son origine, et le nommaient toujours, pour cela, l'indien.

Le petit Tony n'était guère plus considéré : son babill et ses gasconnades, joints à son dialecte mélangé, attiraient continuellement sur lui la risée des plaisants de la troupe qui s'amusaient à ses dépens d'une manière souvent bien peu délicate ; mais le créole était si bien ancré dans sa vanité et dans sa propre estime, qu'aucune raillerie n'était capable de l'ébranler.

J'avoue que je me sentais un peu honteux de la triste figure que faisaient nos suivants parmi ces cavaliers de la frontière. Il n'est point, jusqu'à notre équipement, qui ne fût pour eux un sujet de moquerie ; mais ce qui leur déplaisait le plus, c'étaient nos fusils à deux coups que nous avions pris pour le menu gibier. Les perdrix, les coqs de bruyère, et même les dindons sauvages sont aux yeux des chas-

seurs de l'ouest une proie trop facile pour mériter leur attention, et la carabine longue est pour eux la seule arme digne d'être portée.

Je fus éveillé le lendemain, avant le jour, par les hurlements d'un loup qui rôdait autour du camp, attiré par l'odeur de la venaison. A peine l'aurore commença à poindre qu'un jeune cavalier sorti d'une des dernières cabanes, se mit à contrefaire le chant du coq avec une perfection qui aurait fait envie au premier chanteur de basse-cour. On lui répondit aussitôt sur le même ton, et en peu d'instants le chant fut répété d'une cabane à l'autre, accompagné du caquet des poules, des cris du canard et du grognement des porcs, à un tel point qu'on eût été tenté de se croire transporté au milieu de la cour d'une ferme dont la population se trouvait en plein concert.

Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans la matinée à un sentier des Indiens extrêmement battu, et, en le suivant, nous atteignîmes le sommet d'une colline d'où l'on apercevait une vaste étendue de pays, coupée par des chaînes de rochers et des bouquets d'arbres dont les teintes étaient aussi riches que variées. Dans le lointain, à l'ouest, nous découvriâmes, à notre grande satisfaction, la Fourche-Rouge, qui roulait ses eaux vers l'Arkansas, et nous trouvâmes que nous étions au-dessus du confluent de ces deux rivières. Nous descendîmes alors et nous traversâmes avec bien des dif-

ficultés les terres basses qui bordent l'Arkansas.

En cet endroit les arbres étaient couverts de vignes énormes qui formaient une espèce de cordage liant les troncs et les rameaux les uns aux autres. Il y avait en outre une telle abondance de buissons et de ronces, et une si grande quantité de houblons, que nos chevaux avaient beaucoup de peine à se frayer un chemin. Ça et là le sol était empreint de traces de daims, et les griffes des ours avaient laissé leurs marques sur plusieurs arbres.

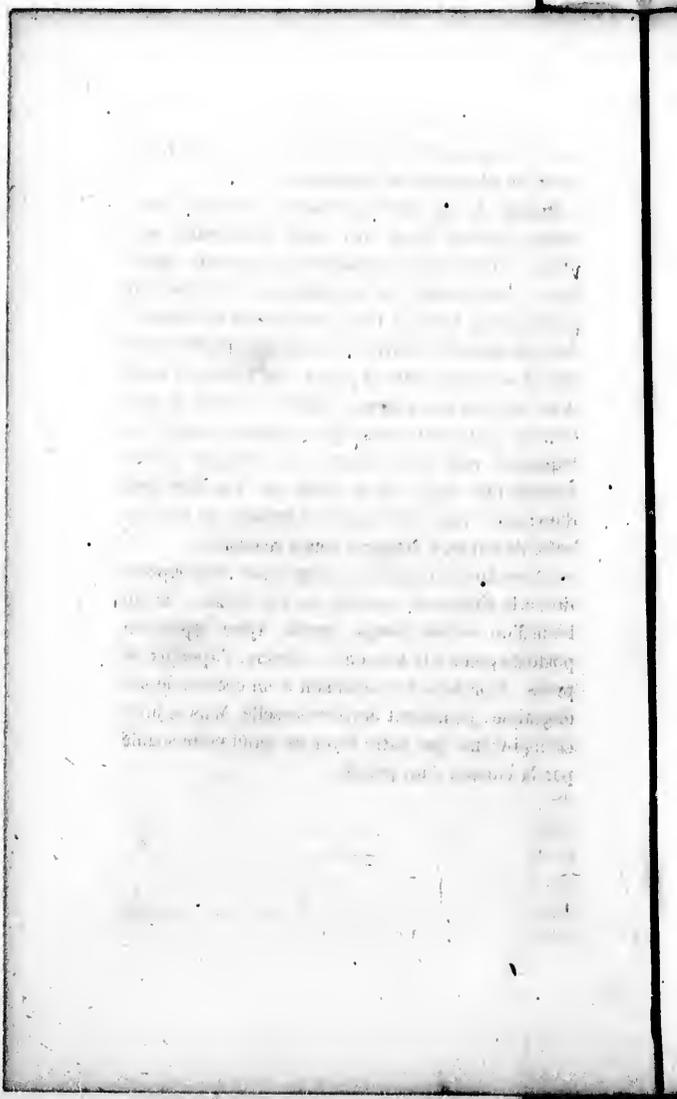
Chacun avait l'œil et l'oreille au guet, dans l'espoir de voir lever du gibier, quand, tout-à-coup, on entendit un grand bruit sur une partie reculée de la ligne, suivi du cri général : *Un ours ! un ours !* Nous courûmes tous en avant pour être présents à la chasse ; mais, à mon inexprimable et bien ridicule chagrin, je trouvai mes dignes compagnons, Beatte et Tony, commettant un meurtre honteux sur un misérable putois. L'animal s'était caché sous le tronc d'un arbre tombé, d'où il faisait une vigoureuse défense à sa manière, parfumant toute la forêt de l'odeur qu'il répandait.

Les railleries les plus mordantes accueillirent le chasseur indien ; on lui conseilla même de dépouiller le putois et de se revêtir de sa peau, comme du seul trophée de sa prouesse. Cependant, quand on vit Tony et le métis déterminés à emporter cette bête, comme un morceau délicat, une expression univer-

selle de dégoût s'éleva contre eux, et peu s'en fallut qu'on ne les traitât de cannibales.

Mortifié de ce honteux début de nos deux chasseurs, j'insistai pour leur faire abandonner leur proie, et reprendre leur marche. Beatte céda, quoique à contre-cœur, et il demeura en arrière, en grommelant. Quant à Tony, il se consola en vantant, avec sa légèreté ordinaire, tout ce qu'a de bon et de délicat un putois rôti, et jurant que c'était le mets dont les plus fins gourmets indiens étaient le plus friands. Ce fut avec peine que j'imposai silence à sa loquacité; mais si la vivacité d'un Français est réprimée d'un côté, elle ne tarde pas à se faire jour d'un autre; Tony déchargea son humeur sur les chevaux de bât qu'il frappa à coups redoublés.

Cependant je n'avais rien gagné par mon opposition à la singulière fantaisie de ces valets : car au bout d'un certain temps, Beatte, ayant repris son poste de guide à la tête de la colonne, j'aperçus sa proie, écorchée et ressemblant à un cochon de lait engraisé, pendillant derrière sa selle. Mais je jurai en moi-même que notre foyer ne serait point souillé par la cuisson d'un putois.



CHAPITRE XII.

Passage de l'Arkansas.

Nous avions alors atteint l'Arkansas à un quart de mille environ de sa jonction avec la Fourche-Rouge; mais les bords étaient escarpés et mouvants, et le courant profond et rapide. Il était donc impossible de passer en ce lieu, et nous reprîmes notre course pénible à travers la forêt, après avoir envoyé Beattie en avant, à la recherche d'un gué. A peine avions-nous fait un mille de plus qu'il revint nous annoncer qu'il y avait tout près de là un endroit, où des bancs de sable rendaient la plus grande partie

de la rivière guéable, et le reste pouvait être aisément passé à la nage par les chevaux.

Nous nous arrêtas à l'endroit indiqué. Quelques-uns de nos cavaliers se mirent aussitôt à couper des arbres avec leurs haches sur le bord de l'eau, pour en faire ensuite des radeaux qui devaient transporter les bagages; d'autres continuèrent de suivre la rive dans l'espoir de trouver un gué plus facile: car il leur répugnait de s'aventurer avec leurs chevaux dans un courant si profond.

Ce fut alors que nos dignes compagnons, Beatte et Tony, eurent l'occasion de déployer leur adresse et les ressources que leur avait enseigné leur commerce avec les Indiens. Ils s'étaient procuré, au village osage que nous avions traversé deux jours auparavant, une peau de buffle sèche. Le moment étant venu de s'en servir, on l'étendit, on passa des cordes dans les ceilllets dont elle était bordée, et on l'arrondit en forme de cuve. Des bâtons posés en travers dans l'intérieur devaient la maintenir dans cette forme.

On porta cette singulière barque sur la grève et on la mit à flot, après y avoir placé notre équipage de camp et une partie de nos bagages. Beatte attacha une corde à la proue, et, la tenant entre ses dents, il entra dans l'eau, en tirant la barque après lui, tandis que Tony, qui marchait derrière, la poussait et la tenait en équilibre. Ils eurent pied pendant une partie du trajet; mais au milieu du courant ils furent

obligés de nager, et ils ne cessèrent de crier et de hurler à la manière des Indiens, que lorsqu'ils se virent sur la rive opposée.

Nous fûmes si charmés, le commissaire et moi, de ce mode de transport, que nous résolûmes d'en profiter pour nous-mêmes. Nos deux compagnons, le comte et M. L... avaient continué de marcher le long de la rive avec les chevaux, pour gagner un gué que quelques cavaliers avaient découvert à un mille et demi plus haut. Tandis que nous attendions le retour de nos bateliers, mes regards se portèrent par hasard sur différents objets cachés sous un buisson, et je reconnus dans le nombre, la carcasse du putois, toute prête à être rôtie devant le feu du soir. Je ne pus résister à la tentation de la jeter dans la rivière, au fond de laquelle elle tomba comme une masse de plomb; et notre cabane fut ainsi préservée de l'odeur infecte que cette viande savoureuse menaçait d'y apporter avec elle.

Nos hommes étant revenus avec leur nacelle, on tira celle-ci sur la rive et on la remplit à moitié de selles, de sacs et autres bagages, pesant au moins cent livres; et lorsqu'elle fut de nouveau à l'eau, on m'invita à y entrer. Cela me parut beaucoup ressembler à l'embarcation des sages de Gotham, qui, dit-on, voyageaient sur la mer dans un bol. J'entrai cependant sans hésiter, quoiqu'avec toutes les précautions possibles, et je m'assis sur les bagages, de sorte

que les bords de la peau ne s'élevaient plus que de la largeur de la main au-dessus de l'eau. Alors on me passa les fusils et autres objets de petit volume, mais en telle quantité que je finis par protester que je ne recevrais pas plus de fût. Nous primes ensuite le large, la barque touée et poussée comme la première fois.

Ce fut avec une sensation à moitié sérieuse, à moitié comique, que je me trouvai flottant sur la peau d'un buffle, au milieu d'une rivière du désert, et remorqué par un demi-sauvage, hurlant et aboyant comme un démon incarné. Pour satisfaire la vanité du petit Tony, je déchargeai mon fusil à droite et à gauche, lorsque nous fûmes au centre du courant. Le bruit fut répété par les échos tout le long des rives boisées, et les acclamations de quelques cavaliers y répondirent, au grand triomphe du créole, qui s'attribuait toute la gloire de ce système de navigation inventé par les Indiens.

Notre voyage se fit heuseusement; le commissaire passa de même et avec un égal succès, ainsi que le reste de nos bagages. Tony ne se possédait plus de joie; il se pavanait avec orgueil sur le rivage, et ne cessait de se vanter auprès des cavaliers de la supériorité de son adresse et de ses connaissances. Quant à Beatte, il conserva son maintien tout à la fois sombre et fier, sans qu'un sourire effleurât ses lèvres; car il avait un mépris absolu

pour l'ignorance des cavaliers, surtout depuis qu'ils l'avaient mal jugé.

La rive large et sablonneuse sur laquelle nous avions débarqué, offrait des traces innombrables d'é-lans, de daims, de racoons, d'oies, de dindons et d'oiseaux aquatiques. Le paysage qui s'étendait devant nous était des plus pittoresques. Ici l'on voyait des bouquets de saules et de cotonniers qui projetaient leurs ombres sur les eaux, là de superbes forêts où dominaient des platanes gigantesques, et dans le lointain de hauts promontoires entièrement couverts d'arbres et de buissons. La scène était animée d'un côté par le radeau sur lequel le capitaine et son ami le docteur passaient la rivière avec leurs effets, de l'autre par la longue file de cavaliers qui, montés sur leurs chevaux, traversaient le courant en ligne oblique, en suivant les bancs de sable pendant l'espace de plus d'un mille.

CHAPITRE XIII.

*Le camp du vallon. — Ses dangers et leurs motifs. —
Aventure d'un chasseur. — Chevaux troués et hommes
perdus.*

Aussitôt que le capitaine et un certain nombre de cavaliers nous eurent rejoints, nous nous enfonçâmes dans les bois et nous entrâmes bientôt dans une vallée formée par deux rangs de collines, qui se rapprochaient à mesure que nous avançons, et qui finirent par se joindre sous un angle assez aigu. Là une belle source jaillissait des rochers, et alimentait un ruisseau argenté, qui baignait le vallon.

dans toute sa longueur, et rafraîchissait l'herbe dont ses bords étaient tapissés.

Dans cet enfoncement de rochers, nous campâmes sous de grands arbres. Les cavaliers nous rejoignirent successivement, isolés ou par groupes, les uns à cheval, les autres à pied, chassant devant eux leurs montures chargées de bagages. Plusieurs de ces cavaliers étaient mouillés de la tête aux pieds, parce qu'ils étaient tombés dans la rivière pendant le trajet long et périlleux qu'ils venaient de faire. Ils ne ressemblaient pas mal à des bandits revenant d'une expédition, et le vallon sauvage où ils se réunissaient était digne de les recevoir. L'effet que produisit leur apparition dans ce lieu augmenta encore le soir, quand les premières lueurs de nos feux tombèrent sur cette agrégation bizarre d'hommes, de chevaux, de fusils empilés contre les arbres, et de selles et de brides suspendues aux branches.

Bientôt arrivèrent le comte et son compagnon, suivis du jeune métis Antoine. Ils avaient passé heureusement le gué; mais, à mon grand déplaisir, je m'aperçus qu'ils ne ramenaient pas mes deux chevaux. Je les croyais sous la garde d'Antoine, tandis que celui-ci, avec son insouciance ordinaire, les avait laissés s'éloigner de la ligne de l'autre côté de la rivière. Il fut donc arrêté que le lendemain, de bonne heure, Antoine et Beattie repasseraient la rivière pour les chercher.

Un daim et quelques dindons ayant été apportés au camp, nous parvinmes, en y ajoutant une tasse de café, à faire un assez bon souper, après lequel je passai dans la loge du capitaine, où se réunissaient ordinairement tous les vétérans du camp.

Pendant que nous étions à causer, nous observâmes, comme nous l'avions observé les nuits précédentes, une clarté d'un rouge sombre au-dessus des sommets des rochers qui nous environnaient. On attribua encore cette clarté à des feux allumés par les Indiens sur les prairies, et l'on supposa qu'elle venait de l'ouest de l'Arkansas. S'il en était ainsi, les feux appartenaient à un parti de Pawnees, car les chasseurs osages s'aventurent rarement dans ces contrées. Cependant Beattie soutenait que c'étaient les feux des Osages, et que ces feux étaient sur l'autre rive de l'Arkansas.

La conversation tourna alors sur les Pawnees, dans les territoires de chasse desquels nous allions entrer. Il a toujours existé pour nos colons des frontières une tribu sauvage et non apprivoisée, qui, pendant un certain temps, est la terreur des blancs et le sujet de toutes sortes d'histoires effrayantes. Telle est actuellement la tribu des Pawnees qui infestent les contrées situées entre l'Arkansas et la rivière Rouge, ainsi que les prairies du Texas. On les représente comme d'excellents écuyers, toujours en selle, et montés sur des chevaux fringants de la

race sauvage des prairies. C'est ainsi qu'ils parcourent les vastes plaines dont nous venons de parler, tantôt chassant le daim et le buffle, tantôt se livrant à main armée au pillage et à la rapine: car, semblables aux enfants d'Ismaël, auxquels on peut les comparer sous bien des rapports, ils font la guerre à tout le monde, et tout le monde leur fait la guerre. Quelques-uns n'ont point de demeure fixe, mais vivent sous des tentes de peau, faciles à être pliées et emportées, de sorte qu'ils sont ici aujourd'hui, et ne savent où ils seront demain.

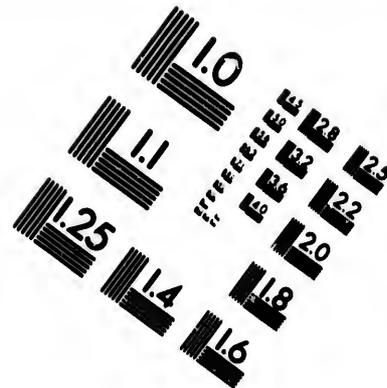
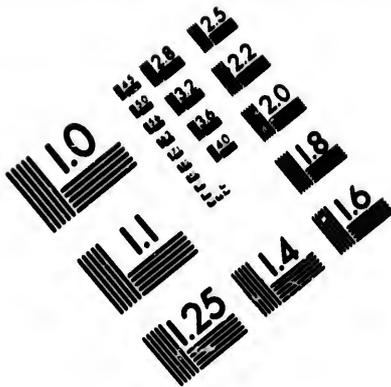
Un vieux chasseur nous donna plusieurs détails assez intéressants sur leur manière de combattre.

« Malheur », disait-il, à la bande de chasseurs ou de marchands qui serait aperçue dans les prairies par ces sauvages, et que la fatigue d'une longue route rendrait incapable d'opposer une vigoureuse résistance. Souvent pour arriver à leurs fins ils emploient la ruse: ils se cramponnent avec une seule jambe à leur selle, et se couchent le long des flancs de leur monture, de manière à ce que leur corps soit caché, et que de loin leur troupe ressemble à une bande de chevaux sauvages en liberté. Quand ils se sont ainsi suffisamment rapprochés de l'ennemi, ils se remettent soudain en selle; et, comme un tourbillon, ils se précipitent en avant. Leurs plumes flottantes, leurs manteaux qui s'agitent dans l'air, et leurs armes qu'ils brandissent avec force, joints

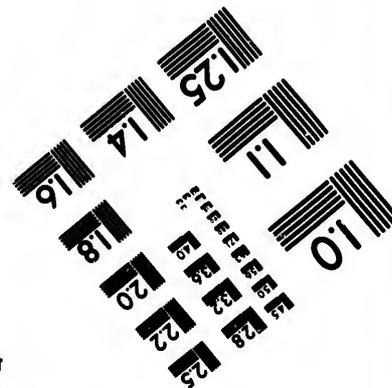
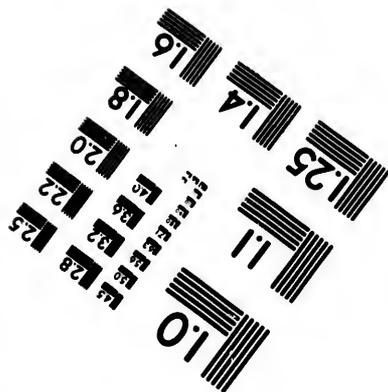
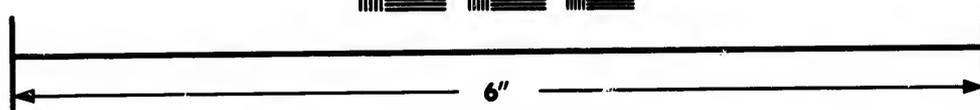
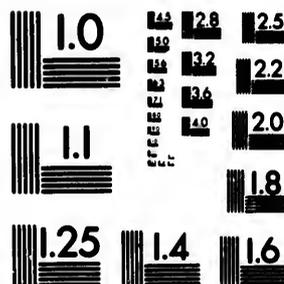
ai qu'ils parcou-
rons de parler,
tantôt se livrant
pîne: car, sem-
uels on peut les
ils font la guerre
our fait la guerre.
ure fixe, mais vi-
s à être pliées et
aujourd'hui, et

plusieurs détails
de combattre.
nde de chasseurs
e dans les prairies
güe d'une longue
er une vigoureuse
leurs fins ils em-
nt avec une seule
le long des flancs
ce que leur corps
roupe ressemble à
en liberté. Quand
ochés de l'ennemi,
e, et, comme un
vant. Leurs plumes
'agitent dans l'air,
avec force, joints





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

128
125
122
120
118

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

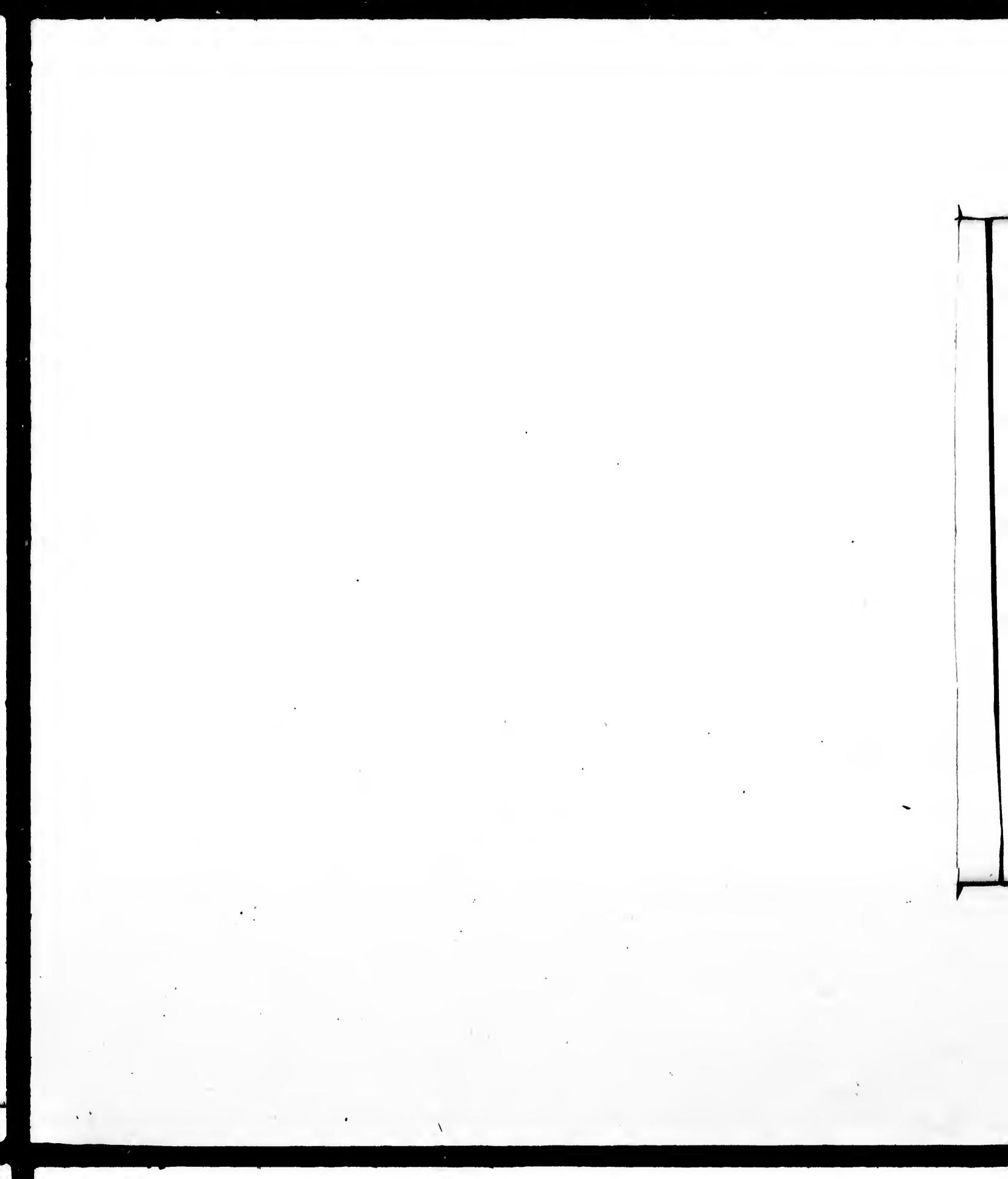
**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
01

© 1985



à leurs hideux hurlements, manquent rarement de frapper les chevaux d'une terreur panique et de les mettre en désordre. Ils poursuivent alors leur proie avec vigueur et l'emmènent bientôt en triomphe.

Le meilleur moyen de défense, suivant ce vétéran des-bois, est de se mettre à couvert dans quelque bosquet ou taillis; s'il n'en est aucun à portée, il faut mettre pied à terre, attacher tous les chevaux tête contre tête; de manière qu'ils ne puissent se détacher ni s'écarter, et gagner quelque ravin où l'on soit à l'abri des flèches des Pawnees. Ces sauvages se servent préférablement de l'arc qu'ils savent d'ailleurs manier avec une grande dextérité. Ils tournent plusieurs fois autour de l'ennemi et lancent leurs traits en plein galop. Aussi sont-ils particulièrement redoutables sur la prairie, où leurs chevaux ont une libre carrière et où aucun arbre n'arrête leurs flèches. Il est rare qu'ils poursuivent leur ennemi dans les forêts.

On nous conta ensuite quelques anecdotes sur le secret et la prudence avec lesquels ils rôdent autour du camp qu'ils ont l'intention de surprendre, en guettant le moment favorable pour commencer l'attaque.

— Il est temps de nous tenir sur nos gardes, dit le capitaine. Je vais faire donner des ordres écrits, pour que personne ne chassé sans permission, ou fasse feu, sous peine de monter le cheval de bois.

Je commande à une troupe de jeunes gens indociles, non encore accoutumés au service des frontières, et qu'il est difficile de rendre circonspects. Nous sommes maintenant sur les terres d'un peuple silencieux, vigilant et rusé, qui, au moment où nous y penserons le moins, tournera autour de nous, épiant tous nos mouvements, pour tomber sur ceux qui auraient le malheur de s'écarter de la troupe.

— Comment pourrez-vous empêcher vos hommes de tirer, s'ils voient du gibier aux environs du camp ? demanda l'un des cavaliers.

— Ils ne doivent pas porter leur fusil avec eux, à moins qu'ils n'en aient la permission, ou qu'ils ne soient de faction.

— Ah ! mon capitaine, s'écria le cavalier, je ne pourrai jamais me résoudre à cela. Où je vais, va aussi mon fusil ; c'est une partie de moi-même. Personne n'en aurait le même soin que moi, et qui pourrait mieux me défendre que mon fusil ?

— Ce que vous dites-là est parfaitement vrai, dit le capitaine, que les dernières paroles du chasseur avaient touché. Moi-même je n'ai jamais pu me séparer de mon fusil, et il a toujours été pour moi un ami fidèle.

On en était là de la conversation, quand on vint avertir le capitaine qu'un parti de quatre cavaliers, conduit par le vieux Ryan, avait manqué à l'appel. Ils avaient été séparés du reste de la troupe de l'autre

côté de la rivière, pendant qu'on cherchait un gué, et personne ne savait de quel côté ils s'étaient dirigés. Leur absence donna lieu à bien des conjectures et éveilla même quelques appréhensions pour leur sûreté.

— J'enverrais bien à leur rencontre, dit le capitaine, mais le vieux Ryan est avec eux; je ne doute pas qu'il ne sache se tirer d'embarras, lui et ses compagnons. Il est sur les prairies et dans les bois comme dans sa propre ferme. D'ailleurs ils sont en nombre suffisant, quatre pour veiller, et le cinquième pour soigner le feu.

— C'est une chose terrible de s'égarer dans un pays inconnu et sauvage, dit un des plus jeunes cavaliers.

— Non, si vous êtes deux ou trois ensemble, dit un vétérân. Quant à moi, je me trouverais aussi content, aussi à mon aise dans ce trou que dans ma propre maison, si j'avais seulement avec moi un camarade pour faire sentinelle tour à tour et entretenir le feu. Je pourrais rester couché ici des heures entières et contempler cette belle étoile qui a l'air de regarder le camp, comme si elle veillait à sa sûreté.

— Oui, les étoiles sont une sorte de compagnie, quand on est seul à veiller. Et c'est une belle étoile que l'étoile du soir, ou plutôt la planète de Vénus; car c'est ainsi, je crois, qu'on doit l'appeler.

— Si vous dites vrai, dit un membre du conseil (c'était, si je ne me trompe pas, le maître d'école, le chanteur de cantiques), cela ne nous annonce rien de bon : car je me rappelle d'avoir vu dans un livre que les Pawnees adorent cette étoile et lui sacrifient leurs prisonniers. Ainsi je pense qu'il vaudrait mieux qu'elle ne parût point dans cette partie du pays.

— Bien ! dit le sergent, vieux soldat qui avait blanchi dans les bois ; que cette étoile signifie ce qu'elle voudra ; il n'en est pas moins vrai que j'ai dormi bien des nuits seul et dans des lieux plus sauvages que celui-ci, et que j'ai solidement dormi. Une fois je me trouvai dans une position autrement critique que celle-ci. Je m'étais attardé en passant un bois près de la rivière Tombighe ; quoique seul, j'allumai du feu, je mis mon cheval en liberté, et je me couchai pour dormir. De temps en temps j'entendais hurler les loups. Mon cheval vint se serrer contre moi, il était extrêmement effrayé. Je le repoussai ; il revint, se rapprochant de plus en plus, il resta les yeux fixés sur moi et sur le feu, balançant la tête et chancelant sur ses jambes de devant, car il paraissait harassé. Bientôt après j'entendis un cri étrange et sinistre. Je crus d'abord que c'était un hibou ; mais j'écoutai et j'acquis bientôt la certitude que ce n'était pas un hibou, mais une panthère.

Je me sentis assez embarrassé, car je n'avais pour toute arme qu'un canif à deux lames. Cependant je me préparai à me défendre de mon mieux, et j'accumulai de petits brandons de mon feu pour les jeter à la face de la bête, si elle devait s'approcher. La compagnie de mon cheval fut pour moi un grand soulagement; le pauvre animal, épuisé de lassitude, se coucha à côté de moi et s'endormit. Je continuai de veiller, regardant de tous côtés et m'attendant à voir, d'un instant à l'autre, les yeux ardents de la panthère fixés sur moi. Cependant les efforts que je faisais pour ne pas succomber au sommeil cédèrent enfin à la fatigue, et je m'endormis debout. Le lendemain matin, je vis les traces de la panthère à soixante pas de l'endroit où j'avais passé la nuit; ces traces étaient larges comme mes deux poings; et il était évident que l'animal avait avancé et reculé plusieurs fois, comme pour s'essayer avant de m'attaquer. Heureusement, elle n'en eut pas le courage.

Le 16 octobre, je m'éveillai avant le jour. La lune éclairait faiblement le ciel à travers de légers nuages; les feux étaient près de s'éteindre, et les hommes qui couchaient alentour s'étaient enveloppés dans leurs couvertures. Au point du jour, Beattie, notre chasseur, et Antoine, le jeune métis, se mirent en route vers la rivière qu'ils devaient passer pour chercher les chevaux égarés; ils étaient suivis de plusieurs cavaliers qui avaient laissé leurs armes

et leurs bagages de l'autre côté. Comme le gué était profond et qu'ils étaient obligés de le passer en ligne diagonale contre un rapide courant, ils durent monter les plus grands et les meilleurs chevaux.

A huit heures Beattie revint. Il avait retrouvé les deux chevaux ; mais il avait perdu Antoine. Ce dernier, disait-il, n'était qu'un enfant, un novice qui ne connaissait rien aux bois ; aussi à peine s'était-il éloigné de son guide, que celui-ci ne le retrouva plus. Cependant il pouvait très bien arriver qu'il rencontrât des compagnons : car le vieux Ryan et sa troupe n'étaient pas encore de retour.

Nous retardâmes notre départ de quelques heures, dans l'espoir de voir arriver nos hommes égarés ; mais ce fut en vain, aucun d'eux ne parut. Le capitaine observa que les Indiens de l'autre côté de la rivière étaient tous bien disposés pour les blancs, de sorte qu'on ne devait pas avoir d'inquiétudes sérieuses sur le sort des absents : le plus grand danger qu'ils pouvaient courir, était de se voir enlever leurs chevaux pendant la nuit par quelques maraudeurs osages. Notre capitaine se décida en conséquence à continuer sa marche, laissant toutefois au camp une arrière-garde pour attendre le retour de leurs camarades.

Assis sur un rocher au-dessus de la source, et dominant ainsi tout le vallon, je m'amusais à contempler les changements de scène qui avaient lieu sous

mes pieds. C'étaient d'abord les préparatifs du départ; les chevaux ramenés des environs du camp; les cavaliers courant à travers les rochers et les buissons pour chercher ceux qui s'étaient éloignés; les cris répétés des hommes chargés de rassembler les bagages, et les juréments proférés contre les chevaux rétifs ou qui s'écartaient encore à droite et à gauche pour brouter, tout cela faisait un bruit confus, au milieu duquel, néanmoins, on distinguait très bien la voix du petit Tony.

Un nouveau signal fut donné par le cor; c'était le signal du départ. Je vis alors la troupe défilier lentement et en ligne irrégulière le long du vallon, et entrer dans une forêt découverte, tournant et disparaissant graduellement à travers les arbres, bien que le bruit des voix et le son du cor se fit encore entendre quelque temps après. L'arrière-garde resta campée sous les arbres au fond du vallon; quelques cavaliers étaient à cheval, le fusil sur l'épaule, les autres étaient assis ou couchés sur le gazon, à côté du feu, causant ensemble à voix basse, tandis que leurs chevaux, débridés, se tenaient immobiles et à moitié assoupis autour d'eux. Un peu plus loin, on voyait un cavalier qui, profitant de ce moment de loisir, se faisait la barbe devant un miroir de poche accroché au tronc d'un arbre.

A la fin, le bruit des voix et du cor se perdit entièrement, et le vallon retomba dans le silence de la

veille. Seulement ce silence était interrompu de temps à autre par un sourd murmure provenant du groupe assis autour du feu, le sifflement de quelque promeneur sous les arbres, ou le bruissement des feuilles sèches que la brise la plus légère emportait, et laissait tomber ensuite comme une pluie d'orage, signe de la fin des beaux jours.

RIES.

t interrompu de
re provenant du
ment de quelque
bruissement des
légère emportait,
une pluie d'orage,

CHAPITRE XIV.

Chasse en daim. — Vie des prairies. — Superstitions
des Delaware.

Quand nous eûmes dépassé la ceinture de bois qui borde la rivière, nous montâmes les collines, en nous dirigeant à l'ouest à travers un pays très accidenté, et couvert en plusieurs endroits de forêts de chênes, sur lesquelles nos yeux se reposaient avec plaisir. Comme nous marchions lentement, ceux qui étaient en tête de la colonne découvrirent quatre daims, paissant sur le penchant d'une colline, à environ un demi-mille de distance. Sans doute ils

ne s'étaient pas aperçus de notre approche : car ils continuaient de paître avec une parfaite sécurité. Un jeune cavalier obtint du capitaine la permission de les poursuivre, et la troupe s'arrêta en silence pour voir ce qui allait se passer.

Conduisant son cheval avec précaution et avec le moins de bruit possible, le chasseur fit un circuit et s'arrêta à un bouquet d'arbres qui le séparait des daims. Là il mit pied à terre et, laissant son cheval derrière les arbres, il glissa autour d'un monticule et disparut à nos yeux. Nos regards se fixèrent alors sur le troupeau qui continuait son paisible repas, sans se douter du danger qui le menaçait. Tout-à-coup une détonation se fit entendre, et nous vîmes le plus beau daim de la bande faire un bond convulsif et tomber par terre, tandis que ses compagnons fuyaient de toutes parts avec rapidité.

A l'instant notre ligne se rompit et les plus jeunes de la troupe se portèrent en avant dans le plus grand désordre, pour courir après les fugitifs. Parmi les plus ardents se distinguait notre petit Tony, sur son cheval : car il avait laissé là les bêtes de somme, dès qu'il eut aperçu les daims. Mais il s'écoula bien du temps avant que le son du cor eût rallié les chasseurs, et que nous eussions pu reprendre notre marche.

Deux ou trois fois dans la journée nous fûmes arrêtés par des scènes tumultueuses de ce genre. Les jeunes cavaliers ne se possédaient pas, en se voyant

dans une contrée qui n'avait pas encore été explorée, et qui abondait en gibier. Ils étaient trop peu accoutumés à la discipline militaire pour se résigner à garder les rangs. Cependant aucun ne se montra plus indocile que notre Tony. Plein de la haute idée qu'il avait de son adresse à la chasse, et incapable de résister à l'envie de la faire briller, il s'écartait comme un chien mal dressé toutes les fois qu'il voyait lever du gibier, et il fallait presque employer les coups pour le ramener à son poste.

Enfin sa vanité éprouva un rude mais salutaire échec. Une daine de belle taille vint bondir en vue de toute la ligne. Tony n'eut rien de plus pressé que de mettre pied à terre. Il ajusta aussitôt l'animal et tira ; mais l'animal ne bougea pas. Le créole sauta sur son cheval, et, se dressant sur la selle, comme un maître de maintien, il continua de fixer les yeux sur la daine, qu'il s'attendait à voir tomber d'un instant à l'autre. Cependant celle-ci poursuivit gaiement sa promenade, et un long éclat de rire partit de tous les points de la ligne. Le petit homme se laissa glisser tout doucement sur sa selle, et, comme si les chevaux de bât étaient cause de sa mésaventure, il se mit à les accabler d'injures et de coups. Toutefois nous fûmes délivrés pour quelque temps de son vaniteux habil.

Pendant notre marche, nous rencontrâmes les restes d'un ancien campement indien, près d'un

ruisseau sur les bords duquel on voyait çà et là des crânes de daims déjà couverts de mousse. Comme nous étions dans le pays de chasse des Pawnees, nous pensâmes naturellement que cet emplacement avait été occupé par un parti de ces formidables brigands. Cependant, le docteur, après avoir examiné la forme et la disposition des loges, déclara que c'était un camp de hardis Delawares, qui probablement avaient fait une excursion rapide dans ces dangereuses contrées.

A quelque distance plus loin, nous aperçûmes deux hommes à cheval, qui marchaient lentement et dans une direction parallèle à la notre, le long d'une colline aride et dépouillée. Ils n'étaient éloignés de nous que de deux milles environ, et semblaient nous observer. Nous fîmes halte pour les considérer à notre tour attentivement, mais nous ne pûmes faire que des conjectures. Étaient-ce des Indiens? et s'ils étaient Indiens, étaient-ils Pawnees? La vue d'un cavalier qui parait tout-à-coup à l'horizon aux yeux du voyageur qui traverse ces plaines hostiles est bien capable de frapper son imagination et de faire battre son cœur, de même qu'une voile aperçue en mer dans un temps de guerre excite les inquiétudes d'un équipage qui ignore encore s'il a affaire à un ennemi ou non. Nos conjectures ne furent pourtant pas de longue durée : car en examinant les cavaliers à l'aide d'une lunette,

nous reconnûmes deux des hommes que nous avions laissés au camp, et qui, s'étant mis en route pour nous rejoindre, avaient perdu nos traces.

Ce jour-là notre marche fut animée et pleine d'agrémens, nous étions dans un pays d'aventures qui n'avait jamais été foulé par les blancs, à l'exception peut-être de quelque *trappeur** solitaire. Le temps était aussi beau que nous pouvions le désirer; il faisait une chaleur douce et tempérée; au-dessus de nous s'étendait un ciel d'un bleu foncé, parsemé de petits nuages cotonneux, et autour de nous se prolongeait à perte de vue une campagne magnifique dorée par un soleil d'automne; mais tout était silencieux et sans vie, sans habitation humaine, et en apparence sans un seul habitant humain. On aurait dit que cette belle contrée est vouée par la nature à une solitude éternelle; les Indiens eux-mêmes n'osent s'y arrêter; s'ils y paraissent de temps à autre, ce n'est que pour la chasse, et encore leur apparition n'est-elle que de quelques jours.

Après une marche d'environ quinze milles, nous campâmes dans une belle presqu'île, formée par les circuits d'une petite rivière profonde, claire, presque sans courant et ombragée par un bouquet d'arbres

* Littéralement *chasseur au piège*. C'est sous ce nom que Cooper, dans son roman *la Prairie*, désigne un de ces colons qui s'aventurent seuls dans les solitudes de l'Ouest et à des distances considérables des habitations des blancs.

magnifiques. Quelques chasseurs se détachèrent aussitôt pour aller à la recherche du gibier, avant que le bruit du campement l'eût effarouché. Beatts prit aussi son fusil et partit seul ; en prenant une direction opposée à celle des autres.

Quant à moi , je m'étendis sur l'herbe au-dessous des arbres , et m'abandonnant au doux plaisir d'un repos champêtre, je me mis à bâtir des châteaux en Espagne. Je ne puis concevoir en effet un genre de vie plus propre à maintenir le corps et l'esprit en santé. Le matin une course à cheval de plusieurs heures , variée par des incidents de chasse ; l'après midi un campement sous un bosquet délicieux aux bords d'un ruisseau ; le soir, un banquet de venaison fraîchement tuée , de dindons rôtis , et de miel parfumé cueilli dans les arbres environnants ; le tout assaisonné avec un appétit inconnu aux gourmands de nos villes. Et la nuit , quel doux sommeil en plein air , ou quelles agréables veilles dans la contemplation de la lune et des étoiles que l'on voit briller à travers les branches !

Toutefois , en cette occasion , nous eûmes peu de raison de vanter notre garde-manger ; on n'avait tué qu'un daim pendant la journée , et notre tente n'avait pas vu un seul morceau de cet animal. Nous fûmes donc forcés de satisfaire notre vigoureux appétit avec quelques restes de dindons apportés du dernier campement, et auxquels on avait ajouté deux

ou trois tranches de porc salé. Cette disette heureusement ne dura pas longtemps. Avant la nuit, un jeune chasseur revint chargé de butin. Il avait tué un daim, l'avait adroitement découpé, et, mettant la chair dans un sac fait avec la peau même de la bête, il avait chargé le tout sur ses épaules, pour nous l'apporter.

Non longtemps après, Beatte parut à son tour avec une daine bien grasse, couchée en travers sur son cheval. C'était le premier gibier qu'il nous apportait, et je voyais avec plaisir ce trophée qui effaçait entièrement le souvenir du putois. Beatte déposa son fardeau près du feu, sans dire mot; après quoi il se mit à débrider son cheval, et toutes les questions qui lui furent adressées sur sa chasse ne purent obtenir que des réponses extrêmement laconiques.

Mais si le métis gardait un silence digne d'un Indien sur ce qu'il avait fait, Tony, par contre, ne pouvait assez parler de ce qu'il comptait faire. Maintenant que nous étions dans un bon pays de chasse, il allait, disait-il se mettre en campagne, et notre loge désormais serait comblée de gibier. Par bonheur son babil ne l'empêchait point d'agir; il dépeça la daine très adroitement et en mit un quartier à la broche. En un moment nous fûmes en mesure de nous dédommager avec luxe de notre maigre dîner.

Le capitaine ne revint que tard et les mains vides. Il était à la poursuite de son gibier ordinaire, les

daims, quand il arriva sur les traces d'une troupe de plus de soixante élan. N'ayant jamais tué d'animal de cette espèce, et l'élan se trouvant alors à la mode parmi les vieux chasseurs de notre camp, il cessa de poursuivre les daims, et suivit les traces qu'il venait de découvrir. Quelque temps après il aperçut les élan: il eut plusieurs chances pour en abattre; mais il désirait rapporter le plus beau, un mâle qui marchait en avant des autres. Enfin, voyant que toute la troupe allait lui échapper s'il ne se hâtait, il tira sur celui de ces animaux qui se trouvait le plus rapproché. Le coup porta; mais l'animal conserva encore assez de forces pour suivre quelque temps ses compagnons. D'après les traces de sang qu'il laissa derrière lui, le capitaine ne pouvait douter qu'il ne fût mortellement blessé; mais comme la nuit approchait, il ne put suivre la trace et fut obligé de remettre au lendemain la recherche de sa victime.

Le vieux Ryan et sa petite troupe ne nous avaient pas encore rejoints, non plus que notre jeune métis Antoine. Il fut décidé en conséquence qu'on resterait le jour suivant à la même place, pour donner à tous les traîneurs le temps d'arriver.

La conversation des vieux chasseurs roula, ce soir, sur la tribu des Delawares, auxquels on croyait que le camp vu dans la matinée avait appartenu, et l'on raconta plusieurs anecdotes sur leur bravoure à la guerre, et leur adresse à la chasse. Ces Indiens

sont ennemis mortels des Osages qui redoutent leur courage désespéré, bien qu'ils l'attribuent à une cause singulière. — Regardez ces Delawarees, disent-ils, leurs jambes sont courtes, ils ne peuvent pas courir; ils faut donc que, restant fixés à la même place, ils combattent à outrance. — En effet, les Delawarees ont les jambes assez courtes, tandis que leurs adversaires, les Osages sont remarquables par le défaut contraire.

Les expéditions des Delawarees, soit de chasse, soit de guerre, sont vastes et téméraires. Souvent on voit une petite bande de ces sauvages pénétrer assez loin dans ces déserts périlleux et poser leur camp jusqu'au pied des montagnes de Roche. Ce caractère aventureux est soutenu, dit-on, par une des superstitions qui composent leur symbole de foi. Ils croient qu'un esprit tutélaire, sous la forme d'un grand aigle, veille sur eux du haut du ciel, où il plane bien au-delà de la portée des yeux. Quelquefois, s'il est content d'eux, il descend les régions inférieures, et alors on peut le voir sur les nuages blancs décrivant des cercles avec ses grandes ailes déployées. Son apparition est l'annonce de saisons propices, le blé vient bien et la chasse est abondante. Mais s'il est en colère, ce qui arrive quelquefois, il exhale sa fureur par le tonnerre qui est sa voix, et les éclairs qui sont le feu de ses yeux, et il frappe de mort les objets de son courroux.

Les Delawares font des sacrifices à cet esprit, qui parfois laisse tomber une plume de son aile, comme gage de sa satisfaction et de sa bienveillance. Ces plumes rendent le guerrier qui les porte invincible et invulnérable. En général, les Indiens croient que les plumes d'aigles sont pourvues de vertus occultes et souveraines. Un jour un parti de Delawares, dans le cours d'une expédition sur les terres des Pawnees, fut enveloppé par l'ennemi au milieu d'une grande plaine, et presque entièrement détruit. Le reste se réfugia sur le sommet d'une de ces collines coniques et isolées qui s'élèvent sur les prairies comme des monticules artificiels. Là, le chef, poussé au désespoir, sacrifia son cheval à l'esprit tutélaire. Soudain un aigle énorme se précipita du ciel, emporta la victime dans ses serres, et, remontant vers son séjour, laissa tomber une de ses plumes. Le guerrier la ramassa avec joie, l'attacha sur son front, et, conduisant ses guerriers dans la plaine, se fraya un chemin à travers les ennemis, dont il fit un grand massacre sans qu'aucun des siens reçut la moindre égratignure.

INIZS.

s à cet esprit, qui
e son aile, comme
oienveillance. Ces
s porte invincible
diens croient que
le vertus occultes
Delawares, dans
rres des Pawnees,
lieu d'une grande
struit. Le reste se
collines coniques
airies comme des
poussé au déses-
tutélaire. Soudain
ciel, emporta la
montant vers son
plumes. Le guer-
na sur son front,
la plaine, se fraya
dont il fit un grand
reçut la moindre

CHAPITRE XV.

Le camp des Ilans. — Histoire des Pawnees.

Nos principaux chasseurs s'étaient levés le lendemain avec le jour, et étaient partis en différentes directions à la recherche du gibier. Le frère du capitaine, le sergent Bean, qui des premiers s'était mis en campagne, rentra avant déjeuner, après une chasse heureuse : il venait de tuer une daine magnifique presque aux environs du camp.

Quand le déjeuner fut terminé, le capitaine monta à cheval pour chercher l'élan qu'il avait blessé la

veille et qui, à ce qu'il croyait, devait être mort de sa blessure. Je me décidai à me joindre à lui, et nous sortîmes ensemble, accompagnés du sergent Bean et d'un lieutenant. Deux cavaliers nous suivirent à pied, pour remporter la bête que le sergent avait tuée. Nous n'étions pas encore bien loin du camp que nous la trouvâmes gisant sur le penchant d'une colline, au milieu d'un bois. Les deux cavaliers se mirent aussitôt à l'ouvrage : avec la dextérité ordinaire aux chasseurs, ils dépecèrent l'animal pour le porter plus commodément au camp, tandis que nous poursuivions notre course.

Nous longeâmes les flancs de collines d'une pente douce, ombragée par de magnifiques bosquets ; et nous parvîmes à une place, où l'herbe foulée annonçait le séjour récent d'une troupe nombreuse d'élan. C'était là que le capitaine avait vu ceux qu'il poursuivait, et, après avoir examiné le lieu attentivement, il nous montra des empreintes de pieds aussi larges que celles des bœufs.

Il suivit cette voie et s'avança lentement, tandis que nous le suivions à la file, à la manière des Indiens. A la fin il s'arrêta à l'endroit où l'élan avait été tiré : des taches de sang sur l'herbe prouvaient que le coup n'avait pas manqué, et que l'animal blessé avait suivi pendant quelque temps le reste de la troupe : mais soudain elles disparurent.

— Il faut que l'élan se soit séparé ici de ses com-

pagnons, dit le capitaine. Quand ces animaux se sentent mortellement blessés, ils se retirent à l'écart afin de mourir seuls.

Ce tableau si simple des derniers moments d'un daim fit sur moi une profonde impression; mon cœur n'était pas encore endurci par le noble exercice de la chasse, et je n'éprouvai que plus tard combien la vie des prairies est capable de rendre l'homme le plus civilisé dur et cruel.

Après avoir regardé quelque temps autour de lui, le capitaine parvint à découvrir la direction qu'avait prise l'animal blessé, et qui, faisant avec celle du troupeau un angle droit, nous conduisit dans une forêt ouverte. Les traces du sang devenaient de plus en plus faibles et se montraient à de plus grandes distances, jusqu'à ce qu'enfin elles disparurent entièrement sur un terrain si dur et dans une herbe si sèche qu'il était impossible d'apercevoir la moindre empreinte des pieds de l'animal.

—L'élan doit être caché quelque part dans les environs, dit le capitaine. Ces buses qui volent au-dessus de nos têtes nous l'annoncent; elles planent toujours ainsi autour des bêtes mortes. Mais comme l'élan que nous cherchons ne peut plus nous échapper, suivons les traces de ceux qui sont encore en vie; il est possible qu'ils se soient arrêtés à une distance peu considérable et que nous les surprions pendant leur repas.

Nous retournâmes donc sur nos pas et nous suivîmes de nouveau les traces des élan qui nous firent faire une course longue et pénible par monts et par vaux. De temps à autre nous apercevions un daim qui bondissait sur une clairière, mais le capitaine n'était pas disposé à se laisser distraire de sa chasse aux élan par un gibier si inférieur. Une bande de dindons, effarouchés par le bruit des pas de nos chevaux, se leva aussi devant nous ; quelques-uns s'enfuirent de toute la vitesse de leurs longues jambes ; d'autres volèrent sur les arbres d'où ils nous regardaient fixement, le cou tendu. Le capitaine ne permit pas qu'un seul fusil fût déchargé sur eux, de peur d'alarmer les élan qu'il espérait trouver dans le voisinage.

A la fin nous arrivâmes à un endroit, où la forêt se termine par une côte escarpée, et nous vîmes au-dessous de nous la Fourche-Rouge, coulant entre deux larges rives de sable. La trace descendait la côte et nous pouvions la distinguer sur le sable jus-jusqu'à la rivière que le troupeau avait évidemment passée la veille au soir.

— Il est inutile d'aller plus loin, dit le capitaine. Il paraît que les élan ont été fortement effrayés ; et après avoir passé la rivière, ils ont peut-être fait vingt milles sans s'arrêter.

Alors notre petite compagnie se partagea en deux ; le lieutenant et le sergent firent un circuit à la quête

du gibier, et le capitaine reprit avec moi le chemin du camp. Sur notre route, nous vîmes des traces de buffles qui dataient de plus d'un an. Elles formaient une espèce de sentier, profondément enfoncé dans le sol, car ces animaux dans leur marche ont coutume de se suivre à la file. Peu de temps après nous rencontrâmes deux de nos cavaliers qui chassaient à pied. Ils avaient blessé un élan, mais sans le tuer; en le poursuivant ils avaient trouvé celui que le capitaine avait tiré la veille. Ils retournèrent donc sur leurs pas et nous conduisirent à la place où il gisait.

C'était un bel animal, de la grandeur d'une génisse âgée d'un an, et il était mort dans une partie découverte de la forêt, à un mille et demi environ du lieu où il avait reçu le coup. Les buses que nous avions vues volaient en cercles au-dessus de lui et prouvaient ainsi la vérité de la remarque du capitaine. Il n'était pas moins vrai que le pauvre animal, sentant sa vie l'abandonner, et ne pouvant plus suivre ses compagnons, s'était détourné pour aller mourir seul dans un lieu écarté.

Le capitaine et les deux cavaliers se mirent aussitôt à le dépécer avec leurs couteaux de chasse. L'intérieur était déjà gâté, mais on tira des côtes et des cuisses de grands morceaux de chair qui furent entassés sur la peau étendue. On fit des trous sur les bords de cette peau; on y passa des cordes que

l'on serra comme celles d'un sac, et l'on attache le tout derrière la selle du capitaine. Pendant cette opération les buses ne discontinuèrent pas de planer sur nos têtes, attendant avec impatience notre départ pour fondre sur la carcasse et la dévorer.

Après que tout fut terminé, le capitaine et moi nous remontâmes à cheval et nous retournâmes du côté du camp, tandis que les deux chasseurs continuaient à battre la campagne. En arrivant au camp, j'y trouvai notre métis Antoine. Il avait quitté Beattie, comme nous l'avons vu plus haut, de l'autre côté de l'Arkansas, et étant tombé sur une fausse voie, il l'avait suivie plusieurs milles, lorsqu'il rencontra le vieux Ryan et ses compagnons, sur les traces desquels il reconnut alors avoir marché. Tous ensemble repassèrent l'Arkansas à huit milles au-dessus du gué où nous l'avions nous-mêmes passé et retrouvèrent le chemin de notre camp du vallon, où l'arrière-garde les attendait. Mais Antoine, mieux monté que les autres, et impatient de nous rejoindre, était parti seul et avait suivi nos traces jusqu'à notre camp actuel, portant avec lui un jeune ours qu'il avait tué.

Pendant le reste de la journée le camp présente un tableau mêlé de repos et d'activité. Quelques hommes, assis autour des feux, étaient occupés à préparer et à faire rôtir la venaison ainsi que la chair de l'ours, afin de l'emballer comme provi-

sions ; d'autres étendaient et apprêtaient les peaux des bêtes qu'ils avaient tuées, tandis que le plus grand nombre étaient couchés dans l'herbe et à l'ombre et s'amusaient à causer. De temps en temps un chasseur arrivait à cheval ou à pied, chargé de bûtin, ou les mains vides. Ceux qui rapportaient quelque gibier, le déposaient devant le feu du capitaine, et filaient ensuite à leurs feux respectifs pour conter à leurs camarades leurs exploits de la journée. Le gibier apporté au camp consistait en six daims ou élans, deux ours et six ou huit dindons.

Depuis la preuve qu'ils avaient donnée de leur habileté lors du passage de l'Arkansas, Beette et Tony jouissaient d'une plus grande considération parmi les cavaliers ; je m'aperçus même que le petit créole était parvenu à se faire regarder comme un oracle par plusieurs des plus jeunes recrues qui n'avaient pas encore visité les prairies. Il avait continuellement un cercle autour de lui, écoutant ses contes extravagants sur les Pawnees, avec lesquels il prétendait avoir eu de furieuses rencontres. Dans le fait, ces récits étaient capables de donner les idées les plus terribles de l'ennemi sur les terres duquel nous venions d'entrer.

A entendre le créole, le fusil de l'homme blanc ne pouvait lutter avec l'arc et les flèches du Pawnee. Quand le fusil était déchargé, il fallait du temps pour le recharger et encore souvent ne pouvait-on

pas le faire sans difficulté, tandis que l'Indien n'avait qu'à tendre son arc. De plus le Pawnee ne manquait jamais son coup, même à trois cents toises; et, à cette distance, sa flèche pouvait percer un buffle d'outre en outre.

— Je connais même un de ces sauvages, ajoutait inperturbablement le petit homme, dont le trait ainsi lancé à travers un buffle, en blessa encore un autre. Et puis ils savent si bien se mettre à l'abri des coups de leur ennemi! ils se suspendent par une jambe à la selle de leur cheval, collent leur corps le long de ses flancs, et continuent de tirer par-dessous le cou de l'animal tout en galopant.

Si l'on devait en croire Tony, chaque pas offrait un danger sur les territoires des tribus indiennes. Les Pawnees se tenaient en embuscade dans les taillis et les ravins; ils avaient sur les hauteurs qui dominent les prairies des sentinelles cachées dans l'herbe, qui ne levaient la tête que par moments pour épier les mouvements des troupes de chasseurs passant en longues files au-dessous d'eux. Dans la nuit ils rôdent autour des camps en se glissant entre les herbes, et imitent les mouvements des loups, afin de tromper les sentinelles avancés; et lorsqu'ils se sont ainsi rapprochés d'elles, ils leur décochent une flèche à travers le cœur, puis se retirent inaperçus.

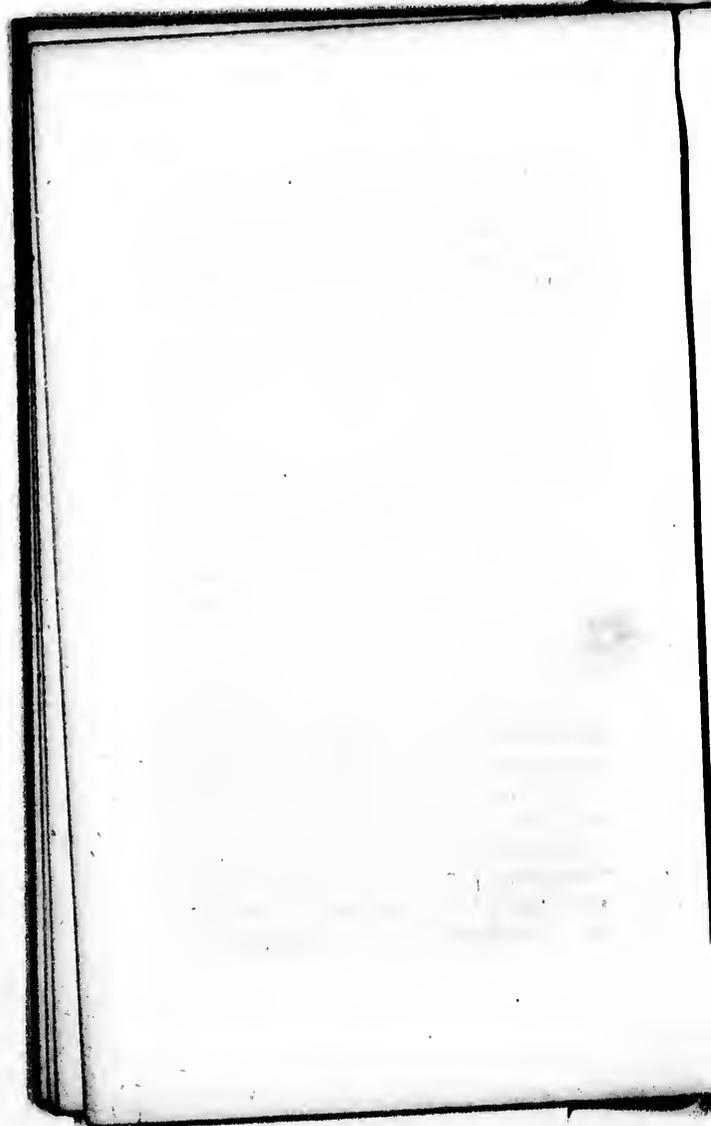
En contant ces histoires, Tony en appelait souvent au témoignage de Beattie; mais la seule répli-

que l'Indien n'a-
le Pawnee ne man-
trois cents toises ;
ait percer un buffle

sauvages, ajoutait
me, dont le trait
n blessa encore un
se mettre à l'abri
suspendent par une
olent leur corps le
de tirer par-dessous
nt.

chaque pas offrait
s tribus indiennes.
scade dans les taillis
hauteurs qui domi-
achées dans l'herbe,
moments pour épier
chasseurs passant en
Dans la nuit il rô-
issant entre les her-
des loups, afin de
is ; et lorsqu'ils se
s leur décochent une
retirent inaperçus.
ony en appelait sou-
mais la seule répli-

que de ce dernier était un balancement de tête ou bien un haussement d'épaules : car il éprouvait autant de dégoût pour les gasconnades de son camarade que de mépris pour l'inexpérience des jeunes cavaliers dans ce qu'il considérait comme la chose la plus importante.



CHAPITRE XVI.

Malade au camp. — Le virus Ugan et les trousseurs. —
Symptômes de changement de temps, et changement d'humeur.

Le 18 octobre, nous nous préparions à nous mettre en marche à l'heure accoutumée, quand on vint informer le capitaine que trois cavaliers étaient atteints de la rougeole et hors d'état de nous suivre, et qu'un autre manquait. Le dernier était un vieil habitant des frontières, nommé Sawyer, qui avait gagné en âge, mais non en expérience, et qui, étant parti la veille pour chasser dans la prairie s'était probablement égaré. En conséquence on laissa

une garde de dix hommes pour soigner les malades et attendre le traîneur. Si les premiers se trouvaient suffisamment rétablis dans l'espace de deux ou trois jours, ils devaient nous rejoindre, sinon être reconduits à la garnison.

Prenant congé du camp malade, nous dirigeâmes notre course à l'ouest, le long des sources de mille petits ruisseaux qui, à travers de profonds ravins, coulaient tous vers la Fourche-Rouge. Le terrain élevé et inégal était pauvre et sec, mêlé d'un gravier que l'on rencontre partout dans cette partie du pays, et coupé par des forêts de chênes, d'un aspect assez désagréable.

Dans le courant de la matinée, je reçus une leçon sur l'importance de ménager et de soigner son cheval sur les prairies. J'avais la faiblesse d'être fier de celui que je montais; il était plein de feu et surpassait en vigueur la plupart des chevaux de la troupe. En traversant les profonds ravins, il gravissait les côtes les plus escarpées comme un chat, et franchissait d'un seul bond la plupart des ruisseaux. J'appris bientôt combien il était imprudent de ma part de le laisser se livrer à de tels exercices. En le faisant sauter par-dessus un faible courant d'eau, je le sentis fléchir sous moi. Il marcha encore quelque temps en boitant; mais enfin il tomba sans pouvoir se relever; il avait une entorse à l'épaule.

Que faire? il ne pouvait suivre la troupe, et il

était trop précieux pour moi, pour être abandonné sur la place. La seule alternative était de le renvoyer au camp des malades, partager leur fortune. Mais une nouvelle difficulté se présenta : personne ne paraissait disposé à reconduire le cheval, malgré les belles récompenses que j'offrais. Soit que les histoires de Tony sur les Pawnees eussent frappé l'imagination des jeunes cavaliers qui les avaient écoutées, soit que la crainte de s'écarter en chemin arrêtât ceux qui n'y croyaient point, aucun ne se présenta. A la fin cependant, deux jeunes hommes s'avancèrent et consentirent à partir ensemble, afin que, s'ils étaient forcés de passer la nuit dans les prairies, ils pussent veiller et dormir tour-à-tour.

Je confiai donc mon cheval à leurs soins, et je le regardai longtemps d'un œil triste, s'éloigner en boitant, car il me semblait que toute ma force, toute mon ardeur m'abandonnaient avec lui.

Je jetai les yeux autour de moi pour lui trouver un successeur ; et je fixai mon choix sur le cheval que j'avais cédé à Tony lors de notre passage à l'agence. Mais à peine eus-je fait entendre au créole que je désirais reprendre ce cheval, en lui abandonnant le petit cheval surnuméraire qu'il conduisait en laisse, qu'il éclata en remontrances et en lamentations étourdissantes, au point de pouvoir à peine reprendre sa respiration. Je n'eus pas le cœur d'affliger ainsi ce pauvre homme ; je le laissai en pos-

sension du cheval dont il était si fier, et je me contentai de l'autre quelque usé qu'il fût.

Je fus sensible à ce revers, auquel cependant le cavalier est sans cesse exposé sur les prairies, et j'éprouvai alors à quel point le courage de l'homme dépend de son cheval. Jusqu'à ce jour j'avais pu faire des excursions à volonté en dehors de la ligne et courir après les objets qui avaient éveillé ma curiosité. Maintenant j'étais réduit à me conformer au pas de ma monture et à suivre patiemment et lentement le cavalier qui me précédait. Je compris alors surtout combien il est peu sage, dans des expéditions de ce genre, où la vie d'un homme peut dépendre de la force et de la vitesse de son cheval, de fatiguer ce généreux animal par des exercices inutiles.

J'ai remarqué que les chasseurs et les voyageurs des prairies les plus expérimentés épargnaient toujours leurs chevaux pendant les routes et ne les faisaient jamais courir, sauf quand le besoin l'exigeait. Les étapes des habitants de la frontière et des Indiens, quand ils ont un long voyage à faire excèdent rarement quinze milles, et souvent elles se bornent à dix ou douze; de plus les cavaliers ne s'amusaient jamais à galoper ou à sauter.

Parmi nous cependant, il se trouvait bon nombre de jeunes gens sans expérience et qui ne pouvaient modérer leur ardeur en se voyant au milieu d'une

contrée si riche en gibier. Il était impossible de les maintenir dans leurs rangs ; lorsque nous passions par des ravins ou des clairières et que les daims partaient à droite et à gauche, on entendait aussitôt les balles siffler, et l'on voyait nos jeunes Nemrods s'élançant à la poursuite des fuyards. Une fois ils s'ébranlèrent en masse pour courir après ce qu'ils prenaient pour une bande d'ours, mais ils ne tardèrent pas à revenir, ayant reconnu des loups noirs qui rôdaient en campagne.

Après une marche de douze milles, nous campâmes, un peu après midi, sur les bords d'une petite rivière qui coulait lentement à travers un profond ravin. Bientôt arriva le vieux Ryan, le Nestor du camp, suivi de ses compagnons. Il fut accueilli par de joyeuses acclamations qui prouvaient l'estime dont il jouissait parmi ses confrères, les hommes des prairies. La petite troupe revenait chargée de venaison, et le vétérân offrit au capitaine un quartier de la plus belle bête qu'il avait tuée.

Nos hommes, Beate et Tony, partirent de bonne heure dans l'après-midi pour chasser, et vers le soir le premier rentra avec un daim superbe. Il le jeta à terre en silence, suivant sa coutume, et s'occupa ensuite de débrider son cheval et de le mettre en liberté. Tony revint sans aucune espèce de butin, mais non moins glorieux des exploits qu'il avait faits ; il avait tiré sur plusieurs daims et les aurait

apportés, si, malgré leurs blessures, ils ne lui avaient tous échappé.

L'abondance régnait au camp; en effet, outre le commun gibier, on avait abattu quatre élan. Les vétérans, plus prévoyants que leurs camarades, serraient les viandes superflues, afin qu'elles leur servissent en cas de disette; tandis que les jeunes chasseurs, dans leur inexpérience, jouissaient du présent et laissaient à l'avenir le soin de se pourvoir lui-même.

Le lendemain matin, 19 octobre, je réussis à échanger, au moyen d'une somme raisonnable, mon cheval contre un autre plus vigoureux et plus agile. Ce fut pour moi une grande satisfaction de me trouver de nouveau passablement monté. Je m'aperçus néanmoins qu'il n'était pas si difficile de faire un choix parmi les chevaux de la troupe; car nos cavaliers avaient tous le penchant au trafic qui devient de plus en plus commun dans les régions de l'ouest. Pendant l'expédition il n'y eut peut-être pas un cheval, un fusil, une poire à poudre ou une couverture, qui ne changeât plusieurs fois de maître; et un fin trafiquant se vantait d'avoir, au moyen de marchés réitérés, remplacé son mauvais cheval par un bon, et mis en outre cent dollars* dans sa poche.

Le temps était couvert et il faisait une chaleur

* La valeur du dollar est de 5 fr. 42.

étouffante ; un bruit de tonnerre se faisait entendre dans le lointain. Ce changement de l'atmosphère eut son effet sur l'esprit de la troupe. Le temps était d'un calme et d'un silence extraordinaires ; on n'entendait plus ces expressions bruyantes de gaité, qui accompagnaient les préparatifs du départ. Çà et là un court fragment de chanson, un rire bas, un sifflement solitaire frappait mon oreille ; mais, en général, chacun vaquait silencieusement et tristement à ses devoirs.

Au moment de partir, on trouva qu'il manquait cinq chevaux, malgré les recherches minutieuses qu'on avait faites dans tous les environs du camp. Plusieurs cavaliers furent envoyés à leur poursuite, en cas qu'ils se fussent éloignés à une plus grande distance, et cependant le tonnerre continuait de gronder, et nous essayâmes une petite averse.

Les chevaux, ainsi que les cavaliers étaient affectés de ce changement de temps. Ils se tenaient çà et là, les uns sellés et bridés, les autres encore libres, mais tous découragés, abattus et la tête basse. Les hommes, de leur côté, attendaient en groupes et insoucians le retour de leurs camarades, tournant fréquemment un œil inquiet sur les nuages qui nous annonçaient la tempête. Un temps sombre inspire des sombres pensées. Quelques-uns de nos gens exprimaient la crainte que nous ne fussions épiés par quelque parti d'Indiens, qui avaient peut-être volé

nos chevaux pendant la nuit. Toutefois l'opinion la plus générale était que ces animaux avaient repris le chemin de notre dernier campement, ou qu'ils s'étaient dirigés en ligne droite vers Fort-Gibson. A cet égard l'instinct des chevaux est, dit-on, semblable à celui des pigeons. Ils retournent au logis par le chemin le plus court, et en passant par des solitudes qu'ils n'ont jamais traversées.

Après avoir attendu jusqu'à une heure assez avancée de la matinée, on laissa une garde sous le commandement d'un lieutenant pour attendre les cavaliers absents, et nous nous mîmes en marche considérablement diminués en nombre. Cela ne paraissait pas plaire beaucoup à notre petit Tony, et il donnait à entendre qu'en cas d'une rencontre avec les Pawnees, nous pourrions avoir le dessous.

AINES.

Toutefois l'opinion
animaux avaient re-
campement, ou
droite vers Fort-
chevaux est, dit-
s. Ils retournent au
et en passant par
traversées.

ne heures assez avan-
une garde sous le
t pour attendre les
s mimes en marche
nombre. Cela ne pa-
tre petit Tony, et il
l'une rencontre avec
oir le dessous.

CHAPITRE XVII.

Orage sur les prairies. — Sécheresse de nuit. — Glacière d'Ythème.

Pendant une partie de la journée, nous dirigeâmes notre course un peu vers le sud, à travers des forêts de chênes nains. Le sol sur lequel croissent ces arbres est presque aussi mouvant que le sable, surtout en temps de pluie. Les chevaux ont alors beaucoup de peine à s'y tenir, et quelquefois leurs pieds s'enfoncent dans une tourbe spongieuse, comme dans une fondrière. Tel était notre cas en ce moment, grâce à une suite de pluies d'orage, pendant les-

quelles nous avançons péniblement et dans un morne silence.

Plusieurs daines partirent à notre approche et fuirent à travers les clairières, mais aucun de nos gens ne sortit des rangs pour les poursuivre, comme cela s'était vu les jours précédents. Une fois nous passâmes devant les os et les cornes d'un buffle; une autre fois nous vîmes les traces du même animal qui n'avaient pas plus de trois jours de date. Ces signes du voisinage du grand gibier des prairies ranimèrent nos chasseurs, mais cet effet ne fut pas de longue durée.

En traversant une prairie d'une médiocre étendue, qui, par suite de l'état où l'avaient mise les dernières pluies, pouvait être comparée à un marais glissant, nous fûmes surpris par de violents coups de tonnerre. La pluie tombait par torrents, et en un instant toute la campagne fut enveloppée d'une profonde obscurité. Ces ténèbres rendaient encore plus intense la lueur des éclairs, et les bois, les forêts qui nous environnaient multipliaient à l'infini, par leurs échos, les roulements du tonnerre qui semblait éclater précisément au-dessus de nos têtes. Hommes et bêtes étaient mouillés et harassés, et la confusion ne tarda pas à se mettre dans les rangs. La frayeur avait tellement saisi quelques chevaux, qu'il était presque impossible de les conduire, et notre colonne en désordre ressemblait à une flotte

battue par la tempête, et poussée çà et là au gré des vents et des flots.

Enfin à deux heures et demie, nous arrivâmes à un lieu propre à faire halte, et, rassemblant nos forces, nous campâmes dans un bosquet élevé et découvert, bordé d'un côté par une prairie, de l'autre par un ruisseau. Aussitôt la forêt retentit du bruit des haches, et du craquement des arbres qui tombaient sous leurs coups, et de grands feux brillèrent de tous côtés. On étendit devant ces feux des couvertures pour servir de tentes, et on construisit de petites cabanes que l'on couvrait ensuite de peaux et d'écorces. Chaque foyer avait un groupe qui se serrait autour de lui, occupé à se sécher et se réchauffer, ou à préparer un repas substantiel. Quelques cavaliers déchargeaient et nettoyaient leurs fusils, et les chevaux, débarrassés de leurs harnais et de leurs charges, se roulaient avec délices sur le gazon mouillé.

Les averses se succédèrent à de courts intervalles jusque bien avant dans la soirée. Avant la nuit on rassembla les chevaux que l'on avait laissés librement errer autour du camp, et on les fit rentrer dans les limites des avant-postes : car on craignait avoir raison que les Indiens ne profitassent des ténèbres de la nuit pour commettre quelque vol. A mesure que le ciel devenait plus noir, nos feux brillaient avec un plus vif éclat, illuminaient les masses

de feuillage qui se balançait au-dessus d'eux, tandis que d'autres parties du bois restaient dans une profonde obscurité. En voyant les figures de nos gens se dessiner dans l'ombre de ce tableau, on était tenté de les prendre pour les génies du désert, et les chevaux eux-mêmes paraissaient comme autant de spectres.

Le bois, ainsi éclairé par la lueur rouge des feux, ressemblait à un vaste dôme de feuillage, cerné par des ténèbres opaques, mais, par intervalles, un éclair révélait une plaine étendue, ou des forêts, des ruisseaux paraissaient prendre vie pour quelques secondes, et avant que l'œil eût le temps de les saisir, se perdaient de nouveau dans l'obscurité.

Un orage sur les prairies, ainsi que sur l'océan, emprunte une partie de sa grandeur et de sa sublimité de l'espace immense sur lequel il exerce ses fureurs. Il n'est pas étonnant que ces phénomènes imposants de la nature, soient pour les pauvres sauvages l'objet d'une vénération superstitieuse et qu'ils considèrent le bruit du tonnerre comme la voix du Grand Esprit en colère. Pendant que nos métis babillaient auprès du feu, je tirai d'eux quelques-unes des idées adoptées par les Indiens à ce sujet. Ceux-ci prétendent que la foudre éteinte est quelquefois trouvée sur les prairies par les chasseurs, qui s'en servent pour faire des pointes de flèches ou de lances, et qu'un guerrier ainsi armé est invincible.

Mais si par hasard un orage éclate au milieu d'une bataille, le guerrier est sujet à être emporté par la foudre, et l'on n'entend plus jamais parler de lui.

Un Indien, de la tribu des Kongsas, fut surpris par un orage au moment où il chassait sur les prairies, et atteint par la foudre, il tomba sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il aperçut le trait qui l'avait frappé, et à côté de ce trait un cheval.

Il ramassa l'arme céleste, et sauta sur le coursier; mais il reconnut trop tard qu'il avait enfourché l'éclair. En un instant il fut enlevé au-dessus des prairies, des forêts, des rivières, et enfin jeté, presque sans vie, au pied des Montagnes de Roche. Quand il eut repris ses sens, il se remit en marche vers son pays, mais il n'y arriva que plusieurs mois après.

Cette histoire me rappela une tradition indienne, qui me fut un jour contée par un voyageur. Un guerrier avait trouvé la foudre gisant sur la terre entre deux mocassins, artistement travaillés. Pensant qu'il avait trouvé un riche butin, le guerrier voulut essayer les mocassins, mais à peine furent-ils à ses pieds qu'il fut emporté dans le pays des esprits, d'où il ne revint jamais.

Ce sont là des contes simples et sans art, mais ils ne sont pas dépourvus d'un certain intérêt romantique, lorsqu'on les entend de la bouche de narrateurs à demi sauvages, autour d'un feu de chas-

seurs, et pendant une nuit orageuse, ayant une forêt d'un côté, de l'autre un désert où le silence n'est troublé que par des hurlements, et où peut-être vous êtes épié par des sauvages cachés dans les ténèbres.

Notre conversation fut interrompue par un violent coup de tonnerre, immédiatement suivi du bruit du galop d'un cheval qui courait dans la plaine. Chacun de nous écouta dans un silence muet. Les pas de l'animal, après avoir résonné quelque temps avec force, devinrent moins distincts; et ils se perdirent bientôt dans l'éloignement.

Quand nous n'entendîmes plus rien, nous commençâmes à faire des conjectures sur la cause de cet événement. Les uns pensaient que le bruit du tonnerre avait effrayé le cheval; d'autres que quelque sauvage s'en était emparé et avait fui avec lui. A cette dernière supposition l'on objecta que l'habitude des Indiens, quand ils avaient l'intention de voler un cheval, était de le détacher, de le monter sans bruit, et de se retirer le plus silencieusement possible, en tâchant d'emmener d'autres chevaux avec lui, s'ils pouvaient le faire sans donner l'alarme au camp. Mais d'un autre côté, on prétendait que les Indiens avaient tout aussi bien pour habitude de se glisser au milieu des chevaux qui paissaient pendant la nuit, d'en monter un tout doucement, et de partir ensuite au grand galop.

Rien n'est plus contagieux qu'une panique parmi les chevaux : cette fuite soudaine de l'un d'eux est suffisante pour épouvanter tous les autres, et ils se mettent à courir péle-mêle après lui.

Tous ceux dont les chevaux paissaient aux environs du camp étaient remplis d'inquiétude, car chacun pouvait craindre que le cheval fuyard ne fût le sien ; mais il était impossible de s'en assurer avant le jour. Ceux qui avaient lié leurs chevaux étaient moins tourmentés ; cependant, si le cheval laissé en liberté court le risque de se perdre, celui qui est attaché, et qui, par conséquent, ne peut choisir sa pâture, est sujet à voir ses forces s'affaiblir dans le cours d'un long voyage ; et déjà en effet plusieurs de nos bêtes donnaient des signes d'épuisement.

Après une nuit sombre et tourmentée, l'aurore parut radieuse et brillante, et le soleil, en se levant, transforma tout le paysage comme par enchantement. A l'affreuse solitude qui nous entourait succéda une belle contrée découverte, offrant çà et là de magnifiques bosquets et des massifs de chênes gigantesques, dont quelques-uns s'élevaient isolément, comme si on les avait plantés pour l'ornement de ces charmantes prairies. Nos chevaux épars sous ces bosquets donnaient à l'ensemble l'apparence d'un parc, et l'on pouvait à peine se persuader que l'on fût aussi éloigné de toute habitation humaine ; quoique notre camp, avec ses tentes grossières cou-

vertes de peaux, et ses colonnes de fumée bleue s'élevant au-dessus des arbres, annonçait plutôt la présence des sauvages que celle des hommes civilisés.

Notre premier soin, dès qu'il fit jour, fut de rassembler nos chevaux. Plusieurs s'étaient égarés assez loin, mais ils furent tous ramenés, même celui dont la fuite nous avait causé tant de soucis. Il était allé jusqu'à une de nos dernières huttes, à environ un mille du camp, et on le retrouva paisamment tranquillement.

Le cor sonna le départ à plus de huit heures. Comme le risque que nous courions d'être molestés par les Indiens, augmentait à mesure que nous pénétrions plus avant dans le pays, notre colonne fut formée avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Chacun avait sa place marquée, et il était défendu de la quitter pour suivre du gibier, sans une permission spéciale. On mit les chevaux de bât au centre de la ligne, et une forte garde à la queue.

INIES.

de fumée bleue
annonçât plutôt la
hommes civilisés.
jour, fut de ras-
s'étaient égarés
menés, même ce-
tant de soucis. Il
bres huttes, à en-
retrouva paissant

s de huit heures.
ns d'être molestés
re que nous péné-
notre colonne fut
on ne l'avait fait
ce marquée, et il
suivre du gibier,
a mit les chevaux
ne forte garde à la

CHAPITRE XVIII.

*Une grande prairie. — Traces de buffles. — Daim chassé par les
loups. — Les forêts transsiberiennes.*

Après une marche fatigante et assez longue à tra-
vers un pays coupé de ravins et de ruisseaux, en-
combré de taillis, nous arrivâmes sur une grande
prairie. Ici s'offrit à nos yeux un de ces paysages
qui caractérisent les régions les plus éloignées de
l'ouest; une immense étendue de pays, fortement
ondulée, couverte d'une herbe épaisse, et çà et là
des groupes d'arbres qui, à peine distincts dans le
lointain, ressemblaient à des vaisseaux en pleine mer.

Au sud-ouest, sur le sommet d'une colline, on voyait une crête de rochers, semblable à une forteresse tombant en ruines; elle me rappela les restes d'un château des Maures couronnant une éminence au milieu d'une campagne solitaire en Espagne. Nous donnâmes à la colline le nom de Château-des-Rochers.

Les prairies, dans ces vastes régions de chasse, diffèrent, par la nature de leur végétation, de toutes celles que j'avais vues jusqu'alors. Au lieu d'une profusion de hautes plantes fleuries, et de longues herbes flottantes, elles étaient couvertes d'un herbage plus court, mais épais, qui, dans la saison, fournit aux buffles un pâturage copieux et excellent. Maintenant il était desséché en beaucoup d'endroits et impropre à la pâture.

Nous entrions dans cette saison agréable, mais un peu aride, nommée *l'été indien*. Une légère vapeur, répandue dans l'atmosphère, tempérant l'ardeur des rayons du soleil, et adoucissant ce que le paysage pouvait avoir de rude, et jetant sur les objets éloignés un vague mystérieux. Cette vapeur qui tenait un peu de la fumée, devenait de jour en jour plus épaisse, et l'on finit par l'attribuer à des prairies éloignées, incendiées par des chasseurs indiens.

Nous n'étions pas encore bien loin dans la prairie, que nous vîmes des empreintes profondes de pieds d'animaux. Ces empreintes formaient des lignes pa-

rallèles et à une petite distance l'une de l'autre ; on reconnut entre elles la trace des buffles. On vit aussi des traces de chevaux , qui furent examinées avec attention par les plus expérimentés de nos chasseurs. Ce ne pouvaient être des traces de chevaux sauvages , car on n'apercevait aucune empreinte de pieds de poulain ; et comme les chevaux qui avaient passé par là n'étaient point ferrés , on en conclut qu'ils devaient appartenir à des chasseurs pawnees. Dans le cours de la matinée nous ne découvrîmes les traces que d'un seul cheval ferré ; c'était peut-être celui d'un chasseur cherokee, ou bien un cheval de la frontière , volé par les sauvages.

Ainsi , dans ces périlleuses solitudes , la seule empreinte d'un pied de cheval devient pour le voyageur un sujet d'observations et de soupçons. La question est toujours de savoir si cette trace est celle d'un ami ou d'un ennemi ; si elle est récente ou d'ancienne date ; si celui qui l'a laissée est à portée ou non d'être rencontré.

Nous avançons toujours de plus en plus dans le pays. A chaque instant nous voyions bondir à droite et à gauche des daims qui s'enfonçaient dans les bois ; mais ces apparitions n'excitaient plus la même ardeur de poursuite. En descendant une pente de la prairie , nous eûmes un spectacle assez curieux. Une troupe de sept loups noirs et un loup blanc chassaient de compagnie un daim qu'ils avaient pres-

que réduit aux abois. Ils traversèrent la ligne que nous suivions sans paraître nous apercevoir, ils coururent encore pendant un mille, gagnant à chaque instant du terrain sur le pauvre animal qu'ils atteignirent enfin, au moment où il se plongeait dans un ravin.

Plusieurs de nos gens montèrent sur une hauteur d'où l'on pouvait voir le fond du ravin. Le pauvre daim était complètement cerné par ses ennemis qui le tenaient, les uns aux flancs, les autres à la gorge. Il fit deux ou trois efforts, deux ou trois bonds désespérés, mais il fut terrassé et mis en pièces. Les loups noirs, dans leur rage famélique, ne firent aucune attention au groupe de cavaliers qui les considéraient, mais le loup blanc lâcha sa proie, et se mit à fuir par monts et par vaux, faisant lever sur son passage quantité de daims qui fuyaient comme lui en différentes directions.

La Fourche-Rouge se présenta de nouveau à nos regards, roulant ses eaux troubles entre deux chaînes de collines boisées et à travers un pays vaste et magnifique. Les prairies qui bordent la rivière sont en général variées et agréablement par des bois, qu'on dirait que ces bois ont été plantés par la main des hommes. Il ne manque qu'un clocher de village, ou les créneaux d'un fort, ou les tourelles d'un château de plaisance, s'élevant çà et là au-dessus des arbres, pour donner à ces contrées sauvages l'apparence des plus beaux sites de l'Europe.

Vers midi, nous atteignîmes la lisière de cette ceinture de forêts qui s'étend sur quarante milles de largeur du nord au sud, de l'Arkansas jusqu'à la rivière Rouge, et sépare les hautes prairies des prairies basses, ce qui lui a fait donner le nom de Cross-Timber (forêt transversale). A l'entrée de cette forêt, nous vîmes les traces d'un campement de Pawnees, de cent à deux cents loges. Le crâne d'un buffle gisait près du camp, et la mousse qui le couvrait montrait qu'il était là au moins depuis un an. A environ un mille plus loin, nous campâmes sous un bosquet superbe, arrosé par une belle fontaine et un ruisseau. Notre étape de ce jour avait été de quatorze milles.

Pendant l'après-midi, nous fûmes rejoints par deux hommes de la troupe du lieutenant King, que nous avions laissés en arrière quelques jours auparavant pour chercher les chevaux égarés. Tous les chevaux avaient été retrouvés, mais quelques-uns à la distance de plusieurs milles. Le lieutenant, et dix-sept de ses cavaliers étaient restés, pour chasser, à notre dernier campement, car ils avaient découvert des traces récentes de buffles. De plus ils avaient vu un beau cheval sauvage; mais il s'était enfui avec une vitesse qui défait toute poursuite.

L'espoir de rencontrer le lendemain des buffles et peut-être des chevaux sauvages, remplit tous les cœurs de joie. Nous avions besoin d'un stimulant de cette sorte, car nos jeunes gens commençaient à se

lasser de l'ordre qu'ils étaient obligés de garder dans la marche et dans les haltes. Le capitaine et quelques cavaliers sortirent pour chasser ; mais ils ne rapportèrent qu'une daine et quelques dindons.

Nos deux chasseurs, Beattie et Tony, se mirent aussi en campagne. Le premier revint avec un daim couché en travers sur son cheval, et le déposa, selon sa coutume, à l'entrée de notre loge, sans rien dire. Tony reparut au camp sans gibier, mais avec sa charge habituelle de contes merveilleux ; lui et les daims qu'il poursuivait, avaient fait des prodiges. Pas un des animaux n'était venu à la portée de son fusil, sans qu'il fût frappé mortellement ; mais, chose étrange à dire, tous avaient continué leur chemin, comme si les coups qui leur étaient destinés ne les regardaient pas.

Nous qui connaissions la justesse du tir de Tony, nous fûmes obligés de conclure de tout cela, ou que le créole avait tiré avec des balles enchantées, ou que les daims eux-mêmes étaient enchantés. Cependant il nous rapporta une nouvelle plus importante : il avait vu les traces de plusieurs chevaux sauvages, et maintenant il se voyait sur le point de se signaler par de grands exploits : car ce dont il se glorifiait le plus était son adresse dans la chasse aux chevaux.

RIES.

de garder dans
tains et quelques
mais ils ne rappor-
dons.

Tony, se mirent
ravint avec un
val, et le déposa.
re loge, sans rien
tribicr, mais avec
veilleux ; lui et les
des prodiges. Pas
portés de son fu-
ent ; mais, chose
né leur chemin,
it destinés ne les

e du tir de Tony,
tout cela, ou que
s enchantés, ou
enchantés. Cepen-
plus importante :
chevaux sauvages,
point de se signaler
nt il se glorifiait le
se aux chevaux.

CHAPITRE XIX.

Jeunes gens anticipés des chasseurs. — Quel danger. —
Un cheval sauvage.

Le 21 octobre, le camp fut en mouvement de très bonne heure ; chacun était animé de l'espoir de rencontrer des buffles dans le courant de la journée. De tous côtés on entendait le bruit que faisaient les chasseurs, en apprêtant leurs fusils, d'où ils retiraient le petit plomb pour y substituer des balles. Cependant Tony se préparait particulièrement pour une campagne contre les chevaux sauvages.

Il sortit avec un rouleau de cordes suspendu à

l'arçon de sa selle, et une paire de baguettes blanches, assez semblables à des bâtons de ligne, et longues de huit à dix pieds, avec l'extrémité fourchue. Le *lariat*, ainsi s'appelle le cordeau dont on se sert dans la chasse du cheval sauvage, répond au *lasso* dans l'Amérique du sud; mais il n'est pas lancé par nos chasseurs avec la grâce et la dextérité des Espagnols. Ici, quand le chasseur, après avoir vivement poursuivi le cheval sauvage, se trouve presque à la hauteur de l'animal, il lui jette sur le cou le nœud coulant du lariat, par le moyen de ses baguettes; puis, le laissant courir de toute la longueur de la corde, il joue avec lui, comme le pêcheur avec le poisson, et le force enfin à se soumettre.

Tony promettait d'exécuter tout cela à notre complète satisfaction. Nous n'avions malheureusement pas confiance dans ses succès; et nous craignons qu'il ne nous gâtât un bon cheval, pour courir après un mauvais; car, semblable en cela à tous les créoles français, il ne savait pas ménager sa monture. Il fut donc résolu qu'on le surveillerait attentivement, et qu'on réprimerait au besoin sa fougue intempestive.

Avant d'avoir fait une longue course, nous fûmes arrêtés par un profond ruisseau, coulant au fond d'un ravin dont les côtés étaient couverts d'un bois épais. Ayant côtoyé ce courant pendant une couple de milles, nous trouvâmes un gué; mais il était dif-

cite de descendre jusqu'au rivage : car les bords étaient raides et mouvants, et encombrés d'arbres, de buissons et de vignes. A la fin, le cavalier qui marchait en tête de la colonne s'ouvrit un passage à travers ces obstacles, et son cheval, posant les deux pieds l'un à côté de l'autre, glissa le long de la pente jusqu'au bord du ruisseau. Là, il s'élança en avant, et après avoir passé le gué, ayant de l'eau et de la bourbe jusqu'aux sangles, il gravit la pente opposée, et arriva sain et sauf sur le terrain uni.

Toute la ligne suivit péle-mêle, et, se poussant l'un l'autre, les cavaliers descendirent la côte et entrèrent dans le ruisseau. Quelques-uns manquèrent le gué et plongèrent dans l'eau jusque par-dessus la tête ; il y en eut même un qui tomba de cheval dans le milieu du courant. Pour ma part, pressé et poussé en avant par ceux qui me suivaient, je descendais aussi, lorsque je fus arrêté par une vigne aussi grosse qu'un câble qui pendait en festons à la hauteur de mes arçons. Elle me les fit vider et m'entraîna sous les pieds des chevaux. Heureusement je m'en tirai sans blessure, je ressaisis mon cheval, je traversai le ruisseau sans autre encombre, et je pus partager la gaité qu'avaient excitée les risibles désastres de ce passage.

C'est dans ces circonstances que l'on a surtout à redouter les embûches et les attaques des Indiens. Une troupe de ces sauvages, cachée dans les buis-

sons, aurait pu faire un terrible ravage parmi nos gens, au moment où ils étaient engagés au fond du ravin.

Nous débouchâmes alors sur une vaste et magnifique prairie, qui s'étendait devant nous, dorée par les rayons du beau soleil d'automne. Les traces fréquentes et profondes des buffles montraient que nous étions dans un de leurs pâturages favoris; cependant aucun de ces animaux ne se fit voir. Dans le cours de la matinée nous vîmes arriver le lieutenant et ses dix-sept hommes que nous avions laissés derrière nous, et qui venaient chargés des dépouilles des buffles qu'ils avaient tués le jour précédent. Un des cavaliers cependant n'avait pas lieu d'être bien content de la chasse: son cheval, effrayé à la vue des buffles, avait jeté son homme à terre et s'était sauvé dans les bois.

Il n'en fallut pas davantage pour porter au comble l'impatience de nos chasseurs de se trouver en présence de ce fameux gibier des prairies: car il en était peu, même parmi les plus vieux, auxquels si bonne fortune fût déjà arrivée. Aussi, lorsque dans le courant de la journée le cri: *au buffle! au buffle!* partit d'un point de la colonne, une vive agitation s'empara de toute la troupe. Nous traversions alors une des plus belles parties de la prairie, agréablement variée par des collines et des vallons boisés. Ceux qui avaient donné l'alarme désignèrent un

grand animal noir, qui descendait lentement une hauteur, à environ deux milles de nous.

Tony, toujours prêt à agir, sauta sur la selle et s'y tint debout, ses bâtons fourchus à la main, dans la posture d'un maître de danse, ou d'un écuyer de cirque qui se prépare à quelque exercice. Après avoir considéré un instant l'animal, qu'il aurait pu voir facilement sans quitter les étriers, il déclara que c'était un cheval sauvage; et, se remettant en selle, il allait se porter en avant; mais à son grand chagrin, je le rappelai, et lui ordonnai de rester à son poste auprès des chevaux de bât.

Le capitaine et deux de ses officiers se détachèrent du reste de la troupe pour reconnaître l'animal. Le capitaine, excellent tireur, avait l'intention de le frapper à la partie supérieure du cou. Une blessure semblable paralyse pour un moment les forces du cheval, il tombe, et l'on a le temps de s'en emparer avant qu'il revienne à lui. Toutefois c'est un moyen cruel et peu sûr: car un coup mal dirigé peut tuer ou mutiler ce noble animal.

Pendant que le capitaine et ses compagnons s'avançaient parallèlement à la direction du cheval, nous poursuivions nous-mêmes notre route, ayant les yeux continuellement sur l'animal. Nous le vîmes d'abord marcher lentement sur le profil d'un terrain élevé, derrière lequel il disparut; et bientôt le

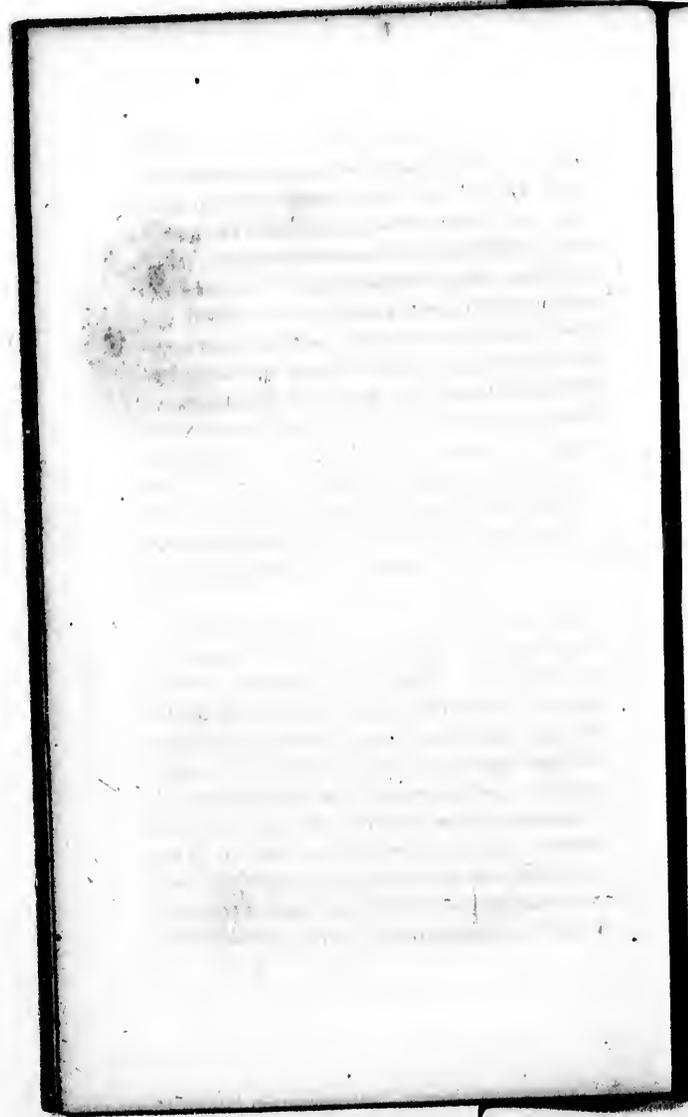
capitaine et sa suite furent également cachés par une colline intermédiaire.

Quelques moments après le cheval reparut à notre droite, à la hauteur de notre colonne; il sortait d'une petite vallée, à un trot assez vif, et paraissait avoir pris l'alarme. A notre vue il s'arrêta tout court, et nous regarda un instant d'un air étonné, puis il balança la tête, et se mit à courir, continuant de nous regarder tantôt par-dessus une épaule, tantôt par-dessus l'autre, pendant que sa belle crinière flottait au vent. Après avoir traversé un taillis qui ressemblait de loin à une haie, il s'arrêta sur un champ découvert, nous regarda encore une fois avec un beau mouvement de cou, souffla, et balançant de nouveau la tête, il se réfugia au galop dans les bois.

C'était la première fois que je voyais un cheval parcourant les solitudes où il était né, dans toute la liberté, tout l'orgueil de sa nature. Combien il me sembla différent de la pauvre victime du luxe, du caprice et de l'avarice, que l'on rencontre dans nos villes, enharnachée, mutilée et presque dégradée!

Après une marche de quinze milles, nous fîmes halte vers une heure; afin donner aux chasseurs le temps de nous trouver des provisions. L'endroit que nous avons choisi pour cela était un bosquet spacieux de chênes élevés et de noyers sur le bord d'un ruisseau. Tout en déchargeant ses bêtes de

sonne, le petit Français se plaignait hautement d'avoir été empêché de poursuivre le cheval sauvage, qu'il aurait certainement pris. En même temps je vis Beatte seller son meilleur cheval, puissant animal de race demi-sauvage. Il accrocha un arriat à l'arçon, prit d'une main son fusil et un bâton fourchu, et sautant en selle, il partit sans dire un seul mot. Il était évident qu'il allait en quête du cheval sauvage, mais qu'il était disposé à chasser seul.



CHAPITRE XX.

*Contre de chasseurs. — Habitudes des chevaux sauvages. —
Sentis et sa prise.*

Les coups de feu que nous entendions dans toutes les directions montraient que nous étions en un lieu fertile en gibier. En effet un de nos chasseurs revint bientôt, portant sur les épaules la chair d'une daine, liée dans sa peau ; un second rapporta un daim mâle sur son cheval ; deux autres daims nous arrivèrent ensuite avec un certain nombre de dindons. Tout le gibier était déposé devant le feu du capitaine, pour être distribué ensuite entre les cavaliers. En un

moment les broches et les marmites furent en plein exercice, et la soirée entière offrit une scène de fête et de profusion.

Nous avons été trompés ce jour dans l'espoir de rencontrer des buffles ; mais la vue d'un cheval sauvage était pour nous une grande nouveauté, et devint aussi le sujet de nos conversations du soir. On raconta plusieurs anecdotes sur un fameux cheval gris qui avait rôdé dans ces prairies pendant six ou sept ans, déjouant toutes les tentatives des chasseurs pour s'emparer de lui : on disait qu'il pouvait dépasser au pas le galop du cheval le plus léger à la course.

Des récits non moins merveilleux étaient faits sur un cheval noir du Brasi, qui passait sur les prairies attenantes à la rivière de ce nom dans le Texas ; pendant bien des années il avait échappé à ceux qui le poursuivaient. Sa renommée s'étendit au loin, et l'on promit même une récompense de mille dollars au chasseur qui serait assez heureux pour le prendre ; mais les plus intrépides cavaliers y perdirent leur temps et leur peine. A la fin il fut obligé de se rendre, attiré par ruse sous un arbre, où un jeune garçon, perché dans les branches, lui jeta un nœud coulant.

La capture d'un cheval sauvage est un des exploits les plus glorieux parmi les tribus des prairies ; et c'est aussi de cette source que les chasseurs indiens

tirent leur principale subsistance. Les chevaux qui vivent sur ces vastes prairies, situées entre l'Arkansas et les états américains espagnols, sont de différentes formes et de différentes couleurs, qui annoncent la différence de leur origine. Quelques-uns ressemblent au cheval anglais, et descendent probablement des chevaux échappés de nos colonies frontières. D'autres, d'une taille plus petite, mais d'une forte constitution, paraissent venir de la race andalouse, amenée par les premiers colons espagnols.

Certains naturalistes fantasques croient même reconnaître en eux les descendants des chevaux arabes, amenés d'Afrique en Espagne et delà dans le Nouveau-Monde. Ils se complaisent dans la pensée que les ancêtres de ces chevaux des prairies appartenaient au pur sang des coursiers du désert qui portèrent autrefois Mahomet et ses belliqueux disciples à travers les plaines sablonneuses de l'Arabie.

Les mœurs des Arabes semblent en effet avoir passé en Amérique avec ces animaux. L'introduction des chevaux sur les plaines sans bornes de l'Ouest, a changé la façon de vivre des habitants, en leur donnant la facilité, si précieuse à l'homme, de changer rapidement de place et de se porter là où l'appellent ses intérêts. Au lieu de guetter leur proie dans les profondeurs des forêts, et de suivre péniblement à pied les labyrinthes des déserts, comme

leurs frères du Nord, les Indiens de l'Ouest, sont les corsaires des plaines. Ils vivent au soleil, et à découvert, et sont presque toujours à cheval sur des prairies tapissées de fleurs et sous un ciel sans nuages.

Je restai assez tard, couché auprès du feu du capitaine, écoutant avec intérêt les histoires que l'on me racontait sur ces corsaires de prairies et y ajoutant quelques réflexions de mon côté. Soudain de bruyantes exclamations et des cris d'applaudissement retentirent à l'autre extrémité du camp, et la nouvelle arriva jusqu'à nous que Beatte avait amené un cheval sauvage.

En un moment tous les feux furent abandonnés et le camp se leva en entier pour voir le métis et sa prise. C'était un poulain d'environ deux ans, d'une belle encolure, et ayant les membres parfaitement proportionnés; ses yeux saillants étaient pleins de feu et les mouvements de son corps annonçaient la vivacité, mais en même temps la douceur. Il regardait autour de lui, d'un air d'étonnement, les hommes, les chevaux et les feux; tandis que Beatte, debout devant lui, les bras croisés, tenait le bout de la corde qu'il avait passée au cou de son prisonnier, en fixant sur lui un regard ferme et imperturbable. Le métis, comme je l'ai dit plus haut, avait le teint olivâtre et des traits fortement caractérisés, assez semblables à ceux d'une figure en bronze de

Napoléon; en le voyant ainsi immobile en face de son cheval, on l'eût pris plutôt pour une statue que pour un être vivant.

Cependant, si le cheval faisait le moindre mouvement qui annonçât la résistance, Beatte le tirailait fortement par le lariat, d'abord d'un côté, puis de l'autre, comme s'il eût voulu le jeter par terre; et quand il l'avait de nouveau forcé à la soumission, il le regardait en silence et reprenait son attitude de statue.

L'ensemble de la scène avait quelque chose de sauvage et d'imposant : d'un côté, le bosquet illuminé par la lueur vacillante des feux du camp, les chevaux épars çà et là sous les arbres, les pièces de daims suspendues aux branches; de l'autre, le chasseur et son cheval sauvage, entourés d'une foule d'admirateurs non moins sauvages.

Plusieurs jeunes cavaliers, dans la première ardeur de leur enthousiasme, cherchèrent à obtenir le cheval, par échange ou à prix d'argent; quelques-uns même offrirent des sommes considérables. Mais Beatte repoussa toutes leurs propositions. Vous m'offrez aujourd'hui de grands prix, leur dit-il, et demain vous voudrez rompre le marché et vous vous emporterez en imprécations contre moi.

On le pressa également de questions sur la manière dont il avait pris le cheval; mais ses réponses furent sèches et laconiques. Il conservait évidem-

ment quelque ressentiment des railleries auxquelles il avait été en butte de la part des jeunes cavaliers, et avec cela il ne pouvait s'empêcher de les mépriser, comme des novices encore bien peu versés dans le noble art de la chasse.

Cependant, lorsque plus tard il fut assis auprès de notre feu, je tirai facilement de lui les détails de son expédition : car, quoiqu'il fût généralement taciturne avec les étrangers, et peu enclin à se vanter de ses actions, il avait des moments, comme tous les Indiens, où il était plus communicatif.

Il me dit qu'en sortant du camp, il était retourné à la place où l'on avait perdu de vue le cheval sauvage que poursuivait le capitaine. Après qu'il en eût retrouvé les traces, il les suivit jusqu'au bord de la rivière. Là, les empreintes des pieds étaient plus distinctes, il s'aperçut qu'un des sabots de l'animal était cassé et défectueux, et s'en retourna au camp.

Sur son chemin, il rencontra une troupe de six chevaux qui se dirigeaient vers la rivière. Il les suivit sur l'autre rive, y laissa son fusil, et mettant son cheval au galop, regagna bientôt les fuyitifs. Il essaya de jeter le lariat à l'un d'eux, mais la corde tomba sur une oreille, et l'animal la secoua à temps. Les chevaux montèrent une colline, il la gravit après eux, en les serrant de près; au mouvement de leurs queues, il reconnut qu'ils allaient se plonger dans un précipice. Il n'était plus temps de reculer. Bœtte-

ferma les yeux, retint son haleine, et se lança à leur suite. La descente était de vingt à trente pieds; mais tous arrivèrent sains et saufs sur un fond de sable.

Alors seulement il réussit à jeter le lariat au cou d'un jeune et beau cheval. Tandis qu'il galopait en ligne parallèle avec lui, un sapein qui se trouva entre eux, lui arracha de la main l'extrémité de la corde. Il la reprit; mais un autre arbre l'obligea encore de la lâcher. Après qu'il l'eût ressaisie pour la seconde fois, il arriva dans un lieu plus découvert, où il put ralentir insensiblement la vitesse du poulain, et le subjuguier assez pour le conduire à l'endroit où il avait laissé son fusil.

Une autre difficulté l'attendait au passage de la rivière: les deux chevaux restèrent quelque temps embourbés, et Beatte fut presque déarçonné par la force du courant et les efforts de son prisonnier pour s'échapper. Cependant, après beaucoup de peine et d'inquiétude, il parvint à l'autre bord, et amena sa prise au camp.

Pendant le reste de la soirée, tout le monde fut dans un état d'exaltation difficile à décrire. On ne parlait que de chevaux sauvages. Les plus jeunes surtout étaient impatients de prendre part à cette chasse, et chacun se promettait secrètement de rentrer au camp en triomphe, monté sur un des sauvages coursiers des prairies. Beatte avait pris en un moment un haut degré d'importance; considéré comme

le premier chasseur de la troupe, il était le héros du jour. Les cavaliers les mieux montés s'offraient à lui prêter leurs chevaux, à condition qu'il leur donnerait une part de son butin.

Beattie recevait ces honneurs en silence et n'acceptait aucune des offres qui lui étaient faites. Mais notre petit babillard Tony compensait suffisamment la réserve de son compagnon, en se vantant, à propos de l'exploit du méfis, comme s'il en était lui-même le héros. Il parla en effet si savamment sur le sujet et rapporta tant d'histoires de chevaux qu'il avait pris, qu'on l'écoutait comme un oracle, et que quelques-uns de ses plus jeunes auditeurs commençaient à douter s'il n'était pas supérieur même au silencieux Beattie.

La fermentation produite par le retour du méfis, tint le camp éveillé plus tard qu'à l'ordinaire. De tous côtés on entendait un bourdonnement de voix interrompu par de longs éclats de rire, et la nuit était déjà bien avancée avant que tout le monde fut endormi.

Lorsque le jour reparut, Beattie continua à fixer les regards et à faire le sujet des conversations du camp. Le cheval sauvage avait passé la nuit parmi les autres chevaux. Le méfis le fit marcher encore, en le tenant par le lariat, et le secouant comme il avait fait la veille, toutes les fois qu'il tentait de se révolter. Il paraissait d'un caractère doux et docile,

et l'expression de son œil avait quelque chose de touchant. Dans cette situation étrange et abandonnée, le pauvre animal semblait chercher protection et sympathie auprès de ce même cheval qui avait aidé à le prendre.

Beattie, le voyant plus traitable, essaya, au moment de nous mettre en marche, d'attacher un léger paquet sur son dos, comme pour lui donner la première leçon de servitude. Mais l'orgueil de l'animal et l'indépendance dans laquelle il avait vécu jusqu'alors, se réveillèrent à cet outrage ; il rua, se cabra et chercha par tous les moyens possibles à se débarrasser de la charge qui le dégradait à ses propres yeux. Cependant il avait affaire à un maître beaucoup trop puissant pour lui ; à chaque mouvement de révolte, Beattie le châtiât avec le lariat : enfin la pauvre bête, poussée au désespoir, se jeta à terre et y resta sans bouger, comme si elle s'avouait vaincue. Un héros de théâtre, représentant un prince orgueilleux, mais captif et humilié, n'aurait pu jouer son rôle d'une manière plus dramatique.

L'imperturbable Beattie se croisa les bras et resta quelque temps à considérer en silence son prisonnier ; et quand il le vit complètement subjugué, il hocha la tête lentement, sa bouche se contracta en un sourire de triomphe et plein d'ironie ; et, par une secousse donnée au licou, il ordonna au cheval de se lever. Celui-ci obéit, et de ce moment, il ne fit plus aucune

tentative de résistance. Pendant cette première journée, on le conduisit en laisse, avec le paquet sur le dos, et il le porta patiemment; mais, deux jours après, on le laissa marcher en liberté au milieu des chevaux surnuméraires de la troupe.

Je ne pouvais m'empêcher de regarder d'un oeil de pitié ce bel animal dont l'existence avait été si soudainement changée. Hier il parcourait encore à l'état libre ces vastes pâturages, allant de prairie en prairie, de prairie en prairie, broutant toutes les herbes, toutes les fleurs, et se désaltérant à tous les ruisseaux; aujourd'hui, il se voyait condamné à une servitude pénible et perpétuelle, obligé de passer sa vie sous le harnais, peut-être au milieu de la poussière et du bruit des villes. Cette brusque transition dans sa destinée pouvait se comparer à celles qui ont souvent lieu dans le sort des hommes les plus élevés : aujourd'hui, prince des prairies, demain cheval de bât.

RAIRIES.

cette première jour-
avec le paquet sur le
; mais, deux jours
liberté au milieu des
oupe.

regarder d'un oeil de
nce avait été si sou-
ourait encore à l'état
t de plaine en plaine,
t toutes les herbes.
rant à tous les ruis-
ait condamné à une
e, obligé de passer sa
au milieu de la pous-
tte brusque transition
comparer à celles qui
des hommes les plus
des prairies, demain

CHAPITRE XXI.

*Le gulf de la Fourche-Rouge. — Triste aspect des forêts
transversales. — Suffles.*

A huit heures moins un quart, nous levâmes le camp; et, après avoir fait trois à quatre milles, en nous dirigeant presque au sud, nous arrivâmes sur les bords de la Fourche-Rouge, à environ soixante quinze milles au-dessus de son embouchure. Cette rivière avait en cet endroit trois cents toises de largeur, et coulait entre des bancs de sable et des bas-fonds. Ses rives étaient empreintes des traces des différents animaux qui étaient venus la traverser ou boire de ses eaux.

On fit halte et l'on tint conseil sur la possibilité de passer la rivière à gué, possibilité que les sables mouvants rendaient extrêmement douteuse. Beatte, qui marchait un peu en arrière, survint pendant ces débats; il était monté sur son cheval demi-sauvage, et menait son prisonnier de la veille par la bride. Il remit le dernier à Tony, et sans dire un mot, il poussa son cheval dans le courant et le traversa heureusement. Il agissait ainsi en toutes choses, avec calme et énergie, ne promettant rien pour l'avenir et ne se glorifiant de rien dans le passé. La troupe suivit alors Beatte et tous atteignirent la rive opposée sans aucun accident. Seulement un de nos chevaux de bât, en s'éloignant un peu de la ligne, fut sur le point d'enfoncer dans un sable mouvant; mais il en fut retiré, quoiqu'avec beaucoup de peine.

Après avoir passé la rivière, nous nous vîmes forcés de nous frayer un chemin, pendant près d'un mille, à travers un massif de roseaux qui nous donna un rude travail. Les chevaux enfonçaient souvent jusqu'aux sangles dans l'eau et dans la bourbe, et hommes et bêtes étaient arrêtés et déchirés sans cesse par les ronces et les épines. A la fin pourtant nous rencontrâmes une trace de buffles, et en les suivant, nous parvînmes à nous tirer de ce marécage.

Nous montâmes une côte, et là s'offrit à nos

yeux une belle contrée découverte, limitée sur la droite par cette ceinture de forêts que l'on appelle les *forêts transversales*, et qui se prolongeait aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Bientôt nous quittâmes la plaine pour entrer dans les bois, l'intention du capitaine étant de les traverser obliquement, dans la direction du sud-sud-ouest, pour arriver aux confins de la grande prairie occidentale. Il pensait se rapprocher ainsi en même temps de la rivière Rouge.

Le plan du capitaine était erroné, faute de connaissances exactes sur la nature du pays. Si nous eussions marché directement à l'ouest, deux journées nous auraient conduits hors des forêts, et nous n'aurions plus eu qu'un chemin facile le long des lisières des prairies supérieures, jusqu'à la rivière. En allant au contraire diagonalement, nous devions nous attendre à une marche pénible de plusieurs jours, à travers les bois et sur un sol raboteux.

Ces forêts transversales ont une largeur d'environ quarante milles, et s'étendent sur un pays inégal et couvert de nombreuses collines. Quelques vallées offrent dans la saison d'excellents pâturages, mais généralement on ne rencontre que de profonds ravins, qui deviennent, à l'époque des pluies, le lit d'autant de torrents tributaires des rivières. L'aspect de cette contrée peut être agréable au prin-

temps, quand la terre est encore couverte de frais herbages et que le fond des vallons n'est encore animé que par de limpides ruisseaux. Malheureusement, nous arrivions dans l'arrière-saison : l'herbe était desséchée, et la parure des arbres flétrie ; une teinte brune et triste avait remplacé l'éclat des beaux jours. Les feux allumés dans les prairies par les chasseurs indiens, avaient pénétré en plusieurs endroits dans la forêt, et la flamme, courant le long des herbes, avait attaqué et grillé les branches inférieures des arbres, de manière à les rendre assez dures pour entamer la chair des hommes et des animaux obligés de passer par ces labyrinthes. Je n'oublierai de longtemps la fatigue mortelle et les tortures physiques et morales que nous eûmes à supporter en traversant cette forêt, que l'on eût dit de fer.

Nous étions arrivés, après une marche fatigante de plusieurs milles, à une suite de collines et de vallées, lorsque le cri : *Au buffle, au buffle!* nous tira tout-à-coup de notre accablement. L'effet qu'il produisit sur nous ne peut être comparé qu'à celui qu'on éprouve en mer, lorsque l'on entend crier : *Une voile! une voile!* Ce n'était pas une fausse alarme : trois ou quatre de ces énormes animaux étaient visibles à notre droite, paissant sur le penchant d'une colline éloignée.

Il y eut un mouvement général, mais surtout parmi les plus jeunes de la troupe, dont on ne parvint à réprimer l'ardeur qu'avec beaucoup de difficulté. Le capitaine, après avoir donné l'ordre de continuer la marche, se dirigea avec deux de ses officiers du côté des buffles; Beatte et Tony le suivirent. Il me fut impossible de retenir le dernier; il était ivre de joie, et brûlait de montrer son courage et son adresse à la chasse des buffles.

Bientôt les collines intermédiaires nous dérobèrent la vue du gibier et des chasseurs. Nous poursuivîmes notre course en cherchant un lieu convenable pour le campement, ce qui n'était pas facile à trouver, presque tous les ruisseaux étant à sec, et le pays dépourvu de sources.

Quand nous fûmes à quelque distance, de nouveaux cris nous annoncèrent la présence des buffles; en effet deux de ces animaux se montraient sur une colline à gauche. Le capitaine était absent; il n'y eut plus moyen de contenir l'ardeur des jeunes chasseurs. Plusieurs s'élançèrent au grand galop et disperurent dans les ravins; les autres continuèrent d'avancer, désireux de trouver un bon campement.

Nous commençons en effet à sentir les désavantages de la saison. L'herbe des prairies était rare et desséchée; les pois-vignes qui croissent au fond des

vallons boisés étaient fanés, et la plupart des ruisseaux étaient à sec.

Tandis que nous marchions dans cette perplexité, nous fûmes rejoints par le capitaine et sa suite, à l'exception de Tony. Ils avaient poursuivi les buffles assez loin, sans pouvoir arriver à portée de les tirer, et ils avaient renoncé à la chasse, de crainte de fatiguer leurs chevaux, ou d'être entraînés trop loin du camp. Quant au créole, il avait cœuru après les buffles comme un écervelé, et au moment où ses compagnons le perdirent de vue, il était engagé dans une lutte, pour ainsi dire corps à corps, avec un grand buffle mâle, sur lequel il tirait presque à bout portant.

— Je pense que ce petit homme est un peu fou, observa Beatte froidement.

AIRIES.

la plupart des ruis-

ans cette perplexité,
ance et sa suite, à
poursuivi les buffles
portée de les tirer,
de crainte de fati-
entraînés trop loin
ait couru après les
au moment où ses
il était engagé dans
os à corps, avec un
irait presque à bout

omme est un peu fou,

CHAPITRE XXII.

Le camp de l'Alaruc. — *Sra.* — Indiens sauvages.

Nous arrivâmes enfin dans un endroit, où, faute de trouver un emplacement plus avantageux, nous résolûmes d'établir notre camp. C'était un bosquet de chênes, d'une chétive apparence, sur les bords d'un ravin, au fond duquel on voyait quelques petites flaques d'eau, et au pied d'une colline doucement inclinée, couverte d'herbes à moitié desséchées, qui par conséquent ne pouvaient fournir qu'un maigre pâturage. A la place occupée par le camp, l'herbe était longue et flétrie, et la vue était

bornée tout autour par des hauteurs d'un aspect assez agréable.

Pendant que nous étions occupés à dresser nos tentes, Tony arriva tout glorieux de sa victoire. Autour de son cheval blanc étaient suspendus des quartiers de chair de buffle ; suivant son rapport, il avait abattu deux forts taureaux. Nous rabattîmes, comme de coutume, la moitié de ce qu'il nous racontait ; mais maintenant qu'il pouvait se vanter de quelque chose de réel, il n'y avait plus possibilité de mettre un frein à sa langue.

Après avoir satisfait en partie à sa vanité, en racontant ses exploits, il nous dit qu'il avait découvert de nouvelles traces de chevaux, et que, à en juger par plusieurs circonstances, elles venaient d'une bande de Pawnees. Cette nouvelle excita quelque inquiétude. Les jeunes cavaliers qui avaient quitté la ligne pour poursuivre les deux buffles n'étaient pas encore de retour ; on commença à craindre qu'ils n'eussent été rencontrés et attaqués par les sauvages. Notre vieux Ryan s'était aussi éloigné à pied, avec un de ses jeunes disciples.

— Ce vieillard aura la tête cassée par les Pawnees, dit Beatte ; il croit connaître toutes choses ; mais il ne connaît pas les Pawnees.

Le capitaine prit son fusil, et sortit à pied pour reconnaître le pays du sommet d'une colline voisine. En même temps on ôta les harnais aux chevaux, et

on les laissa paître en liberté dans les champs adjacents; on coupa du bois, on alluma les feux et l'on prépara le souper.

Soudain l'alarme se répandit dans le camp. Les flammes de l'un des foyers avaient pris aux grandes herbes sèches qui l'entouraient; une forte brise soufflait; on pouvait craindre que le camp ne fût bientôt enveloppé dans un vaste embrasement.

— Prenez soin des chevaux! cria l'un: enlevez les bagages! cria un autre. — Éloignez les fusils et les munitions! ajoutait un troisième: c'était un bruit, un tumulte à ne pas s'entendre.

Les chevaux fuyaient avec effroi; les hommes saisissaient leurs armes; d'autres emportaient les selles et les paquets; mais pas un ne pensait à éteindre le feu; et probablement pas un ne savait comment s'y prendre. Cependant Beatte et ses compagnons l'attaquèrent à la façon des Indiens, en l'étouffant avec des couvertures et en l'empêchant de s'étendre plus loin. Les cavaliers suivirent leur exemple, et en peu d'instants on se rendit maître de l'incendie.

On alluma alors les feux sur les places où l'on avait préalablement arraché toute l'herbe sèche; et Tony se mit à préparer le repas du soir avec sa viande de buffle; en nous promettant une soupe succulente et un excellent rôti; mais nous étions destinés à éprouver une autre alarme bien plus sérieuse.

On entendit d'abord les cris éloignés de quelques

cavaliers, sur la colline, dans lesquels on distinguait ces mots : — Les chevaux ! Les chevaux ! faites rentrer les chevaux !

Aussitôt un bruit confus de voix s'éleva dans le camp ; les exclamations, les demandes, les répliques se mêlent et se croisent ; mais il est impossible de rien comprendre : chacun expose ses propres conjectures. Quelques-uns pensent que le capitaine a fait lever des buffles et a besoin de chevaux pour les chasser, et un grand nombre de cavaliers de s'élançer vers le sommet de la colline. Selon d'autres, qui croient avoir vu de la fumée, la prairie au delà de la colline est en feu, et le capitaine veut que l'on chasse les chevaux de l'autre côté du ravin.

Cependant un cavalier descendait de la hauteur et atteignit bientôt les limites du camp. Il pouvait à peine respirer quand il nous dit que le capitaine avait vu des Indiens à quelque distance.

— Les Pawnees ! les Pawnees ! — fut le cri répété par tous nos jeunes étourdis.

— Faites rentrer les chevaux ! — En ligne ! — Selles les chevaux ! criait-on de toutes parts. C'était une scène de confusion et de désordre qui échappe à toute description. Les cavaliers couraient à travers les champs adjacents à la poursuite de leurs chevaux. Celui-ci tirait le sien par un licou ; celui-là, la tête découverte, montait le sien à poil ; un autre poussait devant lui un cheval dont les pieds étaient

encore attachés et qui faisait des sauts maladroits comme un Kangaroo.

L'alarme croisait d'un moment à l'autre. On vint dire qu'on avait vu de l'extrémité inférieure du camp une bande de Pawnees dans une vallée voisine. — Ils avaient frappé le vieux Ryan à la tête et poursuivaient ses compagnons. — Non, ce n'était pas le vieux Ryan qu'ils avaient tué, c'était un des chasseurs qui avaient couru après les buffles. — Il y a trois cents Pawnees derrière la colline ! cria une voix. — Il y en a beaucoup plus, beaucoup plus, s'écriait une autre.

Notre position entre les collines ne nous permettait pas de voir à une grande distance, et nous laissait en proie aux inquiétudes causées par toutes ces rumeurs. Il pouvait se faire que nous fussions cernés par des ennemis nombreux et cruels, et menacés d'être attaqués d'un instant à l'autre. Cependant les chevaux rassemblés dans l'intérieur du camp erraient parmi les feux et marchaient sans façon sur nos bagages. Chacun se préparait au combat ; mais une nouvelle difficulté se présenta. A la dernière alarme causée par le feu, les fusils, les harnais, les selles et autres objets d'équipement avaient été enlevés et jetés pêle-mêle sous les arbres.

— Où est ma selle ? disait l'un. — Quelqu'un a-t-il vu mon fusil ? criait l'autre. — Qui veut me prêter une balle ? demandait un troisième qui chargeait son arme.

— Pour l'amour du ciel, aidez-moi à sangler ce cheval; il est si rétif que je ne puis en venir à bout.
— Et dans son trouble, celui qui parlait ainsi avait posé la selle sans devant derrière.

Quelques-uns affectaient de plaisanter et de parler hardiment; d'autres au contraire ne disaient rien, mais se hâtaient de préparer leurs chevaux et leurs armes; et je comptais beaucoup plus sur le courage de ceux-ci. Plusieurs semblaient réellement exaltés à l'idée d'une rencontre avec les Indiens, mais pas un ne poussait l'enthousiasme aussi loin que mon jeune compagnon, le comte suisse, qui avait une passion décidée pour les aventures. Notre métis Beattie conduisit ses chevaux sur les derrières du camp, posa son fusil contre un arbre, puis s'assit près du feu, dans un silence complet. D'un autre côté, le petit Tony, qui s'occupait avec activité de sa cuisine, suspendait à chaque instant ses travaux pour fanfaronner, chanter et jurer. Il déployait une gaité extraordinaire: ce qui me fit soupçonner qu'un peu de frayeur était mêlée au fond de cette ardeur belliqueuse.

Une douzaine de cavaliers, aussitôt qu'ils eurent sellé leurs chevaux, partirent dans la direction où l'on avait dit que les Pawnees avaient attaqué nos chasseurs. Il fut en même temps décidé que, dans le cas où le camp serait assailli, on mettrait les chevaux dans le ravin, où ils seraient à l'abri des balles

et des flèches, et que nous-mêmes, nous prendrions position le long des bords, en faisant servir les arbres et les buissons de rempart contre les coups de nos ennemis. D'ailleurs on savait que les Pawnees évitent les lieux couverts et qu'ils ne combattent avec avantage, ainsi qu'il a été dit plus haut, que dans les plaines découvertes, où la vitesse de leurs chevaux leur permet de fondre comme des vautours sur leur ennemi, et de tourner autour de lui en décochant leurs flèches.

Cependant j'avais peine à croire que, si nous étions attaqués par une troupe nombreuse de ces sauvages dont chacun se plaisait à faire valoir le courage, nous ne serions pas exposés à de grands risques, par suite de l'inexpérience et du défaut de discipline des nouvelles recrues; et ce qui me confirmait dans ma crainte, c'était l'ardeur même de la plupart de ces jeunes soldats qui n'étaient guidés que par leur goût pour les exploits aventureux.

En ce moment le capitaine rentra, et fut aussitôt entouré par la foule impatiente d'apprendre des nouvelles. Il nous dit qu'après avoir poussé un peu loin sa reconnaissance, il revenait lentement au camp, le long de la crête d'une colline découverte, lorsque il vit sur une éminence parallèle à la première, quelque chose qui ressemblait à un homme. Il s'arrêta pour observer; mais l'objet qui fixait son attention gardait une si complète immobilité qu'il crut que

c'était un buisson ou la cime de quelque arbre au-delà du coteau. Il reprit sa marche, et l'objet commença à se mouvoir dans la même direction.

Une autre forme se leva alors près de la première, comme quelqu'un qui aurait été précédemment couché à terre, ou qui arriverait de l'autre côté de la colline. Le capitaine s'arrêta une seconde fois; les deux êtres mystérieux s'arrêtèrent également. Alors il se coucha sur l'herbe, et ils recommencèrent à marcher. S'étant relevé, il les vit s'arrêter de nouveau, comme pour observer ses mouvements. Il savait que les Indiens sont dans l'usage de placer leurs espions ou leurs sentinelles sur les hauteurs qui commandent la plaine, et la conduite de ces deux hommes ne pouvait qu'accroître ses soupçons.

Il mit alors son bonnet au bout de son fusil, et l'agita en l'air; mais ce signal resta sans réponse, comme s'il n'avait pas été remarqué. Il continua donc de marcher et arriva ainsi à la lisière d'un bois qui le cacha pendant quelque moments à la vue de ceux qui l'observaient. Lorsqu'il en sortit, il les vit courir très vite en avant, et comme la route qu'ils suivaient se rapprochait de la sienne, il lui sembla qu'ils avaient l'intention de lui couper la retraite.

Ignorant s'ils n'appartenaient point à un parti nombreux d'Indiens cachés en embuscade, ou marchant dans la vallée au-delà de la colline, le capitaine se

hâta de regagner le camp. Ce fut alors que, découvrant quelques hommes de sa troupe sur une éminence située entre lui et le camp, il leur cria de passer l'ordre de mettre les chevaux en sûreté, comme étant en général le premier objet des déprédations des Indiens.

Telle fut l'origine de l'alarme qui avait ému tout le camp. Plusieurs de ceux qui avaient entendu le récit du capitaine, ne doutèrent point que les hommes vus par lui ne fussent des éclaireurs appartenant à un parti de Pawnees, dans les embûches duquel nos chasseurs étaient probablement tombés. Des coups de feu éloignés se faisaient entendre par intervalles, et l'on supposait qu'ils étaient tirés par ceux qui avaient été au secours de leurs camarades. Quelques cavaliers, ayant complété leur équipement, se dirigèrent du côté où l'on entendait le feu; d'autres restèrent aux environs, visiblement agités et inquiets.

— S'ils sont aussi nombreux qu'on le prétend, dit l'un de ces derniers, et aussi bien montés qu'ils ont coutume de l'être, nous aurons bien de la peine à nous tirer d'affaire avec nos chevaux épuisés.

— Eh bien! répondit le capitaine, n'avons-nous pas un fort campement, et ne pouvons-nous pas soutenir un siège?

— Oui, mais s'ils mettent le feu à la prairie pendant la nuit, nous serons grillés dans nos retranchements.

— Dans ce cas nous ferons un contre-feu.

On vint annoncer alors qu'un homme à cheval s'approchait du camp. — C'est un de nos chasseurs!

— C'est Clément! — Il apporte de la viande de buffle! — s'écrièrent plusieurs voix à mesure que le cavalier avançait.

— C'était un de ceux qui avaient été le matin à la poursuite des buffles. Il entra au camp, chargé des dépouilles de sa chasse, et suivi de ses compagnons tous sains et saufs, et également chargés. Ils racontèrent quelle longue course ils avaient faite en suivant les buffles, et combien de coups ils avaient tiré avant d'abattre un de ces animaux.

— Bon, mais les Pawnees!... les Pawnees!... où sont les Pawnees?

— Quels Pawnees?...

— Les Pawnees qui vous ont attaqués.

— Personne ne nous a attaqués.

— Mais n'avez-vous pas vu des Indiens sur votre chemin?

— Ah! oui. Deux de nous étant montés sur le sommet d'une colline pour reconnaître la position du camp, virent sur une éminence opposée une drôle de figure qui faisait des gestes bizarres et qui leur sembla être un Indien.

— En voilà une belle! s'écria le capitaine; cet Indien c'était moi.

Ici la surprise fut générale. L'alarme était venue

de la méprise mutuelle du capitaine et des deux cavaliers. Quant à l'histoire des trois cents Pawnes que l'on disait avoir attaqué nos chasseurs, ce n'était qu'une plaisanterie, et l'on finit par n'en plus parler, quoique l'auteur de tout ce bruit eût mérité d'être recherché et sévèrement puni.

Comme il n'y avait plus de probabilité d'un prochain combat, chacun songea alors à manger, et sur ce point tous les estomacs étaient à l'unisson dans le camp. Tony nous servit le régal promis de soupe et de rôti de buffle. La soupe était horriblement poivrée et le rôti prouvait que l'animal qui l'avait fourni était un des patriarches de la prairie. Jamais je n'avais mangé une viande aussi coriace ; mais c'était la première fois que je goûtais de cette chair : la nouveauté suppléa à ce qu'elle avait de défectueux ; et notre petit créole ne nous laissa point de repos, qu'il ne nous eût fait avouer l'excellence de sa cuisine, malgré le démenti que nous donnait le poivre en nous brûlant la gorge.

La nuit arriva sans que le vieux Ryan et ses compagnons fussent de retour ; mais nous étions accoutumés à ces absences du coq des bois, et personne ne témoigna la moindre inquiétude sur son compte. Après les fatigues et les émotions de la journée, le camp fut bientôt plongé dans un profond sommeil, excepté les sentinelles, que la crainte des Pawnees,

dont on avait vu récemment les traces, rendait plus vigilantes qu'à l'ordinaire.

Vers deux heures et demie, une nouvelle alarme nous réveilla tous. Une sentinelle avait fait feu, et accourait dans le camp en criant que les Indiens étaient proches. En un instant chacun fut sur pied. Les uns prirent leurs fusils, les autres sellèrent leurs chevaux ; plusieurs coururent à la loge du capitaine ; mais il leur commanda de retourner à leurs feux respectifs.

La sentinelle fut interrogée. Elle déclara qu'elle avait vu un Indien s'approcher en rampant contre terre, qu'elle avait tiré sur lui, puis était rentrée au camp pour donner l'alarme. Le capitaine pensa que le prétendu Indien était un loup ; il réprimanda la sentinelle pour avoir quitté son poste, et l'obligea d'y retourner. Malgré cela plusieurs inclinaient à croire le rapport de la sentinelle ; car l'événement du jour avait disposé les esprits à craindre des embûches, des surprises de la part des Indiens, au milieu des ténèbres de la nuit. Longtemps on se tint éveillé autour des feux, le fusil au bras, causant à voix basse, et prêtant l'oreille au moindre bruit. Cependant il n'arriva rien de nouveau ; les causeurs cédèrent l'un après l'autre au besoin qu'il avaient de dormir, et bientôt le sommeil et le silence régnerent encore dans le camp.

PRAIRIES.

traces, rendait plus

une nouvelle alarme
elle avait fait feu, et
sachant que les Indiens
chacun fut sur pied.
Les autres sellèrent leurs
à la loge du capitaine ;
retourner à leurs feux res-

Elle déclara qu'elle
r en rampant contre
puis était rentrée au
le capitaine pensa que
il réprimanda la
son poste ; et l'obligea
plusieurs inclinèrent à
elle ; car l'événement
à craindre des em-
des Indiens, au milieu
temps on se tint éveillé
s, causant à voix basse,
ire bruit. Cependant il
causeurs cédèrent l'un
avaient de dormir, et
e régnèrent encore dans

CHAPITRE XXIII.

*Signe de castors. — Un sentier des Pawnee. — L'ours et le
chasseur.*

A l'appel du lendemain, 23 octobre, le vieux Ryan
et ses compagnons manquaient encore, mais le capi-
taine avait une si parfaite confiance dans l'habileté et
les ressources de ce vétéran des bois, qu'il ne jugea
pas nécessaire de prendre aucune mesure par rap-
port à lui.

Notre marche, pendant cette journée, fut comme
celle de la veille ; nous eûmes à traverser une con-
trée inégale et coupée de profonds ravins dont le lit

était à sec. Les feux lointains des prairies s'étendaient évidemment de plus en plus. Depuis plusieurs jours le vent soufflait du nord-ouest, et l'atmosphère était tellement chargée de fumée qu'on avait peine à distinguer les objets à quelque distance.

Dans le courant de la matinée, nous traversâmes un ruisseau profond, qu'une digue de castors, de trois pieds de haut, avait changé en un large étang. Il y avait là sans doute plusieurs familles de cet industrieux animal, quoique pas un ne montrât son nez au-dessus de l'eau. Le capitaine ne voulut pas que l'on troublât le repos de cette république amphibie.

A chaque pas nous rencontrions des traces de buffles et de chevaux sauvages. Les premières se dirigeaient constamment au sud, comme le montrait le sens dans lequel les herbes foulées étaient couchées. Il était évident que nous étions alors sur le grand chemin des troupeaux émigrants, mais qu'ils avaient tourné pour le plupart vers le midi.

Beate, qui marchait ordinairement hors de la ligne, afin d'être à portée de voir le gibier, et qui observait chaque trace avec les yeux exercés d'un Indien, rapporta qu'il avait découvert des empreintes suspectes. C'étaient des traces d'hommes chaussés de mocassins, tels qu'en portent les Pawnees. Il avait senti l'odeur du tabac mêlé de sumach, comme le fument les Indiens. Il avait vu des traces de che-

vieux ainsi que celles d'un chien, et un sillou dans la poussière, provenant sans doute de la longue bride dont les Indiens laissent traîner une extrémité derrière eux. Ces vestiges ne pouvaient donc avoir été laissés par des chevaux sauvages.

Mon inquiétude sur le sort du vieux Ryan se réveilla : j'avais pris ce chasseur en amitié, et je ne pouvais m'empêcher de témoigner les craintes que j'avais à son égard ; mais je ne trouvai personne à qui je pusse les faire partager. Tout le monde était persuadé que Ryan saurait se tirer sain et sauf de tous les dangers dans lesquels il pourrait se trouver.

Nous avons fait la plus grande partie de la marche fatigante du jour, et nous traversions une clairière, quand nous aperçûmes six chevaux sauvages, parmi lesquels j'en distinguai deux superbes, un gris et un rouan. Ils marchaient fièrement, la tête haute, et offraient un singulier contraste avec nos pauvres bêtes presque entièrement épuisées par la course qu'elles venaient de faire. Après nous avoir regardés un moment avec attention, ils partirent au galop, passèrent par un petit bois, et reparurent bientôt, montant au trot une pente douce, à un mille de distance.

La vue de ces chevaux fut encore une rude épreuve pour le vaniteux Tony, qui déjà avait la fourche et le lariat à la main, et se disposait à s'élançer à leur poursuite sur un coursier qui n'en

pouvait presque plus, quand il reçut l'ordre de retourner à ses bêtes de somme.

Après une journée de quatorze milles dans la direction du sud-ouest, nous campâmes près d'un petit ruisseau limpide, sur la limite nord des forêts transversales et sur les confins de ces vastes prairies qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes de Roche. En laissant les chevaux libres d'aller chercher leur pâture, on eut soin de remplir leurs sonnettes de foin, pour empêcher que leur tintement ne fût entendu de quelque horde errante de Pawnees.

Nos chasseurs sortirent en différentes directions, mais sans beaucoup de succès, car ils ne rapportèrent qu'un seul daim. Cependant la journée ne se passa pas sans événement digne d'être raconté. Un jeune cavalier, en longeant le fourré qui bordait un profond ravin, avait blessé un daim mâle, et l'avait entendu tomber dans les buissons. Il s'arrêta pour recharger son fusil, puis il s'avança sur le bord du taillis pour y chercher son gibier. Un sourd grognement frappa tout-à-coup son oreille. Il écarta les branches, et se glissant tout doucement entre les broussailles, il jeta les yeux au fond du ravin, et vit un ours énorme trainant le daim qu'il avait tué le long d'un torrent desséché et grognant contre quatre ou cinq loups officieux qui étaient venus pour partager son souper.

Le chasseur tira sur l'ours, et le manqua. L'animal ne bougea pas, et se montrait prêt à défendre sa

prole; mais les loups craignant sans doute un second coup, se retirèrent prudemment, quoique à une petite distance. Comme la nuit approchait, le jeune homme eut peur des ténèbres au milieu de cette solitude et de cette étrange compagnie. Il s'éloigna donc à petit bruit et revint les mains vides au camp, où il raconta son histoire, qui lui attira bien des railleries de la part de ses camarades plus expérimentés.

Dans le cours de la soirée, le vieux Ryan et son disciple rentrèrent épuisés de fatigue. Le vétéran, comme de coutume, fut cordialement accueilli. Il s'était égaré la veille en chassant, et avait passé la nuit en rase campagne; mais le matin il avait retrouvé nos traces et les avait suivies. Il était resté quelque temps près de la digue des castors, admirant l'intelligence et la solidité avec laquelle elle avait été construite.

— Ces castors, dit-il, sont de petites bêtes bien industrieuses; je voudrais parier que l'étang en est plein.

— Oui, ajouta le capitaine, je ne doute pas que la plupart des petites rivières que nous avons traversées ne soient remplies de castors. Je passerais volontiers tout un hiver à leur tendre des pièges.

— Mais ne risqueriez-vous pas d'être attaqué par les Indiens? demanda quelqu'un de la compagnie.

— Oh! quant à cela, on serait bien tranquille ici

pendant l'hiver. Les Indiens ne s'y montrent pas avant le printemps, et il ne me faudrait que deux compagnons. Trois personnes sont plus en sûreté qu'un plus grand nombre. Rarement elles ont besoin de se servir de leurs armes à feu, et un ours peut les nourrir pendant deux mois, si elles n'en laissent perdre aucune partie.

On tint conseil sur la direction à suivre à l'avenir. Nous avions marché jusqu'alors au couchant, et, après avoir passé les forêts transversales, nous étions sur les limites de la grande prairie de l'ouest. Cependant nous nous trouvions encore dans une contrée aride, où les pâturages devenaient de plus en plus rares. La saison était tellement avancée que l'herbe et même les pois-vignes qui croissent dans les fonds des ravins n'offraient plus que des tiges et des feuilles fanées, et depuis plusieurs jours nos chevaux perdaient sensiblement et de leur embonpoint et de leur courage. Les feux des Indiens dans les prairies se rapprochaient de nous, au nord, au midi, et à l'ouest; ils pouvaient aussi nous menacer du côté de l'est, et laisser entre nous et la frontière un désert brûlé, dans lequel nos chevaux mourraient de faim.

Il fut donc résolu que l'on n'irait pas plus loin à l'ouest, et que l'on marcherait un peu plus à l'est, afin de gagner le plus promptement possible la branche septentrionale de la grande rivière canadienne; où nous espérons trouver une grande

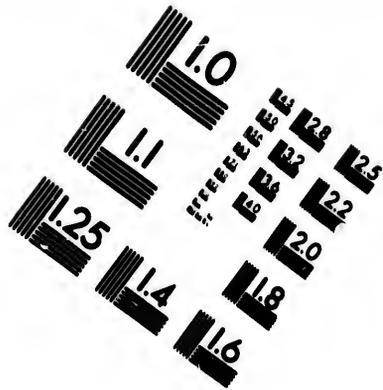
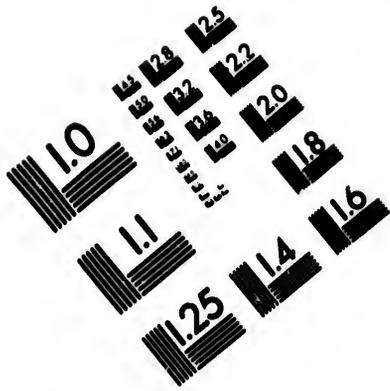
abondance de roseaux qui, dans cette saison de l'année, fournissent la meilleure pâture pour les chevaux, et attirent en même temps une immense quantité de gibier. Ici se borna donc notre tournée dans les régions de l'ouest : nous n'étions éloignés que d'un jour de marche de la frontière du Texas.

ne s'y montrent pas
ne faudrait que deux
sont plus en sûreté
ment elles ont besoin
feu, et un ours peut
si elles n'en laissent

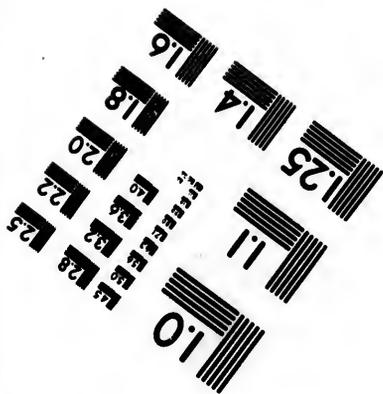
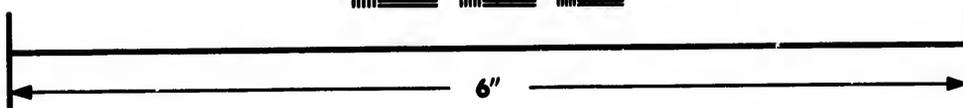
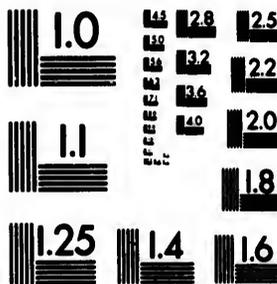
on à suivre à l'avenir.
ors au couchant, et,
versales, nous étions
rie de l'ouest. Cepen-
ore dans une contrée
aient de plus en plus
t avancée que l'herbe
oissent dans les fonds
des tiges et des feuil-
rs jours nos chevaux
leur embonpoint et de
diens dans les prairies
a nord, au midi, et à
ous menacer du côté de
la frontière un désert
ux mourraient de faim.
n'irait pas plus loin à
ait un peu plus à l'est,
omptement possible la
grande rivière cana-
trouver une grande

18
The first part of the book is devoted to a
general introduction to the subject of
the history of the world. It is divided into
two main parts, the first of which is
the history of the world from the beginning
to the present time. The second part is
the history of the world from the present
time to the future. The first part is
divided into three main periods, the
first of which is the history of the world
from the beginning to the present time.
The second part is the history of the world
from the present time to the future. The
third part is the history of the world from
the future to the present time. The first
part is divided into three main periods,
the first of which is the history of the
world from the beginning to the present
time. The second part is the history of
the world from the present time to the
future. The third part is the history of
the world from the future to the present
time.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ES 128 125
ES 132 122
ES 120
18

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

117
10
18

© 1985

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

CHAPITRE XXIV.

Biscuits de pain. — Rencontre avec des buffles. — Bindaos sauvages. — Chute d'un taureau buffle.

Le soleil se leva brillant et pur ; mais le camp n'avait plus rien de sa gaité accoutumée ; il n'y avait ni chansons, ni éclats de rire ; chacun vaquait à ses occupations avec gravité et silence.

L'expédition avait perdu son principal charme, la nouveauté ; quelques-uns des jeunes hommes étaient aussi fatigués que leurs chevaux ; et la plupart, peu faits à la vie de chasseurs, commençaient à en sentir les peines et les privations. Mais ce à quoi

ils paraissent le plus sensibles, c'était le manque de pain, les rations de farine ayant été épuisées depuis quelques jours. Les vieux chasseurs, qui avaient éprouvé souvent cette disette, la supportaient facilement; Beatte, accoutumé à passer des mois entiers sans pain, lorsqu'il vivait parmi les Indiens, considérait cet aliment comme un article de luxe.

— Le pain, disait-il d'un air dédaigneux, n'est bon que pour les enfants.

A huit heures moins un quart, nous tournâmes le dos à l'ouest, et prîmes la direction du sud-ouest, le long d'une charmante vallée. Après avoir fait quelques milles, Beatte, qui marchait parallèlement à la ligne, sur la crête d'une éminence découverte, située à notre droite, fit tout-à-coup des cris et des signaux, comme pour nous avertir que quelque chose qui tournait la colline, menaçait d'intercepter notre marche, et aussitôt plusieurs de s'écrier autour de moi que c'était une bande de Pawnees.

Une ligne de bosquets nous cachait l'approche de l'ennemi supposé, mais nous entendions un bruit fort de animaux parmi les broussailles. Mon cheval tourna la tête de ce côté, soufflait et dressait les oreilles, quand soudain deux énormes buffles mâles, que la vue de Beatte avait effrayés, arrivèrent droit à nous, en brisant les faibles obstacles que leur opposaient les buissons. A peine nous eurent-ils aper-

çus, qu'ils retournèrent vivement sur leurs pas et s'enfoncèrent dans un étroit défilé. En un instant une dizaine de fusils partirent, un cri général s'éleva, et la moitié de la troupe m'entraînant avec elle, courut à la poursuite des buffles.

Cependant la plupart ne tardèrent pas à renoncer à une chasse que les broussailles, les ronces et les ravins rendaient assez dangereuse, et je suivis leur exemple. D'autres, au contraire, persistèrent dans les efforts qu'ils faisaient pour atteindre leur proie; mais, quelque temps après, tous rejoignirent successivement la colonne. L'un d'eux revint à pied; il avait été renversé en pleine course, son fusil s'était brisé en tombant; et le cheval, comme s'il était animé de l'esprit de son maître, avait continué sa poursuite. Il était bien fâcheux de se voir ainsi désarmé et démonté au milieu des territoires de chasse des Pawnees.

Quant moi, j'avais eu le bonheur de me procurer dernièrement, par échange, le meilleur cheval de la troupe, un bel alezan plein de feu et de courage. En de semblables situations on croit changer de nature en changeant de cheval. Je me sentais un être tout différent, maintenant que j'avais sous moi cet animal, vif, mais doux et docile; à un degré surprenant, et dont les mouvements étaient aussi aisés que sûrs, aussi élastiques que rapides. En peu de jours il devint attaché à moi comme un chien; il me

suivait quand je marchais, venait près de moi tous les matins pour recevoir mes caresses, et souvent mettait son nez entre moi et mon livre, quand je lisais au pied d'un arbre. Le sentiment que j'éprouvais pour ce compagnon de mes courses dans les prairies me donnait alors une légère idée de l'attachement des Arabes pour le cheval qui les porte dans les plaines sablonneuses de l'Afrique.

A quelques milles plus loin, nous trouvâmes un pré encore vert, traversé par un large et clair ruisseau, dont les bords offraient un excellent pâturage. Là nous fîmes halte sous un magnifique bosquet d'ormes, et sur l'emplacement d'un ancien campement d'Osages. A peine avions-nous mis pied à terre, que l'on fit une décharge générale sur une bande nombreuse de dindons sauvages, épars dans le bosquet, où ces oiseaux peu rusés semblaient avoir choisi leur lieu de repos. Ils prirent leur vol et se perchèrent sur les branches; allongeant leur cou, et nous regardant avec un étonnement stupide, jusqu'à ce que dix-huit d'entre eux eussent été abattus.

Au plus fort du carnage, on apprit que quatre buffles paraissaient dans une prairie voisine. On abandonna alors les dindons pour un plus noble gibier; on remonta les chevaux fatigués et l'on partit pour la chasse. En peu d'instants nous nous trouvâmes en vue des buffles, qui ressemblaient à

des monticules de terre brune parmi les hautes herbes. Beatte tâcha de les dépasser et de les pousser vers nous, afin de donner à nos chasseurs expérimentés quelques chances favorables; mais ils tournèrent une colline de rochers qui les déroba à nos yeux. Quelques-uns de nous s'efforcèrent de franchir la colline; mais ils s'embarrassèrent dans le fourré dont les branches étaient entrelacées de vignes.

Mon cheval qui, avec son ancien maître, avait déjà chassé au buffle, semblait aussi animé que moi et faisait tous ses efforts pour se frayer un passage à travers les buissons. A la fin nous parvîmes à nous dégager, et gravissant la colline au galop, je trouvai notre petit Tony caracolant autour d'un grand buffle, qu'il avait blessé trop grièvement pour qu'il pût s'enfuir, et qu'il amusait jusqu'à notre arrivée.

Il y avait quelque chose de grand et de comique tout à la fois dans la lutte de ce terrible animal et du nain qui l'attaquait. Le buffle présentait sans cesse à l'ennemi son front hérissé; sa gueule était béante, sa langue desséchée; ses yeux brillaient comme des charbons enflammés, et sa queue redressée annonçait la rage qui l'animait. De temps en temps il se lançait sur son adversaire, qui esquivait ses assauts, en cabriolant et prenant devant lui toute sortes de postures grotesques.

Lorsque nous fûmes à portée, nous tirâmes plu-

siens coups sur le buffle ; mais les balles se perdèrent dans cette montagne de chair, sans paraître le blesser. Il fit alors une lente et majestueuse retraite vers le ruisseau, se retournant contre ceux qui le poursuivaient, toutes les fois qu'ils le pressaient trop vivement, et quand il fut au milieu de l'eau, il s'y posa, comme pour soutenir un siège.

Cependant une balle, pénétrant plus avant dans son corps, lui causa un frémissement universel. Il se retourna et tenta de passer l'autre rive ; mais il ne fit que chanceler, et après avoir fait quelques pas, il tomba doucement sur le côté et expira. C'était la chute d'un héros, et nous eûmes pour ainsi dire honte de la boucherie que nous venions d'exercer sur lui ; mais nous ne tardâmes pas à nous réconcilier avec notre conscience, en pensant que nous avions délivré le pauvre animal de toutes les misères de cette vie.

Deux autres buffles furent tués dans la soirée, mais malheureusement c'étaient tous des mâles, et leur chair, comme on sait, est maigre et dure à cette époque de l'année. //

abonde dans toute l'étendue des forêts transversales; on y trouve même un chêne-pin dont le gland est assez agréable au goût et mûrit de bonne heure.

Sur les deux heures, nous arrivâmes à l'endroit où cette chaîne de collines escarpées s'abaisse pour former une vallée à travers laquelle coule la branche septentrionale de la rivière Rouge. Une belle prairie, d'environ un demi-mille de largeur, émaillée des fleurs jaunes de l'automne, s'étendait à une distance de deux ou trois milles, au pied des collines, et elle était bordée du côté opposé par la rivière, dont les bords étaient ornés d'innombrables cotonniers. Après avoir été si longtemps fatigués par l'aspect monotone des forêts que nous venions de traverser, nos yeux se reposaient avec plaisir sur le frais et brillant feuillage de ces arbres qui nous annonçaient la fin prochaine de notre voyage.

La prairie était agréablement ornée par des bouquets d'arbres ou des bosquets, si heureusement disposés, qu'on les eût dit plantés par la main des hommes. En jetant les yeux sur cette fraîche et délicieuse vallée, nous aperçûmes une troupe de chevaux sauvages qui paissaient tranquillement sur une pelouse, à un mille de nous, sur notre droite; et sur la gauche, à peu près à la même distance, plusieurs buffles, les uns broûtant, les autres couchés et ruminant parmi ces riches pâturages et à

l'ombre d'un massif de cotonniers. A la vue de ce pittoresque tableau, on était tenté de se croire sur les terres de quelque gentilhomme campagnard, et au milieu de ses troupeaux.

On tint conseil, et l'on se détermina à profiter de l'occasion favorable qui s'offrait de prendre quelques chevaux en exécutant une grande manœuvre de chasse qui consiste à corner ces animaux avant de les attaquer. Cette chasse exige un grand nombre d'hommes bien montés. Ils se distribuent dans toutes les directions, à une certaine distance l'un de l'autre, et formant ainsi autour des chevaux un cercle de deux ou trois milles de circonférence. Cette première opération, exige beaucoup de soins et de précautions ; car les chevaux sauvages sont, de tous les habitants des prairies, les plus faciles à effrayer, et ils sentent de très loin le chasseur sous le vent.

Quand le cercle est formé, deux ou trois chasseurs courent sur les chevaux, qui se sauvent dans une direction opposés. Mais de quelque côté qu'ils approchent de la circonférence, un autre chasseur se présente devant eux et les force à rebrousser chemin. De cette manière ils sont chassés et repoussés sur tous les points, et ils continuent de galoper en rond dans ce cercle magique, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement épuisés ; alors il est facile aux chasseurs de les aborder et de leur jeter le lariat sur

le cou. Cependant les plus forts de ces animaux, les plus courageux et les plus légers à la course parviennent souvent à s'échapper, de sorte qu'en général on ne prend que des chevaux de seconde classe.

On prépara donc une chasse de ce genre. Les bêtes de somme furent d'abord cachées dans les bois, et attachées solidement aux arbres, de peur qu'en voyant courir les chevaux sauvages, elles ne fussent tentées de fuir avec eux. Vingt-cinq hommes, sous le commandement d'un lieutenant, reçurent l'ordre de se glisser le long de la vallée, en suivant le bois qui bordait les collines. Ils devaient s'échelonner dans le taillis à cinquante toises l'un de l'autre et ne se montrer qu'au moment où les chevaux seraient poussés dans leur direction. Une autre compagnie de vingt-cinq hommes fut envoyée de l'autre côté de la vallée, pour se cacher derrière les arbres qui bordaient la rivière, et une troisième troupe de même force devait former une ligne à travers la partie inférieure de la vallée, de manière à joindre les deux ailes.

Beatte, le métis Antoine et l'officier Tony, étaient chargés de faire un circuit dans les bois, et de se porter dans la partie supérieure de la vallée, afin de pousser les chevaux en avant et les faire tomber dans l'espèce de sac où on voulait les prendre. Les deux ailes se seraient alors resserrées derrière eux et auraient formé le cercle complet.

Les deux lignes latérales s'étendaient sans bruit et hors de la vue, de chaque côté de la vallée, et la troisième en les joignant allait former la chaîne, quand les chevaux sauvages donnèrent des marques évidentes de frayeur; ils aspiraient l'air avec force et regardaient autour d'eux avec inquiétude, comme pour s'assurer du danger dont ils sentaient l'approche. A la fin ils s'avancèrent lentement vers la rivière et disparurent derrière un monticule couvert de verdure.

Ici l'on aurait dû, si l'on avait suivi les règles de la chasse, envoyer un chasseur pour les tenir en échec; mais malheureusement notre feu-follet Tony était de la partie. Au lieu de se tenir tranquillement sur le côté droit de la vallée, pour couper la retraite aux chevaux, dès qu'il les vit se diriger vers la rivière, il sortit de derrière les arbres qui le cachaient, et s'élança comme un étourdi à travers la plaine, monté sur un des chevaux de relais du comte. Cette fougue déranger tous nos plans. Les métis et une dizaine de cavaliers se joignirent au créole et se mirent à courir vers le monticule. Un moment après les chevaux sauvages reparurent, et descendirent la vallée avec un bruit de tonnerre, pendant que Tony, les métis et les cavaliers galopèrent après eux, en hurlant comme des démons.

En vain ceux qui formaient la ligne transversale essayèrent d'arrêter les fuyards et de les faire retourner sur leurs pas. Ils étaient trop chaudement

poursuivis; dans leur frayeur, ils s'élançèrent tête baissée au travers de la ligne, et la troupe entière se mit à leur poursuite.

Les buffles, qui jusqu'alors avaient ruminé tranquillement au milieu des herbes, soulevèrent leurs masses énormes, regardèrent un instant avec surprise la tempête qui descendait la prairie, puis se mirent eux-mêmes à fuir d'un pas lourd mais accéléré. Bientôt ils furent atteints par la foule qui devenait de plus en plus serrée à mesure que la vallée se rétrécissait. Alors chasseurs, buffles, chevaux sauvages, tout disparut pêle-mêle avec des cris et des hurlements qui retentissaient dans toutes les forêts environnantes.

Enfin les buffles tournèrent vers une bruyère verte sur les bords de la rivière, et les chevaux prirent un étroit défilé dans les collines, toujours relancés par les chasseurs. Beattie en laissa passer plusieurs, il avait jeté les yeux sur un beau cheval de Pawnee qui avait les oreilles fendues et les marques de la selle sur le dos, et il le serrait de près; mais il le perdit dans les bois.

Parmi ces chevaux se trouvait une belle jument noire, pleine. En gravissant le défilé, elle trébucha et tomba. Un jeune chasseur sautant à bas de son cheval, la saisit par la crinière et les naseaux. Un de ses compagnons vint à son aide. La jument se défendit avec bravoure; elle mordait et frappait des

pieds de devant et de derrière, mais ses efforts furent en pure perte : un nœud coulant fut jeté sur sa tête. Cependant il se passa encore bien du temps avant qu'elle cessât de se redresser, de se cabrer et de lancer des ruades à droite et à gauche. Les deux cavaliers la conduisirent alors le long de la vallée par deux lariats très longs qui leur permettaient de se tenir à une distance assez grande pour être hors de la portée de ses pieds. Sitôt qu'elle cherchait à s'échapper d'un côté, on tirait de l'autre; et de cette manière elle fut graduellement subjuguée.

Quant à notre petit fou de Tony, qui avait gâté toute l'affaire par sa précipitation, il fut plus heureux qu'il ne le méritait. Il avait réussi à prendre un beau poulain, couleur de crème, d'environ sept mois, qui n'avait pas eu la force de suivre les autres.

Le créole marchait avec fierté à côté de sa prise; quand le poulain se cabrait ou voulait mordre, Tony le saisissait par le cou, et luttait avec lui; ou bien il sautait sur son dos et prenait autant de grotesques attitudes qu'un singe perché sur le dos d'une chèvre. Mais ce qui me surprenait le plus, c'était la promptitude avec laquelle ces pauvres animaux arrachés à la liberté illimitée des prairies, se soumettaient à la domination de l'homme. Au bout de deux ou trois jours, la jument et les deux poulains marchaient avec les chevaux menés en laisse et obéissaient avec la plus grande docilité.

CHAPITRE XXVI.

En reprenant notre marche, nous eûmes à passer la Furche du nord, rapide courant d'une pureté rare dans les prairies. Il est évident que cette rivière prend sa source dans les pays hauts, et qu'elle est abondamment alimentée par des fontaines. Après avoir traversé la rivière à gué, nous fûmes obligés de gravir de nouvelles collines, du sommet desquelles nous eûmes une vue très étendue sur la ceinture des forêts transversales.

C'était un triste aspect : les collines, les forêts se

succédaient; toutes présentaient la même teinte rousse et mélancolique, à l'exception de quelques endroits où des lignes de cotonniers, de sycamores et de saules marquaient le cours d'un petit ruisseau traversant une vallée. Une bande de buffles, se mouvant avec lenteur le long de la crête d'une de ces éminences éloignées, se dessinait sur le fond de ce sombre tableau comme pour le compléter. Sur la gauche, l'œil se portait au-delà de ravins, de collines et de bois, sur une prairie distante d'environ dix milles, qui s'étendait à l'horizon, comme une large bande d'un bleu clair. L'effet produit par cette prairie ressemblait à celui d'un espace de mer tranquille, aperçue au loin à travers des rochers et des brisants. Malheureusement, notre chemin n'était pas dans cette direction; nous avions encore à faire plusieurs milles dans les bois, où de nouvelles fatigues nous attendaient.

Vers le soir, nous campâmes dans une vallée, à côté d'un petit étang, et sous un bosquet d'ormes clair-sonés, dont les plus hautes branches étaient garnies de touffes de gui mystérieux. Pendant la nuit, le pélerin qui nous avions pris la veille hérita à plusieurs reprises, et deux heures avant le jour il y eut une soudaine course de chevaux, le long des limites du camp, avec des hennissements et un bruit de pas qui réveillèrent le plupart de nos cavaliers. Ils écoutèrent ce bruit jusqu'à ce qu'il

se perdit, comme celui d'une bouffée de vent, et l'attribuèrent d'abord, comme de coutume, à quelque parti de métraudeurs indiens. Mais au point du jour, on aperçut dans une prairie voisine, deux chevaux sauvages qui se sauvèrent quand on approcha d'eux. On supposa d'après cela qu'une troupe de ces animaux avait passé pendant la nuit à travers notre camp.

On fit une revue générale de nos chevaux. Plusieurs furent trouvés dispersés à de très grandes distances, d'autres avaient complètement disparu. Toutefois, les empreintes de leurs pieds, profondément enfoncées dans le sol, montraient qu'ils avaient couru au galop du côté des plaines, et leurs maîtres suivirent leurs traces, non sans de grandes fatigues.

L'aurore se leva rouge et brillante, mais à mesure que le jour avançait, le ciel se couvrait de nuages bas et d'un gris foncé, annonçant un orage d'automne. Nous reprîmes notre marche dans un morne silence, à travers un pays rude et triste, dont les points les plus élevés nous permettaient de voir encore de temps en temps les immenses prairies qui semblaient s'étendre à l'infini du côté de l'ouest.

Comme nous traversions une prairie desséchée, qui ressemblait à une vaste bruyère, nous vîmes sept guerriers osages qui s'avançaient vers nous, et s'arrêtèrent à quelque distance. La vue d'une créature humaine quelconque au milieu de ces solitudes est aussi intéressante que la rencontre d'un vaisseau

en pleine mer. Un de ces indiens, qui paraissait en être le chef, s'approcha de nous, la tête haute, et avec des manières pleines d'aisance et de noblesse. C'était un bel homme, vêtu d'une espèce de sarrau écarlate et de gêtres en peau de daim, ornées de franges. Sa tête était ornée d'un papsche blanc, et les flèches et l'arc qu'il tenait dans une de ses mains, joints à sa démarche fière et imposante, lui donnaient un air tout-à-fait martial.

Nous entrâmes en conversation avec lui par le moyen de notre interprète Beattie, et nous apprîmes que lui et ses compagnons avaient fait partie de la grande expédition de la chasse aux buffles, entreprise par leur tribu, et qu'elle avait été couronnée de brillants succès. Il nous dit que nous arriverions au bout d'une autre journée de marche, sur les prairies qui bordent la grande rivière canadienne, et que nous y trouverions une quantité considérable de gibier. Il ajouta que leur chasse étant finie, et les chasseurs en chemin pour retourner chez eux, il avait formé avec ses camarades un parti pour aller surprendre quelque campement de Pawnees dans l'espoir de rapporter des *scalpes*^{*}, ou du moins d'emmener quelques chevaux.

* On sait que les indiens ont coutume d'élever la chevelure avec le pain du crâne des ennemis qu'ils ont vaincus. C'est ce que l'auteur appelle ici un *scalpe*; du mot *scalper* (couper).

En ce moment, ses compagnons qui s'étaient d'abord tenus à l'écart le rejoignirent. Les uns étaient armés d'assez mauvais fusils de chasse, les autres d'arcs et de flèches. Je ne pouvais assez admirer les belles têtes et les beaux bustes de ces sauvages, leurs attitudes gracieuses et leurs gestes expressifs. Nous tâchâmes d'engager l'un d'eux à nous suivre, car nous étions curieux de voir comment ils chassent le buffle avec l'arc et les flèches. Il parut d'abord assez disposé à accepter notre invitation, mais ses compagnons l'en dissuadèrent.

Le digne commissaire se rappela alors sa mission de pacificateur; il fit un discours pour exhorter les Osages à s'abstenir de tout acte d'hostilité contre les Pawnees, et leur dit que leur Père de Washington avait la ferme intention de mettre fin à la guerre que se faisaient ces enfants rouges, les assurant qu'il n'avait été envoyé chez eux que pour établir une paix universelle. Il les engageait donc à retourner tranquillement dans leur pays avec la certitude que les Pawnees ne les molesteraient plus, mais les regarderaient bientôt comme des frères.

Les Indiens écoutèrent ce discours avec le silence et le décorum qui leur étaient ordinaires; après quoi ils échangèrent quelques mots entre eux, nous firent leurs adieux, et poursuivirent leur route à travers la prairie.

Comme j'avais cru remarquer un demi-sourire

sur la bouche de Beatts, je lui demandai à part ce que les Indiens s'étaient dit après avoir entendu le discours.

— Le chef, répondit le métis, disait à ses compagnons, que, puisque leur Père de Washington avait l'intention de mettre fin très prochainement à toutes les guerres, il fallait profiter du peu de temps qui leur restait. Aussi sont-ils partis avec un redoublement de sèle pour accomplir leur projet d'enlever quelques chevaux à leurs ennemis.

Les Osages nous avaient à peine quittés, que nous découvrîmes trois buffles parmi le fourré d'une vallée marécageuse située à notre gauche. Je me mis à leur poursuite avec le capitaine et quelques cavaliers. Le capitaine, qui allait en avant, se gîssa dans le taillis, et étant arrivé à portée de tirer, il blessa un des buffles dans le flanc. Alors, saisi d'une frayeur soudaine, ils prirent la fuite tous les trois à travers les buissons et les marais, entraînant par leur poids énorme tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Le capitaine et ses hommes ne tardèrent pas à renoncer à leur poursuite, dans la crainte de harceler leurs chevaux; mais comme j'avais reconnu les traces du taureau blessé, et que j'espérais pouvoir arriver assez près de lui pour faire usage de mes pistolets, seules armes dont je fusse pourvu pour le moment, je continuai d'avancer. Je fus trompé dans

mon espoir ; car, avant que je me trouvasse en position d'effectuer mon dessein, je vis l'animal gagner le pied d'une colline rocailleuse couverte de chênes et d'épines. Là il s'enfonça, en brisant tous les obstacles, au milieu d'un fourré où il y aurait eu de la folle à le suivre.

La chasse m'avait tellement éloigné de mes compagnons, qu'il me fallut un peu de temps pour retrouver leurs traces. Pendant que je montais lentement une colline, une belle jument noire se monta au sommet, et se trouva tout près de moi avant de m'avoir aperçu. Dès qu'elle me vit, elle recula, et se retournant aussitôt, elle descendit dans la vallée et monta la colline opposée avec la rapidité du vent, la crinière et la queue flottantes. Je la regardai tant qu'elle fut à la portée de ma vue, et je souhaitai sincèrement que ce noble animal ne tombât jamais sous le joug dégradant du fouet et du mors, et continuât d'errer sans entraves dans les prairies.

lui demandai à part ce
après avoir entendu le
médis, disait à ses com-
Père de Washington avait
prochainement à toutes
er du peu de temps qui
partis avec un redouble-
leur projet d'enlever
ennemis.
à peine quittés, que
les parmi le fourré d'une
à notre gauche. Je me
le capitaine et quelques
qui allait en avant, se
étant arrivé à portée de
dans le flanc. Alors,
ainé, ils prirent la fuite
buissons et les marais,
norme tout ce qui se trou-
vait en face d'eux.
nmes ne tardèrent pas à
dans la crainte de haras-
comme j'avais reconnu les
et que j'espérais pouvoir
pour faire usage de mes
it je fusse pourvu pour le
ancer. Je fus trompé dans

CHAPITRE XXVII.

Mauvais temps. — Sables d'ore. — Retiens des Indiens sur leurs pirogues. — Sursis aux pirogues courantes les vents.

Lorsque je rejoignis la troupe, je la trouvai établie dans un fond boisé et riche en pâturages, que traversait un petit ruisseau renfermé entre des rives profondes et mouvantes. Plusieurs chasseurs étaient occupés à tirer sur une troupe nombreuse de dindons sauvages éparés dans le taillis, et le feu continuait encore quelques instants après mon arrivée. Il n'y avait pas encore longtemps que nous étions

à cette halte, qu'une pluie fine nous annonça l'orage d'automne qui nous menaçait depuis le matin. On fit à l'instant les préparatifs nécessaires pour en prévenir les effets. Notre tente fut dressée, et nos selles, nos armes, ainsi que nos provisions de sucre, de café et de sel que la pluie pouvait détériorer, furent mises sous cet abri. Nos hommes, Beatie, Tony et Antoine enfoncèrent dans le sol des piquets dont l'extrémité supérieure était fourchue, placèrent des bâtons en travers en manière de chevrons, et formèrent ainsi une sorte de hangar couvert d'écorces et de peaux, incliné jusqu'à terre du côté du vent et ouvert en face du feu. Les cavaliers construisirent de semblables abris et allumèrent de grands feux devant l'ouverture.

Il était temps de prendre ces précautions; la pluie augmenta et continua pendant deux jours avec de très courts intervalles. Le ruisseau, qui coulait paisiblement à notre arrivée, devint un torrent rapide et boueux; et la forêt se transforma en une cataracte de marécage. Les hommes se réunissaient sous leurs hangars de peaux ou de couvertures; ou bien ils se tenaient en cercles près des feux. Des colonnes de fumée s'élevaient en spirales à travers les branches, et s'étendant ensuite dans les airs, répandaient une teinte bleutée sur les bois environnants. Nos pauvres chevaux, harassés par la longueur du voyage, et réduits à l'inanition, fautaient

d'une nourriture convenable, perdirent tout ce qui leur restait de courage. On les voyait au milieu de la pluie, immobiles, la tête basse, les oreilles pendantes et les yeux à demi-fermés; tandis que les feuilles jaunes, abattues par le vent d'automne, tombaient en masse autour d'eux.

Cependant le mauvais temps ne retint pas les chasseurs oisifs. Toutes les fois que la pluie cessait, ils sortaient à cheval pour battre les bois, et de temps en temps le bruit éloigné d'un fusil nous annonçait la mort d'un daim. On apportait de la venaison en abondance; quelques-uns des cavaliers s'occupaient sous les abris à écorcher et à dépecer le gibier; d'autres, réunis autour des feux, tournaient les broches ou faisaient bouillir les marmites; et bientôt l'abondance ou plutôt la superfluité régnait dans le camp. La hache ne se reposait pas un instant et fatiguait les échos des forêts. Tout-à-coup un arbre gigantesque tombait, et en peu de minutes ses branches flambaient et pétillaient devant quelque grand feu, et devant elles rôtiissait un pauvre daim qui folâtrait naguère sous leur ombre.

Ce changement de temps avait singulièrement affecté notre petit Tony. Il avait mal aux dents, mal aux oreilles, mal dans tous les membres, comme le prouvaient assez les contractions de sa figure. Cependant tous ces maux réunis, au lieu de l'abattre, semblaient accroître son activité. Il se démenait

autour du feu, rôtissait, grognait et jurait sans cesse.

Beatte revint de la chasse triste et chagrin. Il avait rencontré un ours d'une taille énorme et l'avait blessé, mais l'animal s'était réfugié dans le ruisseau qui plus tard devait se changer en un torrent foudroyeux. Beatte s'y lança après lui et l'attaqua par derrière avec son couteau de chasse. A chaque coup, l'ours se retournait avec fureur, en montrant deux rangées de dents blanches et terribles. Le métis avait pied dans le courant et trouva moyen de pousser son ennemi avec le canon de son fusil; son intention était de le forcer à la nage, afin de lui couper ensuite les jarrets. Mais l'ours parvint à s'échapper parmi les broussailles, et Beatte fut obligé d'en abandonner la poursuite.

Son aventure, si elle ne produisait pas de gibier, donna du moins occasion aux chasseurs, pendant la veillée, de se raconter différentes anecdotes, dans lesquelles l'ours gris figurait toujours en première ligne. Ce féroc et puissant animal est un thème favori d'histoires de chasse parmi les hommes rouges comme parmi les hommes blancs de ces contrées. Un Indien qui veut faire parade de sa bravoure, porte autour du cou les griffes de ce redoutable ennemi, quand il est parvenu à le terrasser, et il est plus fier de ce trophée que d'un scalpe humain. Aujourd'hui l'on rencontre cet ours bien rarement au-dessous

des hautes prairies et en deçà des montagnes de Roche.

Il existe encore d'autres espèces d'ours; ceux-ci ne sont dangereux que quand ils ont été blessés et qu'on les provoque au combat; ils cherchent rarement à se défendre si on leur permet de fuir. L'ours gris est le seul parmi les animaux de nos déserts de l'ouest qui soit enclin à des hostilités non provoquées. Sa taille et sa force prodigieuse en font un adversaire redoutable, et sa vie est tellement tenace qu'il brave souvent tous les efforts du chasseur, les coups de feu aussi bien que les blessures du couteau de chasse.

Une des anecdotes racontées en cette occasion, donnera aux lecteurs une idée des accidents et des angoisses auxquelles sont exposés les voyageurs de nos frontières. Un chasseur, en poursuivant un daim, tomba dans un de ces puits profonds formés dans les prairies par les grandes pluies, que l'on désigne sous le nom d'égoûts. A son inexprimable horreur, il se trouva en contact, au fond de ce trou, avec un ours gris d'une grosseur prodigieuse. Le monstre le saisit et une lutte à mort s'ensuivit; mais le malheureux chasseur, quoique privé de l'usage d'un de ses bras qui avait été fracassé ainsi qu'une jambe, quoique déchiré par les dents et les griffes de son ennemi, réussit néanmoins à le tuer. Il resta au fond du puits pendant plusieurs jours, trop

faible pour se relever, et se nourrissant de la chair crue de l'ours, et prenant soin de tenir ses blessures ouvertes, afin qu'elles pussent se guérir par degrés et radicalement.

Enfin il reprit assez de force pour grimper hors du puits et arriver sur la prairie. Il gagna en rampant et avec beaucoup de peine un ravin où coulait un ruisseau presque à sec; là il but avec délices de l'eau fraîche qui le ranima, et, en se traînant d'une flaque à l'autre, il se soigna avec de petits poissons et des grenouilles.

Un jour, il vit sur la prairie voisine un loup poursuivre et tuer un daim. A l'instant, il rampa hors du ravin, chassa le loup, et se couchant à côté de l'animal mort, il y resta assez de temps pour faire plusieurs repas succulents, qui lui rendirent une grande partie de ses forces.

En retournant au ravin, il suivit le cours du ruisseau jusqu'à son confluent avec une rivière assez forte. Il la descendit en se laissant aller au courant, et arriva ainsi jusqu'au Mississippi. Au moment où il entra dans ce fleuve, il rencontra sur la rive un arbre fourchu qu'il lança avec peine dans l'eau, et se mettant à cheval dessus, il s'abandonna à la merci des flots. De cette manière il parvint jusqu'en face du fort de Council Bluffs. Heureusement il y arriva de jour, autrement il aurait pu passer inaperçu devant ce poste solitaire, et aurait péri au milieu de

ces vastes eaux. On le signala du fort, et on envoya aussitôt un canot à son secours. Il fut débarqué plus mort que vif, et ne tarda pas à être guéri de ses blessures; mais il resta mutilé jusqu'à la fin de ses jours.

Notre chasseur Beattie était revenu de son combat avec l'ours, exténué et découragé. Le court séjour qu'il avait fait dans le ruisseau, joint au changement du temps, avait réveillé les douleurs rhumatismales auxquelles il était sujet. Bien qu'il fût d'une énergie à l'épreuve des plus grandes fatigues, on le voyait maintenant triste et abattu auprès du feu, se plaignant peut-être pour la première fois de sa vie. Il était encore à la fleur de l'âge, et paraissait avoir une constitution de fer; cependant, à l'entendre, il n'était plus qu'une misérable ruine.

Il est vrai qu'on voyait en lui un exemple vivant des maux qui suivent les habitants des frontières. En découvrant son bras gauche, il nous montra les contractions produites sur ce membre par une précédente attaque de rhumatisme, maladie qui afflige souvent les Indiens; car il ne faut pas croire, comme beaucoup de personnes se l'imaginent, que parce qu'ils sont exposés sans cesse aux vicissitudes des saisons, ils soient entièrement insensibles aux changements de l'atmosphère. Il portait en outre les cicatrices de différentes blessures reçues à la chasse ou dans les guerres des Indiens. Son bras droit avait

été cassé dans une chute de cheval ; une autre fois, son coursier s'étant abattu sous lui, avait brisé sa jambe gauche.

— Je suis tout en pièces, disait-il, je ne suis plus bon à rien ; aussi je ne me soucie guère de ce qui pourra encore m'arriver. Cependant, ajoutait-il après une pause, il faudrait encore un bras un peu fort pour me renverser.

Je recueillis de sa bouche diverses particularités de sa vie qui me confirmèrent dans l'estime que j'éprouvais pour lui. Sa résidence était sur le Neotho, dans un hameau d'Onagas, placé sous la surveillance d'un missionnaire des bords de l'Hudson, nommé Requa, qui s'efforçait d'enseigner aux sauvages l'art de cultiver la terre pour en faire des laboureurs et des bergers. J'avais visité cette mission agricole dans ma dernière tournée le long des frontières ; et je l'avais considérée comme devant être un jour plus profitable aux peuples indiens qu'aucune des autres missions de ce pays, lesquelles se bornent à la prédication et à la prière.

Dans ce hameau, Pierre Beatts avait sa petite ferme, sa femme indienne et ses enfants, et il aidait M. Requa dans ses efforts pour civiliser les Onagas et améliorer leur condition. Beatts avait été élevé dans la religion catholique, et restait inébranlable dans sa foi. Il ne pouvait pas, disait-il, prier avec M. Requa, ministre protestant ; mais il pouvait tra-

vallier avec lui, et il montrait beaucoup de zèle pour tout ce qui pouvait contribuer au bien-être de ses parents et de ses voisins sauvages.

En effet, bien que fils d'un Français, et élevé dans la société des blancs, il avait plutôt les goûts d'un Indien, et ses affections penchaient vers la nation de sa mère. Quand il me parlait des insultes et des injustices que les malheureux Indiens avaient à souffrir dans leur commerce avec les grossiers planteurs de la frontière; quand il me dépeignait l'état précaire et dégradé des Osages, dont la tribu, diminuée de nombre, abâtie d'esprit, vivait presque par grâce sur la terre où jadis elle avait figuré d'une manière si héroïque; je voyais ses veines se gonfler et ses narines se dilater d'indignation; mais il réprimait bientôt ce sentiment avec cet empire sur soi-même que l'on admire dans les Indiens, et le refoulait pour ainsi dire dans son sein.

Il n'hésite pas à me raconter comment un jour il s'était joint à ses parents osage, pour tirer vengeance d'un parti de blancs qui avaient commis contre les premiers un outrage flagrant; et je trouvais que, dans la rencontre qui eut lieu, Deste s'était montré tout-à-fait Indien.

Plus d'une fois il avait accompagné les Osages de sa famille dans leurs guerres contre les Pawnees, et il me fit, entre autres, le récit d'une escarmouche qui coûta la vie à un bon nombre de ces derniers.

sur les confins de ces mêmes territoires de chasse, où nous nous trouvions alors.

— Nous passerons peut-être, dit-il, près de cet endroit dans le cours de notre tournée, et nous pourrions y voir encore les os et les crânes des morts.

Le chirurgien de la troupe, qui se trouvait présent à notre entretien, dressa les oreilles en entendant ces mots. Il s'occupait un peu de phrénologie, et il offrit à Beattie une honnête récompense s'il pouvait lui procurer un de ces crânes.

Beattie le regarda pendant un moment avec un air grave et plein de surprise.

— Non, dit-il enfin ; ce que vous me demandez est mal. J'ai le cœur assez ferme ; tuer n'est rien pour moi ; mais ne troublons pas le repos des morts.

Il ajouta qu'une fois, en voyageant avec des blancs, il avait couché sous la même tente avec un docteur, et s'était aperçu que ce savant avait dans son bagage un crâne de Pawnee. Aussitôt il se leva pour quitter la tente et abandonner la compagnie. — Il chercha à me séduire, dit Beattie ; mais je lui répondis : Non ! il faut nous séparer ; je ne puis rester dans une pareille société.

Dans l'abattement momentané de son esprit, le métis se livrait aux idées superstitieuses de présages, si communes parmi les Indiens. Il était resté quel-

que temps assis, la joue appuyée sur sa main, et regardant le feu. Je m'aperçus que ses pensées se reportaient à son humble chaumière sur les rives du Neotho. Je le questionnai, et il me dit qu'il était sûr qu'à son retour chez lui, il trouverait quelqu'un de sa famille malade ou mort. Depuis deux jours son œil gauche éprouvait des tiraillements et des picotements insolites, et c'était toujours l'annonce de quelque malheur de ce genre.

Telles sont pourtant les circonstances triviales qui revêtues du nom pompeux de présage, ébranlent les âmes de ces hommes de feu. Le moindre de ces signes de sinistre augure est suffisant pour détourner un chasseur ou un guerrier de son chemin, et remplir son imagination de mille craintes absurdes. C'est ce penchant à la superstition, commun à tous les sauvages habitants des déserts, qui donne une si puissante influence à leurs prophètes et à leurs rêveurs.

Les Osages avec lesquels Beatte avait passé la plus grande partie de sa vie, conservent dans toute leur intégrité primitive ces idées et ces rites superstitieux qui provoquent notre rire ou notre pitié. Ils croient tous à l'existence de l'âme après sa séparation du corps; mais à cette croyance universelle ils en ajoutent une autre: ils s'imaginent que l'âme emporte dans l'autre monde les goûts et les habitudes de sa vie mortelle. Dans un village osage, voisin

de celui de Beattie, l'un des chefs perdit une fille unique, belle enfant d'un âge encore bien tendre. On enterra tous ses jouets avec elle, et son petit cheval favori fut tué et mis également dans la fosse, afin qu'elle pût s'en servir pour arriver dans la terre des esprits.

J'ajouterai ici une petite histoire qui me fut racontée pendant ma tournée dans le pays de Beattie, et qui montre jusqu'où vont les superstitions de sa tribu.

Un nombreux parti d'Onges était campé depuis quelque temps sur les bords d'un bon ruisseau, nommé le Nick-à-nanas. Parmi eux se trouvait un jeune chasseur, un des plus beaux et des plus braves de la tribu. Il était fiancé à une jeune fille, que sa beauté avait fait surnommer la Fleur des Prairies. Le chasseur la laissa avec ses parents au campement, tandis qu'il allait à Saint-Louis disposer des produits de sa chasse et acheter des ornements pour sa jeune épouse.

Après une absence de quelques semaines, il revint sur les bords du Nick-à-nanas; mais le camp n'existait plus. La charpente seule des loges et les tisons des feux éteints indiquaient la place qu'il occupait auparavant.

A quelque distance il vit une femme qui, assise près du ruisseau, semblait pleurer. C'était sa fiancée. Il courut vers elle; mais elle détourna la tête triste-

ment. Il craignit alors que quelque malheur ne fût arrivé au camp.

— Où est notre peuple ? s'écria-t-il.

— Ils sont allés sur les bords de la Wagrushka ; et moi je t'attendais ici.

— Alors, hâtons-nous de rejoindre notre peuple sur les bords de la Wagrushka.

Il donna son paquet à porter à la jeune fille, et marcha devant, suivant la coutume des Indiens.

Ils arrivèrent ainsi à un endroit d'où l'on voyait la fumée du camp s'élever dans le lointain, des bords boisés du ruisseau où s'étaient arrêtés les Osages.

La jeune fille s'assit au pied d'un arbre.

— Il n'est pas convenable, dit-elle, que nous retournions ensemble ; j'attendrai ici.

Le jeune chasseur poursuivit donc seul sa route vers le camp. Il fut reçu par ses parents avec des visages sombres.

— Quel malheur vous est-il arrivé, dit-il, pour que vous soyez tous si tristes ?

Personne ne répliqua.

Il se tourna vers sa sœur bien-aimée et la pria d'aller chercher sa fiancée, et de la conduire au camp.

— Hélas ! s'écria-t-elle, comment pourrais-je la chercher ? Elle est morte, il y a déjà plusieurs jours.

Alors les parents de la jeune défunte entourèrent

le chasseur en plourant et en gémissant ; mais il ne pouvait croire à ces tristes nouvelles.

— Tout-à-l'heure encore, disait-il, je l'ai laissée vivante et en bonne santé. Venez avec moi, et je vous conduirai près d'elle.

Il conduisit en effet les malheureux parents à l'arbre sous lequel elle s'était assise ; mais elle n'y était plus, et le paquet qu'il lui avait donné à porter, gisait à terre :

La fatale vérité le frappa au cœur : il tomba mort sur la place.

Je donne cette simple histoire presque dans les mêmes termes avec lesquels on me l'a racontée. J'étais alors assis auprès d'un feu, sur les bords du même ruisseau où l'on dit qu'elle s'est passée.

DES PRAIRIES.

gémissant ; mais il ne
ouvelles.

disait-il, je l'ai laissée
Venez avec moi, et je

heureux parents à l'ar-
sise ; mais elle n'y était
avait donné à porter,

au cœur : il tomba mort

toire presque dans les
on me l'a racontée. J'é-
feu, sur les bords du
u'elle s'est passée.

CHAPITRE XXVIII.

Expédition secrète. — Salles seigneuriales.

“ Le lendemain matin nous vîmes arriver les cava-
liers qui étaient restés au dernier campement pour
chercher leurs chevaux égarés. Ils avaient suivi leurs
traces à une assez grande distance, à travers les
broussailles et les roseaux des marais ; et ce ne fut
qu'après avoir passé plusieurs ruisseaux qu'ils les
retrouvèrent paissant sur les bords d'une prairie.
Ces animaux avaient tous la tête tournée dans la
direction du fort, comme s'ils avaient l'intention de
regagner leur logis, tout en broutant ce qui se trou-

vait sur leur passage, sans que la liberté illimitée des prairies que le hasard leur offrait fût capable de les détourner de leur route.

Vers midi le temps s'éclaircit, et je remarquai que Tony et les métis tenaient une conférence mystérieuse. Elle aboutit à présenter une requête à l'effet de dispenser le créole de son service pendant quelques heures, et de lui permettre de se joindre à ses camarades pour une grande expédition. Nous objectâmes que Tony était trop incommodé de ses douleurs pour une telle entreprise; mais il en raffolait à tel point que rien n'était capable de l'en détourner; et quand la permission demandée lui fut accordée, il oublia en un instant toutes ses souffrances.

Bientôt le trio fut équipé et à cheval; ils avaient tous le fusil sur l'épaule, et la tête enveloppée dans des mouchoirs, ce qui annonçait assez qu'ils avaient en vue quelque affaire importante. A mesure qu'ils passaient devant les différentes loges du camp, le petit Français vaniteux ne pouvait s'empêcher de proclamer à droite et à gauche les grandes choses qu'il allait exécuter; quoique le taciturne Beattie, qui marchait en avant, s'arrêtât à chaque instant pour le regarder d'un air de reproche sévère. Mais il était impossible de contraindre le loquace Tony à jouer dans son entier le rôle d'un Indien.

Plusieurs autres chasseurs se mirent aussi en campagne, et le vieux Ryan revint des premiers

dans la soirée avec de riches dépouilles : il avait tué un daim et deux belles daines. Je m'approchai d'un groupe qui s'était formé autour du vétéran et qui était occupé à discuter les mérites d'un stratagème quelquefois employé dans la chasse aux daims. Ce stratagème consiste à imiter le cri du faon avec un petit instrument et à attirer ainsi la mère à la portée du fusil. La pauvre daine, trompée par ces cris, et ne songeant qu'à son petit, s'avance quelquefois tout près du chasseur, qui alors l'abat sans peine.

— Une fois, dit un jeune chasseur, j'ai fait arriver de cette manière une daine à vingt pieds de moi ; j'étais sûr de mon coup : trois fois je mis en joue, et trois fois le cœur me manqua pour presser la détente. La pauvre bête regardait d'un air si triste que je sentis mon cœur s'attendrir. Je pensai à ma mère, je me rappelai les angoisses que je lui causais, quand j'étais encore enfant, et ce souvenir mit fin aussitôt à mon hésitation. Je jetai un cri pour avertir la daine de ma présence, et en un instant elle fut hors de la portée de mon fusil.

— Et vous fîtes bien, s'écria l'honnête Ryan. Pour ma part, je n'ai jamais pu employer cette ruse. Je me suis trouvé avec des chasseurs qui avaient de ces instruments dont vous parlez ; mais je les ai obligés à les jeter de côté. Prendre avantage de l'amour d'une pauvre mère pour ses petits, est une chose infâme.

Sur le soir nos trois mystérieux chasseurs revinrent de leur expédition. La langue de Tony annonça leur approche longtemps avant qu'on pût les apercevoir, car il criait de toute la force de ses poumons ; et ses cris attirèrent l'attention du camp entier. La marche pesante et les flancs haletants de leurs chevaux prouvaient qu'ils avaient fait un rude exercice ; en outre ils étaient chargés de viande comme l'éta! d'un boucher.

En effet ils avaient parcouru une immense prairie qui s'étendait au-delà de la forêt et qui était couverte de troupeaux de buffles. Dans sa conversation avec les Osages que nous avions rencontrés quelques jours auparavant, Beatte avait été informé du voisinage de cette prairie et de l'abondance du gibier qui s'y trouvait ; mais il en avait fait un secret à tout le monde, afin que lui et ses camarades Antoine et Tony eussent le plaisir d'y chasser les premiers. Ils s'étaient contentés de tuer quatre buffles, quoique, suivant le rapport de Tony, ils eussent pu en tuer par vingtaines.

Ces nouvelles, et la chair des buffles apportées comme pièce de conviction, répandirent la joie dans tout le camp, et donnèrent à chacun l'espoir de faire encore une chasse brillante sur les prairies. Tony devint de nouveau l'oracle du camp, et pendant des heures entières il sut intéresser un groupe de cavaliers, qui, assis autour du feu, la tête en-

tre les épaules, l'écoutaient sans l'interrompre.

Il était plus glorieux que jamais de son adresse comme tireur ; quant au peu de succès qu'il avait eu au commencement de notre voyage, il l'attribuait au destin, peut-être même à l'enchantement, et s'imaginant qu'il était écouté avec une véritable crédulité, il donna un exemple de ce dernier cas, en affirmant que la chose lui était arrivée à lui-même ; mais c'était évidemment un conte recueilli chez les Osages, ses alliés.

Suivant ce récit, Tony, à l'âge de quatorze ans, se trouvait un jour à la chasse, lorsqu'il vit un daim blanc sortir d'un ravin ; comme il s'approchait en rampant de l'animal pour tirer sur lui, il en vit un autre, puis un troisième et ainsi de suite jusqu'à sept, tous aussi blancs que la neige. Quand il se crut assez rapproché d'eux pour se servir avec avantage de son fusil, il en distingua un particulièrement et tira sur lui, mais sans résultat ; le daim ne parut pas seulement s'en apercevoir. Tony rechargé, tira de nouveau et manqua son coup. Il continua ainsi de tirer et de manquer, jusqu'à ce qu'il eût épuisé toutes ses munitions, et les daims restèrent parfaitement intacts. Il rentra chez lui, désespérant de son adresse ; mais il fut consolé par un vieux chasseur osage qui lui dit que ces daims blancs étaient enchantés, et qu'ils ne pouvaient être tués que par des balles d'une espèce particulière.

Le vieil indien fondit donc quelques balles pour Tony ; mais il ne voulut pas lui permettre d'assister à ses opérations, et refusa opiniâtrément de lui dire quels étaient les ingrédients qu'il mêlait au plomb, et de quelles cérémonies mystérieuses il se servait dans cette occasion.

Pourvu de ces balles, Tony retourna à la quête des daims blancs ; et parvint à les retrouver. Il essaya d'abord l'effet de quelques balles ordinaires ; il le trouva nul comme précédemment ; mais la première balle enchantée fit tomber un daim superbe. Alors tous les autres prirent la fuite et on ne les revit plus.

Le 29 octobre, le jour se leva sombre et triste ; mais sur les huit heures, le soleil sortit des nuages et éclaira la forêt d'une douce lumière ; et aussitôt les sons du cor donnèrent le signal du départ. Tout le camp retentit alors d'un bruit auquel on n'était plus accoutumé ; c'étaient partout des cris de joie, des éclats de gaité. On voyait les cavaliers, les uns courir après leurs chevaux, les autres les ramener et pousser devant eux ceux de leurs camarades. Ici l'on enlevait de dessus la charpente des loges, les couvertures encore humides qui avaient servi de tentes ; là on se hâtait de faire les paquets et de les charger sur les bêtes de somme, à mesure qu'elles arrivaient ; plusieurs remettaient leurs fusils mouillés en état de servir, et les chargeaient de nouveau afin qu'ils fussent prêts pour la chasse.

A dix heures nous commençâmes notre marche. Mais je restai à la queue de la colonne, tandis qu'elle passait le torrent et s'enfonçait dans les détours de la forêt. En général, j'aimais à me tenir ainsi en arrière jusqu'à ce que le dernier homme eût disparu à mes yeux, et que les derniers sons du cor se fussent perdus dans les airs, et je voyais avec un singulier plaisir ces pays sauvages retomber dans le silence et la solitude.

Cette fois le lieu qu'avait occupé notre camp offrait une scène complète d'abandon et de désolation. Le bois environnant n'était plus, dans certains endroits, qu'un marais fangeux; des arbres tombés sous la hache et privés d'une partie de leurs branches, des charpentes de loges dénuées de leurs couvertures, des feux mourants, devant lesquels étaient encore suspendus des quartiers de venaison et de chair de buffles rôtis, le sol jonché d'os de daims et de buffles, de cornes, de peaux; tel était l'aspect de notre camp. Çà et là on voyait encore des morceaux de viande crue et des dindons avec leurs plumes, que les jeunes chasseurs avaient dédaigné d'emporter avec eux, tant leur imprévoyance était grande quand ils s'attendaient à trouver dans la journée un lieu riche en gibier. Pendant ce temps une bande de busards ou de vautours planaient au-dessus de ces restes, en décrivant des cercles majestueux, et se préparaient à fondre sur le camp aussitôt que nous l'aurions abandonné. //

[The text in this block is extremely faint and illegible due to the quality of the scan. It appears to be a page of handwritten or printed text, possibly a list or a series of entries, but the individual words and sentences cannot be discerned.]

CHAPITRE XXIX.

La Grande Prairie. — Une chasse au buffle.

Après une marche d'environ deux heures, dans la direction du sud, nous sortîmes enfin de la zone si triste des forêts transversales, et à notre grande satisfaction, nous vîmes la *Grande Prairie* s'étendre devant nous à droite et à gauche. Nous pouvions suivre des yeux le cours sinueux de la grande rivière canadienne et de plusieurs autres courants moins considérables, marqués par les lignes vertes des bois qui bordent leurs rives. Le paysage était vaste et magnifique. On sent toujours son cœur se dilater

à la vue de ces plaines sans bornes et d'une si riche végétation ; mais j'éprouvais cette émotion avec d'autant plus d'intensité qu'il me semblait que je sortais d'une prison.

Du haut d'une petite éminence, Beatte nous montra la place où lui et ses camarades avaient tiré les quatre buffles ; il nous fit remarquer également plusieurs objets noirs qui se mouvaient au loin, et qu'il nous dit être des buffles appartenant au troupeau attaqué la veille. Le capitaine se détermina à marcher vers un fond boisé à un mille de distance, et à s'y établir un jour ou deux, afin de faire aux buffles une chasse régulière, et de renouveler les provisions.

Pendant que le troupe défilait le long du penchant de la colline, vers le lieu choisi pour le campement, Beatte nous proposa à moi et à mes compagnons de table de nous mettre sous sa conduite, en nous promettant de nous mener sur un terrain qui abondait en gibier. Nous quittâmes donc la colonne et nous suivîmes le métis vers la prairie, en traversant une petite vallée et montant un léger renflement du sol.

Arrivés sur cette hauteur, nous vîmes une troupe de chevaux sauvages à un mille environ de nous. A l'instant Beatte oubliant les buffles, et monté sur son vigoureux cheval demi-sauvage, le lariat noué à la selle, il s'élança en avant, pen-

dant que nous restions sur la hauteur à suivre tous ses mouvements avec le plus vif intérêt. Profitant de l'avantage que lui offrait une ligne d'arbres, il arriva tout près des chevaux avant d'en être aperçu. Mais à peine il se montra que tout le troupeau se mit à fuir.

Nous ne le perdions pas de vue : il courait à l'extrémité de l'horizon, semblable à un corsaire donnant la chasse à un bâtiment marchand. Enfin, il passa sur la crête d'une éminence, et de là dans une vallée peu profonde. Quelques instants après nous le vîmes sur une colline opposée, touchant presque l'un des chevaux. Déjà il l'avait rejoint et paraissait vouloir l'enlacer, lorsque tous deux disparurent derrière la colline, et nous ne les vîmes plus. Nous apprîmes plus tard qu'il avait en effet jeté le nœud sur un superbe cheval, mais que ne pouvant le retenir, il avait perdu son lariat dans ses efforts.

Pendant que nous attendions son retour, nous aperçûmes deux buffles. Ils descendaient une pente et se dirigeaient vers un ruisseau qui coulait au fond d'un ravin bordé d'arbres. Le jeune comte et moi, nous tentâmes de les approcher sous le couvert des arbres ; mais ils nous découvrirent quand nous étions encore à une distance de trois à quatre cents toises d'eux, et se retournant aussitôt, ils se retirèrent sur la hauteur d'où ils

étaient venus. Nous poussâmes nos chevaux à travers le ravin et nous leur donnâmes la chasse. Le poids énorme de la tête et des épaules rend au buffle les montées difficiles, mais accélère sa course dans les descentes. Nous avions donc l'avantage, et nous eûmes bientôt gagné les fuyards, quoiqu'il ne fût pas aisé d'obliger nos chevaux à s'en approcher, tant la seule odeur de ces animaux leur inspire de terreur.

Le comte, qui avait un fusil à deux coups, chargé à balles, fit feu, mais il manqua. Alors les buffles changèrent de direction, et descendirent la colline avec la plus grande rapidité. Comme ils prirent des chemins différents, chacun de nous s'attacha à la poursuite de l'un d'eux et nous nous séparâmes.

J'étais pourvu d'une vieille paire de pistolets en bronze, que j'avais empruntés à Fort-Gibson, et qui paraissaient avoir fait plus d'une campagne. Les pistolets sont d'une grande utilité dans la chasse aux buffles, parce que le chasseur peut s'approcher très près de l'animal, et tirer sur lui tout en courant, tandis que la longue et lourde carabine, en usage sur la frontière, ne peut être maniée avec facilité ni déchargée avec justesse par le chasseur à cheval.

Mon projet était donc de m'approcher du buffle à la portée du pistolet. Ce n'était pas chose facile.

nos chevaux à
mes la chasse.
s'épaules rend
mais accélère sa
ens donc l'avan-
é les fuyards,
chevaux à s'en
es animaux leur

à deux coups,
inqua. Alors les
descendirent la
ilité. Comme ils
chacun de nous
eux et nous nous

e de pistolets en
Fort-Gibson, et
une campagne.
ité dans la chasse.
peut s'approcher
sur lui tout en
lourde carabine,
être maniée avec
par le chasseur à

procher du buffle
pas chose facile.

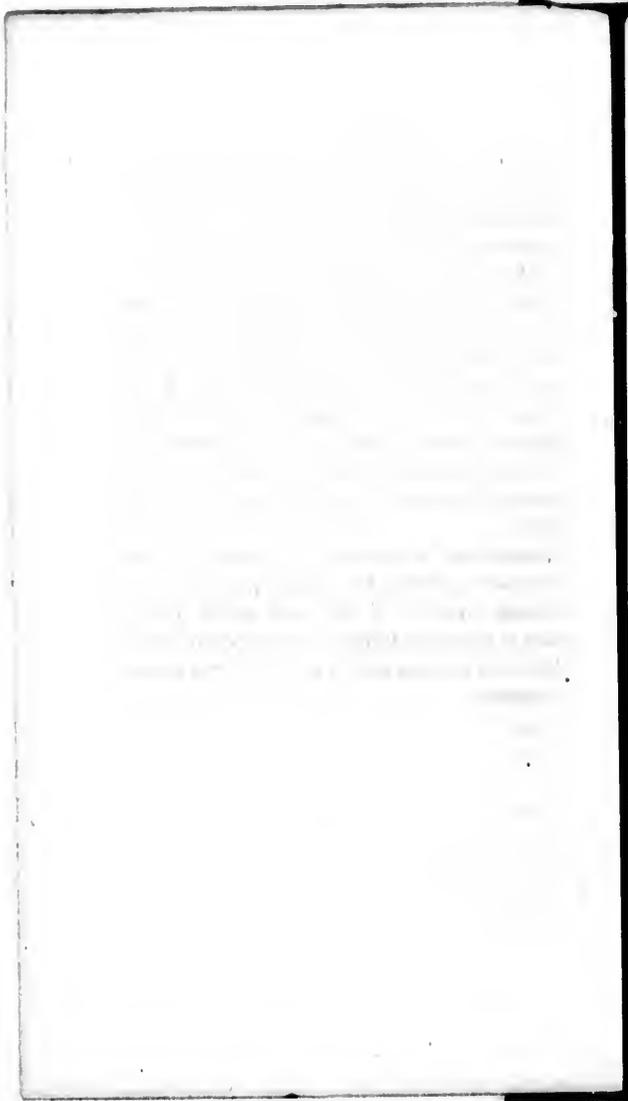


Quand le second pistolet manqua, j'étais tout près du Buffle.

J'étais bien monté, sur un cheval sûr et léger, et plein d'ardeur pour la chasse; mais aussitôt qu'il se trouvait à la hauteur du buffle, il reculait en dressant les oreilles avec tous les symptômes de la frayeur et de l'aversion. Cela cependant n'est pas étonnant. De tous les animaux, le buffle, quand il est serré de près par le chasseur, a l'aspect le plus terrible. Ses deux cornes noires et courtes se recourbant sur un large front hérissé, ses yeux semblables à des charbons ardents, sa bouche béante, sa langue desséchée et tirée en forme de croissant, sa queue relevée dont le bout frappe l'air avec force, tout cela produit une image parfaite de la rage mêlée de terreur.

Malgré les efforts de mon cheval pour s'éloigner, je le forçai à s'approcher assez de l'animal pour tirer mes pistolets; mais à mon grand chagrin, ils ratèrent tous les deux. Les platines de ces vétérans étaient tellement usées, que pendant le galop, l'amorce était tombée des bassinets. Quand le second pistolet manqua, j'étais tout près du buffle. Dans son désespoir il se retourna avec un sourd mugissement et se lança sur moi. Mon cheval tourna sur lui-même comme sur un pivot, fit un bond convulsif, et comme je me penchais de côté, le pistolet tendu, je faillis être jeté à terre aux pieds du buffle.

Trois ou quatre bonds de mon cheval me mirent



Ma c

N
jeun
dine
à le
au c
tinu
un c
et g

CHAPITRE XXX.

Un camarade perdu. — Et commissaire, le cheval sauvage et le buffle. — Stréade donnée par des loups.

Notre sollicitude fut alors éveillée au sujet du jeune comte. Avec sa vivacité et son impétuosité ordinaires, il avait persisté à pousser son cheval épuisé à la poursuite du troupeau, ne voulant pas rentrer au camp sans avoir tué un buffle. Il avait donc continué à courir après eux, tirant de temps en temps un coup infructueux, jusqu'à ce qu'enfin, chasseur et gibier, tout disparut à mes yeux derrière les iné-

Notre plan fut bientôt formé : il s'agissait de chasser les buffles, dans la direction où nous savions que le camp était situé. En agissant autrement nous risquions de nous éloigner tellement qu'il nous eût été impossible de retourner vers nos gens avant la nuit. Ainsi donc, en prenant un long circuit, nous avançâmes lentement et avec précaution, nous arrêtant chaque fois qu'un des buffles cessait de brouter. Heureusement nous avions le vent en face, sans quoi ils nous auraient sentis et auraient pris l'alarme. De cette manière nous parvînmes à les tourner sans les effaroucher. Le troupeau se composait d'environ quarante têtes, taureaux, vaches et veaux.

Nous étant séparés l'un de l'autre à quelque distance, nous nous approchâmes lentement sur une ligne parallèle, dans l'espoir d'arriver ainsi près de ces animaux sans attirer leur attention. Cependant ils commençaient à se retirer tout doucement, s'arrêtant à chaque pas pour prendre encore une bouchée d'herbe, quand tout-à-coup un taureau, que nous n'avions pas remarqué, et qui faisait la sieste sous un massif d'arbres à notre gauche, se leva de sa couche, et se hâta de rejoindre ses compagnons. Nous étions encore loin du troupeau, mais l'alarme était donnée. Nous pressâmes le pas : les buffles prirent le galop, et la chasse commença.

Comme le terrain était uni, ils couraient à la file avec rapidité, deux ou trois taureaux formant

l'arrière-garde. Le dernier de ceux-ci, avec son corps énorme, son front large, sa barbe dont le poil semblait brûlé par le soleil, avait l'air du patriarche du troupeau, du monarque de la prairie.

Il y a quelque chose d'imposant et de comique tout-à-la-fois dans le spectacle qu'offrent ces grands animaux, quand ils soulèvent leur lourde masse et la balancent par l'élevation et l'abaissement alternatifs de leur grosse tête et de leurs épaules, tandis que leurs yeux enflammés et méchants, expriment la colère et la fureur.

Pendant quelque temps je courus en ligne parallèle avec eux, sans pouvoir forcer mon cheval à s'en approcher à portée du pistolet, tant il avait été épouventé de l'assaut du buffle dans la précédente rencontre. A la fin cependant je réussis; mais mes pistolets ratèrent encore une fois. Mes compagnons, dont les chevaux étaient moins légers et plus fatigués par la route que le mien, ne purent atteindre le troupeau; cependant M. L. qui se trouvait le plus en arrière et qui perdait continuellement du terrain, s'arrêta, pointa son fusil à deux coups sur les fuyards, et fit feu. Le coup atteignit un buffle au-dessus des reins, lui brisa l'épine du dos, et l'animal tomba. M. L. descendit du cheval pour achever sa proie; alors j'empruntai son fusil qui contenait encore une charge, et reprenant le galop,

Je rattrapai le troupeau qui, poursuivi par le comte, continuait de fuir.

Avec cette arme je n'avais plus besoin de pousser mon cheval aussi près des buffles. Pendant que je les suivais de côté, j'en remarquai un qui me parut digne d'un coup d'essai. Je le couchai en joue et je l'abattis heureusement. La balle l'avait frappé dans une partie vitale : il ne put bouger de la place où il était tombé, et resta par terre à se débattre dans les angoisses de l'agonie.

Je mis pied à terre, et après avoir attaché mon cheval, je m'approchai de ma victime pour la contempler. Je ne suis point du tout chasseur ; l'importance du gibier et l'ardeur d'une chasse aventureuse, m'avaient seules entraîné à cet acte auquel je n'étais pas habitué. Maintenant que cette ardeur s'était calmée, je ne pouvais regarder sans une profonde pitié ce pauvre animal luttant avec la mort et répandant son sang à mes pieds. Son énorme taille qui, un instant auparavant, avait excité mon envie, accroissait alors mes regrets, comme s'il y avait cent fois plus de vie détruite dans un tel corps que dans celui d'un petit animal.

Pour ajouter à ces tardifs remords de conscience, l'agonie de la malheureuse bête se prolongeait : sa blessure était mortelle, mais la mort est souvent lente à venir. Je ne pouvais me résigner à la laisser là, exposée à être déchirée vivante par les loups,

qui déjà avaient senti le sang et rôdaient en hurlant autour de moi, attendant mon départ; ou par les corbeaux qui planaient au-dessus de ma tête et remplissaient l'air de leurs lugubres croassements. C'était un acte de miséricorde de mettre fin à ses douleurs en lui donnant le coup de grâce; j'armai donc un de mes pistolets et je m'approchai du buffle. Mais je sentis quelle énorme différence il y a entre tuer un animal de sang-froid et tirer sur lui dans la chaleur de la chasse. Cependant il fallut prendre mon parti; je visai le buffle derrière l'épaule et cette fois le pistolet ne manqua pas. L'animal, atteint sans doute au cœur, fit un mouvement convulsif et expira.

Pendant que je demeurais là méditant et moralisant sur les restes de la victime que j'avais si légèrement immolée, je fus rejoint par M. L...; il coupa la langue du buffle avec beaucoup de dextérité, et me la donna pour la porter au camp comme un trophée. //

CHAPITRE XXX.

Un camarade perdu. — Le commissaire, le cheval sauvage et le buffle. — Sérénade donnée par des loups.

Notre sollicitude fut alors éveillée au sujet du jeune comte. Avec sa vivacité et son impétuosité ordinaires, il avait persisté à pousser son cheval épuisé à la poursuite du troupeau, ne voulant pas rentrer au camp sans avoir tué un buffle. Il avait donc continué à courir après eux, tirant de temps en temps un coup infructueux, jusqu'à ce qu'enfin, chasseur et gibier, tout disparut à mes yeux derrière les iné-

galités du terrain et les lignes d'arbres et de broussailles qui le sillonnaient dans tous les sens.

Au moment où je fus rejoint par M. L..., le comte était depuis longtemps hors de vue. Nous nous consultâmes sur ce qu'il y avait à faire : car le jour baissait rapidement. Même en supposant que nous ne perdissions point les traces du jeune homme, il nous était impossible de le rattraper avant la nuit. D'un autre côté, en courant après lui, nous nous exposions à ne plus retrouver le chemin du camp. Nous nous décidâmes en conséquence à regagner le camp aussi promptement que possible, puis à envoyer ensuite nos métis et quelques-uns des chasseurs vétérans en croisière sur la prairie, à la recherche de notre compagnon.

Nous avançâmes donc dans la direction que nous supposions conduire au camp. Nos chevaux, épuisés de fatigue, pouvaient à peine aller au pas. Le crépuscule prenait une teinte de plus en plus sombre, le paysage s'effaçait par degrés, et ce fut en vain que nous cherchâmes à reconnaître les différents points que nous avions remarqués dans la matinée pour nous guider. La physionomie des prairies est si uniforme qu'elle défie l'observation de tout autre qu'un Indien, ou un chasseur accoutumé à les voir. A la fin la nuit devint complète.

Nous espérions apercevoir de loin la lueur des feux de nos gens, et nous prêtions l'oreille pour sai-

sir
foir
pris
ins
d'u
me
lag
fall
com
fles
amp
C
val
tenc
apr
Nou
cam
au
d'all
A
de h
été
mon
fles
tes
rôti
bre
avec

...arbres et de brousses les sens.
...ar M. L..., le comte
...e vue. Nous nous
...à faire : car le jour
...supposant que nous
...du jeune homme, il
...raper avant la nuit.
...près lui, nous nous
...le chemin du camp.
...uence à regagner le
...possible, puis à en-
...iques-uns des chas-
...la prairie, à la re-
...direction que nous
...nos chevaux, épuisés
...aller au pas. Le cré-
...plus en plus sombre,
...is, et ce fut en vain
...maître les différents
...qués dans la matinée
...mie des prairies est
...vation de tout autre
...accoutumé à les voir.
...le loin la lueur des
...ns l'oreille pour sai-

...sir le son des clochettes des chevaux. Une ou deux
fois nous crûmes les entendre ; mais c'était une mé-
prise. On n'entendait que le bruit monotone des
insectes, et de temps à autre, le hurlement lugubre
d'un loup, mêlé à la brise de la nuit. Nous songé-
mes alors à faire halte et à bivouaquer sous le feuil-
lage de quelque bosquet. Nous avions tout ce qu'il
fallait pour allumer du feu ; il ne manquait pas de
combustible autour de nous, et les langues des buf-
fles que nous avions tués pouvaient nous fournir un
ample souper.

Comme nous nous préparions à descendre de che-
val, et à mettre notre projet à exécution, nous en-
tendîmes la détonation d'une arme à feu, et bientôt
après les sons du cor, appelant la garde de nuit.
Nous poussâmes dans cette direction, et les feux du
camp frappèrent, au bout d'un moment, notre vue,
au milieu des bosquets qui couvraient un terrain
d'alluvion.

A notre entrée dans le camp nous fûmes surpris
de la joie bruyante qui y régnait. La journée avait
été employée à une grande chasse à laquelle tout le
monde avait pris part, et l'on avait abattu huit buf-
fles. De grands feux brillaient de tous côtés ; tou-
tes les mains étaient occupées autour des membres
rôtis ; et de la bosse succulente des buffles, si célè-
bre parmi les épicuriens des prairies. Aussi ce fut
avec un vif sentiment de plaisir que nous mîmes

ped à terre pour participer à ce festin de chasseurs; nous avons été à cheval depuis le matin et nous n'avions encore pris aucune nourriture.

Nous retrouvâmes notre digne ami, le commissaire, que nous avions quitté au début de cette aventureuse journée, couché dans un coin de la tente, et exténué de fatigue, à la suite d'une chasse plus heureuse qu'il ne l'avait espéré.

Nous apprîmes que Beatte voulant lui donner l'occasion de se signaler à la chasse, l'avait fait monter sur son cheval demi-sauvage, et l'avait conduit sur les traces d'un taureau-buffle que les chasseurs avaient déjà mis en fuite. Le cheval, aussi intrépide que son maître, et d'ailleurs habitué depuis longtemps au gibier qu'on lui proposait, n'eut pas plutôt vu et senti le buffle, qu'il s'élança en avant, comme s'il avait pris le mors aux dents. Il emporta ainsi son cavalier, bon gré mal gré, dans toutes les directions, franchissant les marais et les ruisseaux, gravissant et descendant les côtes avec une telle rapidité qu'il atteignit en peu de temps le fayard. Alors au lieu de se tenir à distance, il se serra contre le buffle. Le commissaire, plutôt pour se défendre que pour attaquer, déchargea les deux coups de son fusil sur l'ennemi. Cette bordée eut de l'effet, mais non un effet mortel. Le buffle se retourna furieux contre son adversaire. Le cheval, obéissant aux leçons qu'il avait reçues de son maître, fit volte-face.

Le taureau le poursuivit. Dans cette extrémité, le digne commissaire saisit le seul pistolet qu'il avait avec lui, et fit bravement feu. La balle pénétra dans la poitrine du buffle et l'animal tomba en roulant.

A son retour au camp, le commissaire fut accueilli avec des acclamations; il ne crut pas les avoir méritées. Il avait fait une rude course, mais par force; il était resté vainqueur, mais malgré lui. Aussi fit-il la sourde oreille à tous les compliments qui lui furent adressés, et la bonne chère des chasseurs placés devant lui ne fut pas capable de le tenter. Uniquement occupé de ses souffrances, il se retira de bonne heure sous la tente pour reposer ses membres brisés, et déclara que rien au monde ne pourrait désormais le décider à monter le cheval indien de Beattie, et qu'il renonçait pour jamais à la chasse aux buffles.

Il faisait alors trop nuit pour envoyer quelqu'un à la recherche du comte. On se contenta ainsi de donner souvent du cor, et de tirer de fréquents coups de fusil, afin de guider la marche du jeune homme, si par hasard il se trouvait à portée de les entendre. Mais la nuit avança, et il ne parut point. Pas une seule étoile ne brillait au ciel, qui pût l'aider à retrouver son chemin, et nous supposâmes qu'au lieu de continuer à errer dans l'obscurité, il prendrait le parti de bivouaquer jusqu'au jour.

C'était une nuit sombre, froide et humide. Les

carcasses des buffles tués dans le voisinage du camp, avaient attiré un nombre extraordinaire de loups qui nous régalaient d'un concert de hurlements plaintifs prolongés en lugubres inflexions. Rien de plus mélancolique, de plus affreux que le hurlement d'un loup pendant la nuit sur les prairies; mais ce qui augmentait encore pour nous l'horreur de l'obscurité et la sauvage musique des environs, c'était de penser à la situation de notre jeune ami, seul au milieu de cet immense désert. Toutefois, nous espérons qu'au retour de l'aurore il retrouverait le chemin du camp, et qu'alors tous les événements de la nuit ne seraient rappelés que comme autant de bonnes fortunes conformes à sa passion pour les aventures.

IRIS.

voisinage du camp,
ordinaire de loups
et de hurlements
flexions. Rien de
que le hurlement
prairies; mais ce
l'horreur de l'obs-
environs, c'était
jeune ami, seul
Toutefois, nous
il retrouverait le
les événements de
comme autant de
passion pour les

CHAPITRE XXXI.

Expédition pour retrouver notre ami perdu.

Le jour parut, et une ou deux heures se passèrent sans aucune nouvelle du comte. Nous commençons à être sérieusement inquiets de lui : car n'ayant rien pour se guider, il pouvait prendre une direction opposée à celle du camp et s'égarer complètement. Souvent on perdait ainsi des traqueurs pendant plusieurs jours; mais ce n'était pas le cas de notre jeune ami. Il n'avait aucune provision avec lui, et était dépourvu de toute expérience; d'ailleurs

il pouvait tomber entre les mains d'un parti errant de sauvages.

Aussitôt que nos gens eurent déjeuné, nous fîmes une levée de volontaires pour explorer le pays et ramener le comte. Une douzaine de cavaliers, armés de fusils, se présentèrent aussitôt, ainsi que nos métis Beatte et Antoine et le petit Tony, tous trois animés d'un zèle qui n'avait rien de simulé. M. L... et moi, nous nous mîmes à la tête de la troupe, afin de la conduire sur le théâtre de notre dernière chasse, à l'endroit où nous avons été séparés du comte, et tous ensemble nous traversâmes la prairie. Une course d'un à deux milles nous conduisit auprès des cadavres des buffles que nous avons tués, et dont une légion de loups se repaissaient déjà avec avidité. A notre approche, ils s'éloignèrent avec des marques visibles de mauvaise volonté, et s'arrêtant à quelques centaines de toises, ils ne détachèrent pas les yeux de dessus leur proie, attendant que nous fussions passés, pour retourner à leur banquet.

Je conduisis les deux métis sur le lieu même où le jeune comte m'avait quitté pour continuer seul la poursuite que nous avions commencée ensemble. C'était mettre des chiens exercés sur une piste. Ils distinguèrent sur-le-champ les traces du cheval du comte au milieu des empreintes profondes des pieds de buffles, et marchant d'un bon pas, ils arrivèrent à la distance d'un mille sur un pré où le troupeau

n'était divisé et dispersé çà et là. Ici les traces du cheval allaient en sens divers, se repliaient sur elles-mêmes, ou se croisaient. Nos métis étaient comme des chiens en défaut.

Pendant que nous restions là, immobiles, en attendant qu'ils se fussent reconnus dans ce labyrinthe, Beatta poussa tout-à-coup un de ces cris ou plutôt un de ces aboiements que l'on n'entend que parmi les Indiens, et nous montra une colline éloignée. En regardant attentivement, nous aperçûmes sur le sommet de cette hauteur un homme à cheval.

— C'est le comte ! s'écria Beatta, et il poussa son cheval au galop dans cette direction, suivi de toute la compagnie.

Un instant après le métis s'arrêta tout court. Un autre cavalier s'était montré sur le front de la colline. Cela changeait complètement le cas. Le comte était seul lorsqu'il s'était égaré, et il ne manquait personne au camp. Si donc l'un de ces cavaliers était le comte, l'autre ne pouvait être qu'un Indien, et probablement un Pawnee. Mais il pouvait se faire que les deux fussent des éclaireurs appartenant à quelque troupe de sauvages qui erraient dans les environs.

Pendant que nous discutions le pour et le contre de ces différentes opinions, nous vîmes les deux cavaliers glisser le long de la montagne, après quoi ils disparurent. Alors un des hommes de notre suite

suggéra l'idée qu'ils pouvaient bien faire partie d'un parti de Pawnees cachés derrière la colline, et dans les mains desquels le comte était tombé. Ces dernières paroles produisirent un effet électrique sur la troupe. A l'instant tous les chevaux furent mis au grand galop, les métis courant en avant, et les jeunes cavaliers jetant des cris de joie à la pensée qu'ils allaient enfin se mesurer avec les Indiens.

Une course désespérée nous mena au pied de la montagne et nous fit voir notre méprise. Nous trouvâmes au fond d'un ravin les deux hommes debout près d'un buffle qu'ils avaient tué. C'étaient deux cavaliers de notre camp, qui étaient sortis un peu avant nous, sans être remarqués, et qui étaient arrivés là en ligne droite, tandis que nous avions fait un long circuit dans la prairie.

Après avoir laissé à notre sang le temps de se calmer de l'émotion que nous venions d'éprouver, nous retournâmes lentement sur nos pas vers la prairie; mais ce ne fut qu'avec peine que nos métis retrouvèrent les traces du comte. Ayant enfin réussi à les distinguer, ils les suivirent dans tous leurs détours jusqu'à une place où elles n'étaient plus mêlées avec les empreintes des buffles, mais prenaient toutes sortes de directions, excepté celle du camp. Ici le comte avait sans doute renoncé à poursuivre le gibier qui lui échappait sans cesse, et cherché son chemin pour retourner vers nos gens; mais il s'était

égaré au milieu des ombres qui s'épaississaient autour de lui.

Dans tout le cours de ces recherches, nos métis déployèrent cette promptitude et cette finesse de coup-d'œil qui distinguent les Indiens. Beate surtout pouvait être comparé à un vieux chien de chasse que rien ne peut mettre en défaut. Quelquefois on le voyait marcher au petit trot, les yeux fixés sur la terre, et discerner dans l'herbe des empreintes qu'il m'aurait été impossible de distinguer sans la plus minutieuse attention. D'autres fois il allait au petit pas ; tandis que son regard perçant voyait des choses qui m'échappaient entièrement ; alors souvent il descendait, et conduisant sa monture par la bride, il s'avancait doucement, le visage incliné vers la terre, et saisissant çà et là les indications les plus vagues, les plus incertaines.

Là où le sol était dur et les herbes sèches, il perdait complètement la piste, mais il ne perdait point courage, il allait en avant, en arrière, à droite, à gauche et revenait sur ses pas jusqu'à ce qu'il eût un nouveau point de départ. S'il n'en trouvait pas, il examinait les bords des ruisseaux voisins, où les fonds sablonneux des ravins, dans l'espoir de reconnaître la place où le comte les avait traversés. Quand enfin il était parvenu à retrouver la trace qu'il cherchait, il remontait à cheval et recommençait sa course. Cependant, après avoir passé un ruisseau sur

les rives croulantes duquel les fers d'un cheval étaient profondément marqués, nous arrivâmes sur une prairie élevée et couverte d'un gazon desséché, où nos méfis furent complètement dépités. Pas une empreinte de pied ne pouvait être distinguée dans aucune direction, et Beatte, s'arrêtant au milieu de sa course, secoua la tête d'un air tout-à-fait découragé.

Au même instant, une petite troupe de daims sortit d'un ravin à quelques pas de la place que nous occupions, et vint à nous en bondissant. Beatte sauta en bas de son cheval, mit son fusil en joue, et blessa un de ces animaux sans l'abattre. Le bruit du fusil fut aussitôt suivi d'un cri éloigné. Nous regardâmes autour de nous, mais nous ne pûmes rien voir. Un autre cri prolongé se fit entendre, et enfin nous aperçûmes un cavalier qui sortait d'une forêt.

Un coup-d'œil nous suffit pour reconnaître le comte. Des acclamations générales s'en-suivirent, et tout le monde se mit à courir au-devant de notre ami pour le féliciter. Ce fut une rencontre bien agréable de part et d'autre. De notre côté l'anxiété avait été bien grande, à cause de la jeunesse et de l'inexpérience du comte; et quant à lui, malgré son amour pour les aventures, il paraissait heureux de se retrouver avec ses amis.

Comme nous l'avions supposé, il avait fait fausse route la veille au soir, et après avoir erré dans le

désert jusqu'à la nuit, il s'était décidé à bivouaquer le plus commodément qu'il lui était possible. La nuit était froide, et cependant il n'osa pas faire de feu, de peur d'attirer l'attention de quelques mardaudeurs indiens. Il attacha les jambes de devant de son cheval avec son mouchoir, et le laissant paître librement sur la prairie, il grimpa sur un arbre, posa solidement sa selle entre deux branches, et s'y assit en appuyant le dos contre le tronc. Il se préparait à passer une nuit triste et inquiète, interrompue souvent par les hurlements des loups; mais il fut agréablement trompé dans son attente. La fatigue de la journée lui procura un sommeil doux et profond; il fit des rêves délicieux sur la Suisse, son pays natal, et ne s'éveilla qu'au grand jour.

Alors il descendit de l'arbre, monta à cheval, et se dirigea vers le sommet d'une colline aride et dépouillée, d'où il aperçut autour de lui une plaine vaste et unie, sans aucun chemin tracé. Cependant à une distance peu considérable, il vit la grande rivière canadienne qui serpentait entre des rives couvertes de forêts. A cette vue, il se consola par la pensée que s'il ne retrouvait pas le camp et si aucun de nous ne parvenait à le retrouver lui-même, il suivrait le courant de ce fleuve, qui ne pouvait manquer de le conduire à quelque poste de la frontière, ou à quelque hameau indien. Ainsi se terminèrent les événements de notre fameuse chasse aux buffles.

CHAPITRE XXXII.

Une république de chiens des prairies.

En revenant de notre expédition à la recherche du jeune comte, j'appris qu'on avait découvert sur le plateau d'une colline, à un mille du camp, un grand terrier, ou comme on les appelle ici, un village de chiens des prairies. Sur le soir, je partis avec un compagnon pour le visiter.

Le chien des prairies est un petit animal de la famille des lapins et de la grosseur d'un lapin ordinaire. Il a un caractère vif, prompt, sensible et un peu pétulant. Du reste, il est très sociable et vit en

nombreuses communautés qui s'étendent souvent sur une surface de plusieurs acres de longueur, où les traces foulées et refoulées, qui sillonnent le terrain, prouvent l'incessante mobilité de ses habitants.

On les voit en effet toujours occupés soit de leurs jeux, soit de leurs affaires publiques et privées, allant et venant de tous côtés, comme pour se faire des visites, se réunissant en plein air et gambadant ensemble à la fraîcheur du soir, après les pluies d'orage. Quelquefois ils passent la moitié de la nuit à se divertir, et aboient ou plutôt glapissent comme de très jeunes chiens ; mais à la moindre alarme, tous se retirent dans leurs cellules, et le village redevient désert et silencieux. Quand ils sont surpris et n'ont aucun moyen d'échapper, ils prennent un air d'audace et une expression tout-à-fait comique de défi et de colère impuissante.

Cependant les chiens des prairies ne sont pas les seuls habitants de ces villages. Des hiboux et des serpents à sonnettes y prennent aussi leur domicile ; mais on ne sait si on doit les considérer comme des hôtes bien venus, ou des intrus importuns. Les hiboux appartiennent à une espèce particulière ; ils ont le regard plus perçant, les pattes plus longues et le vol plus rapide que les hiboux communs ; en outre ils sortent en plein jour. Quelques-uns disent qu'ils habitent les demeures des chiens, seulement quand ceux-ci les ont abandonnées, par suite de la

mort de quelqu'un de la famille : car il paraît que la sensibilité de ces singuliers petits animaux ne leur permet pas de rester dans un lieu où ils ont perdu un ami. D'autres affirment que les chiens se servent du hibou comme d'une espèce d'intendant ; et même ils prétendent, vu la ressemblance de leur cri, que l'oiseau apprend à japper aux jeunes chiens et remplit ainsi les fonctions de précepteur dans les familles.

A l'égard du serpent à sonnettes, on n'a encore rien appris de satisfaisant sur le rôle qu'il joue dans l'économie domestique de cette intéressante communauté. Quelques personnes pensent que cet animal n'est qu'un flatteur et un fripon qui trompe indignement le chien crédule et honnête dont il veut faire sa proie. Il est certain qu'on a découvert parfois dans son estomac les restes des petits de ses hôtes, d'où l'on peut conclure qu'il ne se contente pas de ce qui est ordinairement accordé aux parasites.

Tous les détails qu'on m'avait donnés sur ces singulières communautés me firent approcher du village avec un vif intérêt. Malheureusement, dans le courant de la journée, il avait été visité par quelques-uns de nos cavaliers qui avaient tué deux ou trois des citoyens. Toute la communauté était donc outragée et irritée. Des sentinelles avaient été placées sur les limites du village ; à notre approche, nous les entendîmes décamper pour donner l'alarme, et aussitôt les citoyens qui se tenaient assis à l'entrée

de leurs demeures, s'enfuirent, après un court jappement, dans la terre, agitant leurs pattes de derrière, comme s'ils faisaient le saut périlleux.

Nous traversâmes tout le village qui couvrait un espace de trente ares. Pas un seul habitant ne s'y montra. On y voyait d'innombrables trous, ayant chacun à l'ouverture un petit monticule de terre formé par le petit animal en creusant ses galeries. Tous ces trous étaient vides aussi loin que nous pûmes les sonder avec nos fusils, et nous ne pûmes dénicher ni chien, ni hibou, ni serpent à sonnettes. Nous nous retirâmes doucement, et nous étant couchés à quelque distance du terrier, nous restâmes assez longtemps immobiles et en silence, dans l'espoir de voir quelques-uns de ces animaux.

Par degrés, nous aperçûmes de vieux citoyens passer le bout du nez hors de leurs trous, puis disparaître en un clin d'œil. D'autres plus éloignés, sortaient tout-à-fait; mais à peine avaient-ils remarqué notre présence qu'ils faisaient leur saut ordinaire et se plongeaient dans leur terrier. A la fin, les habitants du côté opposé du village, encouragés par la tranquillité continue qui régnait autour d'eux, non-seulement se décidèrent à sortir, mais encore se hasardèrent à courir à d'autres trous situés à une assez grande distance, comme s'ils allaient chez un parent ou un compère, pour se faire mutuellement part de leurs observations sur les derniers événe-

ments. Quelques-uns même, encore plus hardis, se mirent à former de petits groupes dans les rues et sur les places publiques, causant des outrages récents faits à la république et du meurtre barbare de leurs concitoyens.

Nous nous levâmes et nous voulûmes nous approcher à petit bruit pour tâcher de les voir de plus près; mais le jappement ordinaire fut répété sur toute la ligne et la fuite devint générale. De tous côtés nous vîmes des pattes qui s'agitaient dans l'air, et dans un instant tout disparut sous la terre.

L'obscurité croissante de la nuit mit fin à nos observations; mais la nuit était déjà bien avancée que nous entendions encore du camp une faible clameur s'élever du village, comme si ces habitants pleuraient en commun la perte de quelque grand personnage mort récemment dans leur communauté.

The first part of the book is devoted to a general
 introduction of the subject. It is divided into
 three chapters. The first chapter is on the
 history of the subject. The second chapter is on
 the principles of the subject. The third chapter is on
 the practice of the subject. The second part of the
 book is devoted to a detailed treatment of the
 subject. It is divided into two parts. The first part
 is on the theory of the subject. The second part
 is on the practice of the subject. The third part
 of the book is devoted to a detailed treatment of
 the subject. It is divided into two parts. The first
 part is on the theory of the subject. The second
 part is on the practice of the subject.

CHAPITRE XXXIII.

Un conseil dans le camp. — Mon départ avec un détachement pour Fort-Gibson. — Marie. — Céréal sauve. — Scène de nuit.

Pendant que le déjeuner se préparait, on tint conseil sur la direction qu'il fallait désormais donner à notre marche. Des symptômes de mécontentement se manifestaient depuis un jour ou deux parmi les cavaliers, dont la plupart, peu habitués à la vie des prairies, souffraient avec impatience les privations qu'elle impose, ainsi que la contrainte militaire à laquelle on voulait les soumettre. Ils avaient vivement senti la disette du pain, et ils étaient fatigués

d'une course si longue, si continue. Dans le fait, l'expédition avait perdu les charmes de la nouveauté. On avait chassé le daim, l'ours, l'élan, le buffle et le cheval sauvage. Il était donc naturel que le désir de retourner chez soi devint général.

De graves raisons disposaient le capitaine et ses officiers à prendre ce parti. Nos chevaux étaient presque épuisés par les fatigues de la marche et de la chasse; ils dépréciaient de jour en jour par suite de la maigreur des pâturages, et de la nécessité où nous nous trouvions de leur lier les jambes la nuit, dans la crainte des Indiens. Les dernières pluies avaient emporté le peu de fourrage qui restait sur la plaine. Tous les soins possibles ne pouvaient empêcher des animaux habitués au grain, et aux repas réguliers et abondants de l'écurie ou de la ferme, de perdre courage et de maigrir en voyageant sur les prairies. Aussi vaut-il beaucoup mieux, dans ces sortes d'expéditions, choisir les chevaux indiens provenant en général du croisement de la race sauvage et de la race domestique. Ceux-ci supportent avec bien plus de constance les fatigues et les privations, et engraisseront même au milieu des herbes sauvages des prairies.

Nos hommes, d'ailleurs, avaient agi sans beaucoup de prévoyance, courant à tout instant après le gibier qui se présentait sur leur route, et ils avaient ainsi exténué leurs montures, au lieu de ménager

leurs forces et leur courage. Dans une pareille tournée, un cheval doit être tenu autant qu'il est possible, au pas, et le terme moyen d'une journée ne doit pas excéder dix milles.

En poussant plus avant, nous avions espéré atteindre les plaines basses voisines de la rivière Rouge, qui abondent en jeunes cannes, fourrage excellent dans cette saison; mais il était trop tard. D'un autre côté, nous étions à l'époque de l'année où les chasseurs indiens mettent le feu aux prairies, et l'herbe dans la partie du pays où nous nous trouvions alors était sèche et dans l'état le plus favorable à la combustion, de sorte que tous les jours nous risquions davantage de voir les prairies entre nous et la frontière incendiées par les Osages et d'avoir à traverser un désert brûlé.

En un mot, nous étions partis trop tard, ou nous avions passé trop de temps dans la première partie de notre tournée pour l'accomplir telle que nous l'avions projetée. En la continuant, nous pouvions craindre de perdre la plus grande partie de nos chevaux, et d'être ainsi exposés à tous les inconvénients d'un retour à pied. Il fut décidé en conséquence que l'on n'irait pas plus loin et que l'on prendrait la direction du sud-est, pour arriver par le plus court chemin à Fort-Gibson.

Cette résolution une fois prise, on songea immédiatement à la mettre à exécution. Cependant plu-

sieurs chevaux manquaient, entre autres ceux du capitaine et du chirurgien; quelques hommes étaient allés à leur recherche, mais la matinée était arrivée et l'on n'avait d'eux aucune nouvelle. Comme notre parti se trouvait prêt à marcher, le commissaire se décida à prendre le devant avec la même escorte d'un lieutenant et de quatorze cavaliers que nous avions en quittant le fort, et à laisser le capitaine revenir à sa commodité avec le corps principal de notre petite armée.

A dix heures donc nous partîmes sous la conduite de Beattie, qui déjà avait chassé dans ces contrées et qui connaissait la route la plus directe pour gagner Fort-Gibson. Pendant quelque temps nous suivîmes la lisière des prairies, en nous dirigeant au sud-est; et nous rencontrâmes presque à chaque pas des daims, des loups noirs et des blancs, des buffles et des chevaux sauvages. Tony et les deux métis donnèrent bien la chasse à ces derniers; mais elle fut tout-à-fait infructueuse et ne servit qu'à augmenter la fatigue de leurs montures déjà si épuisées.

Il est rare en effet que le cheval sauvage le plus faible et le moins léger à la course se laisse prendre sur ce terrain rude et inégal, tandis que le cheval du chasseur est exposé à chaque instant à se casser une jambe; ainsi le chasseur risque de perdre un bon coursier pour en gagner un mauvais. En cette

occasion, Tony, véritable lutin à cheval, et connu par son aptitude à ruiner tous les chevaux qu'il montait, vint à bout de rendre boiteux et invalide celui qui l'avait porté depuis le commencement de notre tournée.

Après avoir fait quelques milles, nous quittâmes la prairie, pour nous diriger vers l'est, en suivant des traces que Beatte nous dit avoir été laissées par un parti de guerriers osages. Ces traces nous conduisirent à travers un pays aride et raboteux, couvert de forêts basses et coupé par de profonds ravins et des ruisseaux qui, en se réunissant, forment la Petite-Rivière.

Vers trois heures nous campâmes près de quelques étangs, dans une vallée étroite, à quatorze milles environ du dernier campement. Grâce aux provisions que nous avions apportées avec nous, nous soupâmes de bon appétit avec de la viande de buffle cuite, de la venaison rôtie, des beignets de farine dans de la graisse d'ours, et du thé fait avec une espèce de bouillon-blanc que nous avons trouvé sur notre route, et dont l'infusion nous avait paru presque aussi agréable que le café.

Il est vrai que le café qui nous fut servi à tous les repas selon la coutume de l'Ouest, tant que notre provision dura, n'était pas fameux. Brûlé dans une poêle à frire et avec très peu de soin, il était broyé dans un sac de peau, sous une pierre ronde, et on

le faisait bouillir ensuite dans notre principal et presque unique ustensile de cuisine, la marmite de campagne. De plus, l'eau qui servait à la cuisson était puisée dans les ruisseaux ; et cette eau dans les prairies est toujours fortement colorée par le sol dont elle contient d'abondantes particules. Nous avions ainsi, dans le cours de notre voyage, goûté toutes les variétés de terrain, et les eaux que nous avions bues pouvaient le disputer, sous le rapport de la diversité de couleur, sinon de saveur, aux teintures de la boutique d'un apothicaire.

Le souper fini, nous plaçames des sentinelles autour de notre petit camp ; les peaux et les couvertures furent étendues sous les arbres, maintenant presque dépouillés de leur feuillage ; et, nous couchant dessus, nous dormimes d'un profond sommeil jusqu'au jour.

L'aurore se montra pure et brillante, et le camp retentit des sons de la joie. Chacun était ranimé par la pensée qu'il arriverait bientôt au fort et se régalerait de nouveau de pain et de légumes. Même notre taciturne Beatte ne put cacher le plaisir qu'il éprouvait en cette occasion : pendant qu'il amenait les chevaux et les sellait pour partir, je l'entendis chanter d'une voix nasale un air indien extrêmement mélancolique.

Cependant toute cette gaité ne tarda pas à se dissiper dans les fatigues de la marche, sur un terrain

notre principal et
ine, la marmite de
servait à la cuisson
et cette eau dans les
colorée par le sol dont
cules. Nous avions
age, goûté toutes les
ne nous avions bues
apport de la diversité
aux teintures de la

des sentinelles au-
eaux et les couver-
arbres, maintenant
lage; et, nous cou-
un profond sommeil

brillante, et le camp
cun était ranimé par
et au fort et se réga-
de légumes. Même
cher le plaisir qu'il
endant qu'il amenait
partir, je l'entendis
indien extrêmement
ne tarda pas à se dis-
rche, sur un terrain

aussi rude, aussi montueux, aussi plein de buissons
que la veille. Nous atteignîmes dans le courant de la
matinée, la vallée où coule la Petite-Rivière, sur un
fond de terres d'alluvion. Elle était alors débordée
et avait inondé la plus grande partie de la vallée. La
difficulté était de distinguer le courant des grandes
nappes d'eau qu'il avait formées sur les bords, et
de trouver un endroit guéable; car la rivière était en
général profonde et bourbouse, et ses rives escarpées
et croulantes.

Conduits par notre métis Beatte, nous errâmes
assez longtemps parmi les détours de cette rivière,
dont l'ensemble formait un vaste labyrinthe de buis-
sons, d'amas d'eau stagnante et de marécages. Nos
chevaux, déjà si épuisés, n'avançaient qu'avec peine,
ayant souvent de l'eau jusqu'aux saugles, et arrêtés
à chaque instant par des racines ou des plantes grim-
pantes. D'autres fois il nous fallait forcer le passage
à travers des fourrés de ronces et de pois-vignes,
qui menaçaient à chaque instant de nous jeter hors
des arçons.

Là où le sol était nu et découvert, ainsi que sur
les bancs de sable, on voyait des traces innombrables
d'ours, de loups, de buffles, de chevaux sauvages,
de dindons et d'oiseaux aquatiques, qui montraient
l'abondance du gibier que cette contrée offrait au
chasseur; mais nos gens étaient rassasiés de chasse
et trop fatigués pour se laisser tenter par ces signes

qui, au début de notre voyage, leur aurait donné la fièvre. Maintenant leur unique désir était d'arriver le plus tôt possible à la fin de leur course.

Enfin, nous trouvâmes un gué où nous traversâmes la rivière; mais nous avions de l'eau et de la boue jusqu'à nos selles, et nous fûmes obligés de faire une halte d'une heure et demie pour laisser sécher les bagages mouillés et reposer nos chevaux.

En reprenant notre marche, nous arrivâmes sur une charmante petite prairie, entourée de bosquets d'ormes et de cotonniers, au milieu desquels paissait un beau cheval noir. Beatte, qui allait en avant, nous fit signe de nous arrêter, et s'approcha seul pas à pas du cheval, en imitant le hennissement de cet animal avec une exactitude surprenante. Le noble coursier des prairies dressa les oreilles, regarda un instant Beatte, et, comme s'il eût reconnu dans le cheval que montait le métis un ancien compagnon, il se mit à caracoler autour de lui, mais en se tenant toujours à une assez grande distance pour que Beatte ne pût lui jeter le lariat. C'était une créature magnifique, dans toute la gloire, tout l'orgueil de sa nature. On ne pouvait assez admirer la fierté et la noblesse avec laquelle il relevait la tête, la facilité de tous ses mouvements et l'aisance de ses bonds sur la pelouse.

Voyant l'impossibilité de l'aborder, et s'apercevant qu'il était prêt à prendre l'alarme, Beatte mit pied à

terre, posa son fusil sur le dos de son cheval, et ajusta le superbe habitant du désert, dans le but évident de lui effleurer seulement la peau. Je sentis un mouvement d'anxiété pour la vie de ce bel animal, et je criai à Beatte de ne point tirer. Il était trop tard: le métris pressait la détente au moment où je parlais. Heureusement il n'avait point visé avec sa justesse accoutumée, et j'eus la satisfaction de voir l'objet de sa convoitise se réfugier sain et sauf dans la forêt.

Lorsque nous sortîmes de cette vallée, nous montâmes encore des collines escarpées couvertes de bois arides; aussi fatigantes pour les chevaux que pour les cavaliers. De plus, les ravins creusés dans des fonds d'argile rouge avaient des bords si raides que nos bêtes s'y laissaient glisser tout le long en descendant, et grimpaient ensuite le côté opposé comme des chats. Çà et là, parmi les taillis des vallées, nous trouvions des prunes sauvages, et l'avidité avec laquelle nos hommes quittaient leurs rangs pour aller cueillir ces misérables fruits, montrait combien ils étaient impatients de prendre de nouveau quelque nourriture végétale, après avoir si longtemps vécu exclusivement de viande.

Sur les trois heures et demie, nous campâmes à côté d'un ruisseau, dans une prairie, où se trouvait encore un peu de fourrages pour nos chevaux à demi-affamés. Comme Beatte avait tué un daim dans le

courant du jour, et un autre de nos gens un dindon, nous ne manquions pas de provisions.

C'était une belle soirée d'automne. L'horizon, après le coucher du soleil, était d'un brillant vert de pomme qui se fondait par degrés dans une teinte de pourpre foncée. Une ligne étroite de nuages, de la couleur de l'acajou, et bordée par une raie qui paraissait être d'or ou d'ambre, flottait à l'ouest; et immédiatement au-dessus, brillait l'étoile du soir avec le pur éclat du diamant.

Comme pour se mettre à l'unisson de cette scène, divers insectes faisaient entendre un doux et mélancolique concert, toujours si agréable à l'esprit disposé à la rêverie.

Nous étimes encore une belle nuit. Les cavaliers fatigués, après avoir causé quelque temps autour des feux, cédèrent l'un après l'autre au sommeil. La lune, alors dans son premier quartier, éclairait faiblement; mais après qu'elle se fut couchée, la lumière des étoiles et de quelques météores n'en devint que plus brillante et plus belle. Il est délicieux de bivouaquer ainsi sur les prairies, de contempler de dessus sa couche rustique les astres du firmament, comme on les contemple du pont d'un vaisseau en pleine mer. On sent dans ces solitudes, comment des bergers de l'Orient, veillant la nuit sur leurs troupeaux, ont pu devenir des astronomes. Combien de fois me suis-je rappelé, en admirant la douce

clarté de tous ces globes, ce passage de Job : *Pourras-tu joindre les brillantes étoiles des Pleiades ou arrêter le mouvement de rotation d'Arcturus?* Je ne saurais dire pourquoi, mais je me sentais, cette nuit-là, plus affecté que de coutume par la solennelle magnificence des cieux ; il me semblait que, couché ainsi sous la voûte du firmament, j'aspirais avec l'air pur une vie nouvelle, une délicieuse tranquillité d'esprit. Je dormais et veillais alternativement ; mais lorsque je dormais, mes rêves me retraçaient sans cesse les images et me rappelaient les pensées de mes veilles. Sur le matin, une des sentinelles, le doyen de la troupe, vint s'asseoir auprès de moi : il était fatigué et résistait avec peine au besoin qu'il avait de dormir, il était impatient d'être relevé de faction. Il avait regardé le ciel comme moi ; mais, *à ce qu'il me parut, avec des sentiments bien différents.*

— Si les étoiles ne me trompent pas, dit-il, le jour ne peut tarder à paraître.

— On ne peut en douter, dit Beatte qui était couché tout près de moi : je viens d'entendre un hibou ; et cet oiseau, ainsi que le coq, a coutume d'annoncer le point du jour.

C'était une habitude de l'oiseau de la sagesse qui m'était encore inconnue. Au reste, ni les étoiles, ni le hibou ne trompèrent l'attente de mes deux compagnons. Quelques instants après, une légère trace de lumière se montra à l'Orient.

CHAPITRE XXXIV.

Ancien campement de Cerro. — Bricette et mauvais temps. —
Un pont de charnières.

Le pays que nous traversâmes, dans la matinée du 2 novembre, était moins raboteux et d'un aspect plus agréable que celui que nous avions rencontré la veille. A onze heures, nous arrivâmes sur une prairie d'une grande étendue, et à environ six milles sur notre gauche, nous vîmes une longue ligne de forêts vertes, qui marquait le cours de la Fourche-Nord de l'Arkansas. Sur la lisière de la prairie, et

dans un spacieux bosquet de beaux arbres qui ombrageaient un petit ruisseau, on remarquait les vestiges d'un ancien campement de chasse des Creeks. L'écorce des arbres était couverte de grossières représentations de chasseurs et de femmes, dessinées au charbon, ainsi que de divers signes et hiéroglyphes qui, suivant l'interprétation de nos métis, indiquaient que, de ce campement, les chasseurs étaient partis pour rejoindre leurs tribus.

Nous fîmes notre halte de jour dans ce lieu charmant. Pendant que nous nous reposions sous les arbres, nous entendîmes à une assez petite distance des cris de joie, et immédiatement après le capitaine et le corps principal des cavaliers, que nous avions laissés en arrière deux jours auparavant, débouchèrent du taillis, traversèrent le ruisseau et furent joyeusement accueillis dans notre camp. Le capitaine et le docteur n'ayant pu parvenir à retrouver leurs chevaux, avaient été obligés de faire la plus grande partie du chemin à pied; ce qui ne les avait pourtant pas empêchés de marcher avec une vitesse extraordinaire.

Nous reprîmes notre marche à une heure, en nous dirigeant toujours vers l'est, et en nous approchant obliquement de la Fourche-Nord. Il était tard avant que nous eussions trouvé une place propre à y établir notre camp: les lits des ruisseaux étaient à sec, et les prairies avaient été brûlées en plusieurs en-

droits par des partis de chasseurs indiens. Enfin nous trouvâmes de l'eau dans un terrain d'altitude, où nos bêtes eurent un pâturage tolérable.

Le lendemain matin, il y eut quelques éclairs à l'Orient, suivis d'un sourd roulement de tonnerre, et des nuages commencèrent à se rassembler sur l'horizon. Beattie prédit que nous aurions de la pluie, et que le vent tournerait au nord. Pendant notre marche, nous vîmes une volée de grues, venant du nord, planer sur nos têtes. — Voici le vent ! dit Beattie ; et en effet il commença presque à l'instant à souffler de ce point, amenant de temps en temps de légères averses.

A neuf heures et demie, nous passâmes le gué de la Fourche-Nord de la Canadienne ; et nous campâmes à une heure, afin de laisser à nos chasseurs le temps de battre le pays pour avoir du gibier. En effet, la disette commençait à se faire sentir dans le camp, et menaçait de devenir sérieuse. La plupart des cavaliers, jeunes, étourdis et sans expérience, n'avaient jamais pu se résigner à penser à l'avenir, en conservant pour le lendemain une partie des provisions, quand l'occasion leur en offrait au-delà du nécessaire. Lorsqu'ils abandonnaient un campement, ils y laissaient quantité de viande, et confiaient à la Providence et à leurs fusils le soin de pourvoir aux besoins futurs. La conséquence naturelle d'une conduite aussi irréfléchie devait être une famine, si une

chasse sans succès rendait l'approvisionnement ordinaire impossible.

Dans la présente occasion, nos cavaliers avaient laissé au camp sur la Grande-Prairie des charges de chair de buffle, et comme ils avaient eu depuis des marches forcées, qui ne leur permettaient point de chasser, ils étaient entièrement dépourvus de vivres, et déjà tourmentés par la faim. Quelques-uns n'avaient rien mangé depuis la veille au matin. Cependant il eût été impossible de leur faire entendre, quand ils faisaient aussi bonne chère au camp des buffles, qu'ils pourraient être exposés le lendemain à souffrir de la disette.

Les chasseurs revinrent avec bien peu de chose, car les Indiens qui nous avaient précédés dans ces contrées avaient effarouché le gibier. On apporta dix ou douze dindons; mais on n'avait pas vu un seul daim. Nos gens commençaient alors à penser que les dindons, et même les poules des prairies, méritaient leur attention, tandis que jusqu'alors ils les avaient regardées comme indignes de leurs coups.

La nuit fut froide et orageuse avec des averse intermittentes; mais nous avions de grands feux dont la chaleur nous faisait oublier ces désagréments. Au milieu de la nuit, une troupe d'oiseaux sauvages passa au-dessus du camp, en faisant retentir l'air de leurs cris discordants, signes avant-coureurs de l'hiver.

provisionnement or-

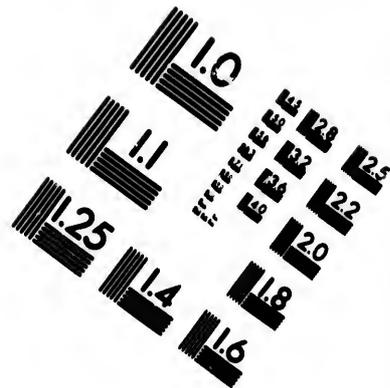
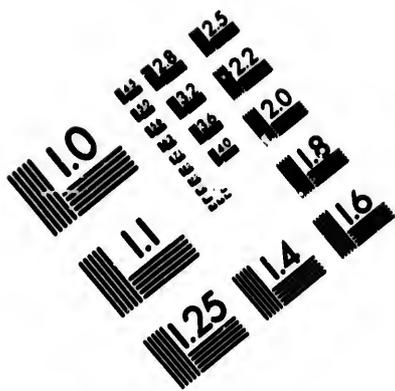
les cavaliers avaient
prise des charges de
valent ou depuis des
rmettaient point de
épourvus de vivres,

Quelques-uns n'a-
le au matin. Cepen-
ur faire entendre,
hère au camp des
posés le lendemain

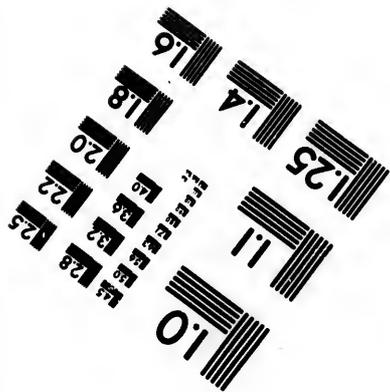
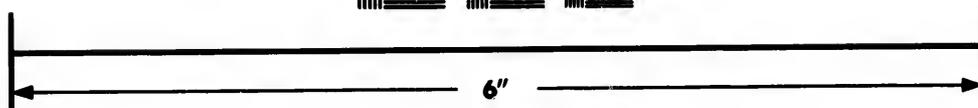
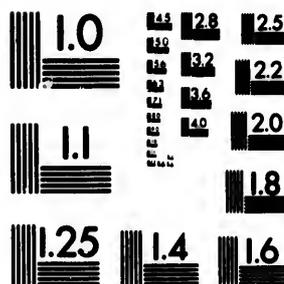
rien peu de chose,
précédés dans ces
sier. On apporta dix
rait pas vu un seul
ors à penser que les
prairies, méritaient
alors ils les avaient
urs coups.

se avec des averse
s de grands feux
r ces désagréments.
pe d'oise sauvages
faisant retentir l'air
s avant-coureurs de





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

E 128 125
E 123 122
E 120 118

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
01

© 1985



Le lendemain, de très bonne heure, nous étions déjà en route, nous dirigeant au nord-est, et nous nous trouvâmes sur les traces d'un parti d'indiens Creeks, ce qui permit à nos chevaux de marcher avec plus de facilité. Nous entrâmes alors dans une belle contrée découverte. Du sommet d'une hauteur nos yeux se promenèrent avec plaisir sur d'immenses prairies, agréablement variées par des bosquets et des lignes de bois, et bornées au loin par des chaînes de collines, le tout revêtu des teintes riches et douces de l'automne. Le gibier y était aussi plus abondant. Un beau daim mâle se leva du milieu d'un pâturage sur notre droite, et se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes; mais un jeune cavalier, qui se trouvait alors à pied, le coucha en joue et l'atteignit au cou: l'animal fit un saut et tomba la tête la première. Un autre daim et une daine, ainsi que plusieurs dindons, furent tués dans le courant de notre marche, de sorte que les bouches affamées furent encore une fois satisfaites.

Vers trois heures, nous campâmes dans un bosquet, assez fatigués d'une marche forcée de vingt-cinq milles; mais nos chevaux l'étaient encore davantage. Longtemps après que la tête de la colonne était arrivée au camp, le reste venait en traînant par groupes de deux ou trois. Un de nos chevaux de bât avait succombé à neuf mille en arrière, et peu de temps après un poulain appartenant à Beattie était

également resté sur la place. Plusieurs autres chevaux paraissent tellement faibles et usés que l'on doutait qu'ils fussent capables d'atteindre le fort.

Pendant la nuit, la pluie tomba avec force, et le camp retentit encore de quelques-uns de ses anciens accents de gaité. Les cavaliers avaient bien soupé, et l'espoir d'arriver bientôt à la garnison avait renouvelé leurs forces en ranimant leur courage. Avant notre départ, Beatte ramena son poulain, mais avec beaucoup de difficultés. Quant au cheval de bât, il était dans un si pitoyable état qu'on fut obligé de l'abandonner. La jument sauvage, prise par Beatte, avait mis bas, par suite des grandes fatigues, et était incapable d'aller plus loin. On la laissa donc avec son poulain au camp, où ils avaient de l'eau et de bons fourrages, et où la mère pouvait reprendre ses forces, et on se promit de revenir plus tard les chercher pour les amener tous deux au fort.

Nous partîmes à huit heures, et nous eûmes encore une journée extrêmement pénible, à cause des collines escarpées et de vallées inégales qu'il nous fallut traverser. La pluie avait rendu le sol si bourbeux et si glissant, que la plupart de nos cavaliers furent obligés de mettre pied à terre, leurs chevaux n'ayant plus la force de les porter.

Nous fîmes halte dans le courant de la matinée; mais nos bêtes étaient trop fatiguées pour paître. Quelques-unes se laissèrent tomber par terre, et l'on

eut bien de la peine à les forcer de se relever. Notre troupe présentait un aspect déplorable; elle marchait lentement en ligne rompue et irrégulière, sur une étendue de plus de trois milles et par groupes de trois ou quatre, les uns à pied, les autres à cheval; et un petit nombre de traîneurs fermait la marche.

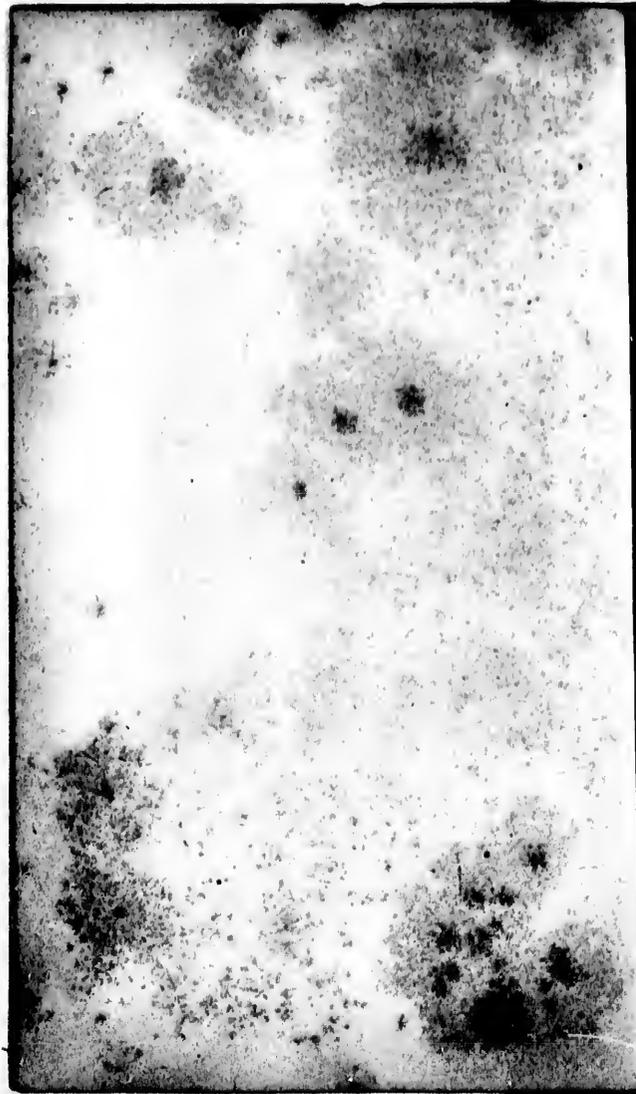
A quatre heures, nous fîmes halte dans une forêt spacieuse, près d'une rivière étroite et profonde, nommée la Petite-Fourche du Nord. Il était tard lorsque les derniers arrivèrent au camp, plusieurs chevaux étaient tombés de lassitude en route. Comme le courant était trop profond pour être passé à gué, nous prîmes le parti d'attendre au lendemain pour chercher un autre moyen de le traverser; mais le pâturage étant meilleur sur la rive opposée et la rivière commençant à enfler, nos méfis emmenèrent nos chevaux à la nage de l'autre côté. La nuit fut encore froide et agitée; les vents sifflaient avec force à travers la forêt et emportaient des tourbillons de feuilles sèches. Nous fîmes des feux énormes avec des troncs d'une grosseur extraordinaire, et leur chaleur nous donna quelque consolation, si elle ne put nous rendre notre gaieté habituelle.

Le lendemain on accorda une permission générale de chasse jusqu'à midi, le camp se trouvant dépourvu de provisions. Le riche terrain boisé sur lequel nous étions abondait en dindons sauvages, et

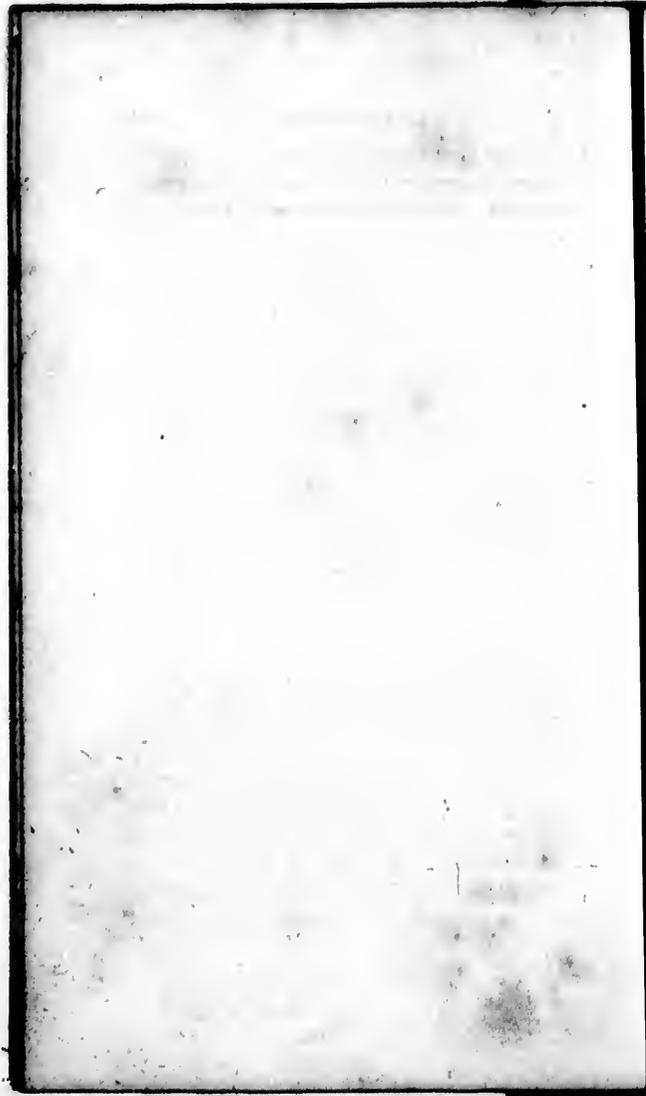
l'on en tira un très grand nombre. En même temps on fit des préparatifs pour passer la rivière, qui avait crû de plusieurs pieds pendant la nuit ; et l'on se décida à abattre des arbres et à en faire un pont.

Le capitaine, le docteur et deux ou trois autres officiers, versés dans la connaissance des bois, examinèrent avec attention les arbres qui croissaient le long de la rive, et ils en distinguèrent deux de la plus grande dimension et d'une courbure convenable. La hache fut alors vigoureusement appliquée à leurs racines, de manière à les faire tomber directement en travers du courant. Mais comme ils n'atteignaient pas à la rive opposée, quelques hommes furent obligés de traverser le courant à la nage, et de couper des arbres qui se croissaient avec les premiers. Enfin on parvint à former une espèce de pont, sur lequel on put passer les bagages ; mais il nous fallut nous traîner pas à pas, le long des troncs et des branches des arbres, et comme ils étaient, sur une partie de leur longueur, entièrement submergés, nous plongeons dans l'eau jusqu'à la ceinture.

La plupart des chevaux traversèrent à la nage ; les autres étaient trop faibles pour rompre le courant ; d'ailleurs ils n'avaient pu nous suivre plus loin. En conséquence douze cavaliers furent laissés au camp à la garde de ces chevaux, jusqu'à ce que le repos et une bonne nourriture eussent suffisamment réparé



leurs forces pour achever le voyage, et le capitaine s'engagea à envoyer à ces hommes les provisions nécessaires, aussitôt qu'il arriverait au Fort.



CHAPITRE XXXV.

*Nos marches et campement affaibli. — Somme frontière. —
Arrivée à la garnison.*

Ce fut un peu après une heure que nous reprîmes notre course paisible. Le reste de la journée et la suivante tout entière se passèrent en marches difficiles, tantôt sur des collines pierreuses, tantôt sur de grandes plaines bourbeuses et sillonnées par de nombreux torrents. Nos pauvres chevaux étaient dans un tel état de faiblesse que nous ne pouvions qu'avec beaucoup de peine leur faire passer ces courants ; ils glissaient à chaque instant dans la boue, et

beaucoup d'entre nous furent obligés de descendre et de faire à pied la plus grande partie de la route. La faim tourmentait la troupe ; tous portaient l'inquiétude peinte sur leurs traits, et redoutaient le moindre détour qui les éloignait de leur route.

Une fois, en gravissant une colline, Beatte monta sur un arbre élevé, d'où la vue pouvait s'étendre au loin, et son regard perçant se promena sur la plaine, comme celui du marin sur les flots, quand, du haut du grand mât, il cherche à découvrir la côte qu'il croit ne plus être éloignée. Il redescendit avec des nouvelles consolantes. A sa gauche il avait aperçu une ligne de forêts qui s'étendaient à travers la contrée et qu'il avait border les rives de l'Arkansas, et à quelque distance il avait reconnu certaines marques qui lui faisaient croire que nous n'étions pas à plus de quarante milles du Fort. Ce fut pour nous comme le cri si agréable de *terre ! terre !* pour des matelots éprouvés par les tempêtes.

En effet, nous vîmes bientôt après une colonne de fumée s'élever au-dessus d'une vallée peu éloignée. On supposa qu'elle venait d'un feu allumé par des chasseurs creeks ou osages des environs du Fort, et l'on salua avec joie ce signe de la présence de l'homme. On espérait maintenant, avec une entière confiance, arriver sous peu aux hameaux frontières des Creeks, épars sur cette partie des confins du désert, et nos cavaliers affamés, en pensant à la bonne

chers qu'ils allaient trouver dans les fermes, sentirent leur courage se renouveler, leurs forces s'accroître.

Cependant une nuit bien triste, parce que nous n'avions presque rien à mettre sous la dent, termina cette fatigante journée. Nous campâmes sur les bords d'un ruisseau tributaire de l'Arkansas, au milieu des ruines d'un bois superbe, qu'un ouragan avait dévasté. Le tourbillon avait traversé la forêt sur une largeur de peu d'étendue et marqué son cours par des arbres brisés, fendus ou déracinés. On les voyait tous couchés dans la même direction, comme des roseaux fragiles foulés et rompus par le chasseur.

Nous avions ainsi du bois en abondance sans que nous eussions besoin de l'abattre. En un instant des feux immenses réchauffèrent l'atmosphère autour de nous et éclairèrent la forêt; mais hélas! on n'avait rien à faire cuire à ces foyers ardents. La disette où se trouvaient nos cavaliers allait presque jusqu'à la famine. Heureux celui qui possédait un morceau de viande séchée, ou seulement les os à demi-rongés du précédent repas!

Quant à nous, nous n'étions pas aussi à plaindre que nos voisins, un de nos hommes ayant tué un dindon. Nous n'avions ni sel pour l'assaisonner, ni même un morceau de pain pour compléter ce chétif repas. On fit bouillir l'oiseau tout simplement dans l'eau, et cette eau nous servit de soupe. Pour rele-

ver l'insipidité du bouilli, nous en frottions chaque morceau sur le sac vide qui avait contenu le sel, dans l'espoir d'y trouver encore quelques particules capables de le rendre plus facile à avaler.

Un froid piquant se fit sentir toute la nuit. La lumière de la lune était réfléchiée par un nombre infini de gouttes d'eau gelée qui couvrait tous les objets autour de nous; et le matin, à mon réveil, je trouvai sur la couverture dans laquelle je m'étais enveloppé une couche épaisse de givre. Cependant je n'avais jamais dormi aussi *confortablement*.

Après une ombre de déjeuner, consistant en quelques os de dindons et une tasse de café sans sucre, nous partîmes de très-bonne heure: car il n'est rien tel que la faim pour hâter la marche. Les prairies étaient toutes couvertes de gelée blanche qui brillait au soleil. Nous vîmes de grandes troupes de poules sauvages, qui volaient d'un arbre à l'autre, ou se tenaient perchées à la file sur les branches dépouillées, en attendant que le soleil eût fondu la gelée sur le gazon. Nos cavaliers ne méprisaient plus cet humble gibier: à chaque instant ils sortaient de leurs rangs et se mettaient à la poursuite d'une poule, avec une ardeur égale à celle qu'ils montraient quand il s'agissait de chasser un daim.

Chacun avançait maintenant à pas pressés, impatient d'arriver avant la nuit à quelque habitation humaine. Les chevaux n'en pouvaient plus; cependant

on les poussait vivement dans l'idée qu'on les dédommagerait bientôt de leurs peines présentes par le repos et une ample provende. Mais le chemin paraissait s'allonger de plus en plus, et les montagnes bleues qui nous avaient été montrées à l'horizon comme points de reconnaissance, semblaient reculer à mesure que nous avançons.

De temps en temps, un pauvre cheval tombait épuisé. Son maître le forçait de se relever, puis le traînait sur le bord d'un ruisseau, où il pouvait trouver quelque pâture, et l'abandonnait à son sort. Parmi ceux qui furent ainsi laissés en arrière était un des chevaux de main du comte, excellent coureur, qu'on avait toujours vu en avant des autres à la chasse du cheval sauvage. Toutefois, on avait l'intention de faire ramener plus tard ceux de ces pauvres animaux que l'on trouverait encore vivants.

Dans le cours de la matinée, nous rencontrâmes des traces d'Indiens, qui se croisaient dans différentes directions, preuve certaine que nous étions dans le voisinage des habitations des hommes. Enfin, après avoir traversé un bois, nous vîmes deux ou trois cabanes, ombragées par de grands arbres sur les bords d'une prairie. C'étaient les demeures de quelques Indiens creeks, à côté desquelles s'élevaient de petites fermes. Mais ces cabanes eussent été de somptueuses *villas* regorgeant de tout le luxe de la

civilisation, que nous ne les aurions pas saluées avec plus de ravissement.

Quelques cavaliers coururent à ces maisons pour y chercher de quoi apaiser leur faim ; mais le grand nombre continua d'avancer, espérant trouver bientôt l'habitation d'un colon blanc, qui, à ce qu'on disait, ne devait pas être fort éloignée. La troupe disparut en peu d'instants derrière les arbres, et je suivis lentement ses traces. Mon cheval, naguère si adroit, si généreux, pliait sous mon poids, et pouvait à peine mettre un pied devant l'autre ; cependant j'étais moi-même trop las, trop exténué, pour lui épargner la peine de me porter.

Nous nous traînions ainsi avec lenteur, lorsque, au détour d'un gros massif d'arbres, une ferme frontière se présenta soudain à notre vue. Cette ferme se composait d'une suite de petits bâtiments, abrités par des arbres majestueux. Ici l'on voyait une étable, là une grange et des greniers ; et au milieu de tout cela erraient des légions entières de pourceaux, de dindons, de poules et autres animaux de basse-cour.

Mon pauvre cheval, harassé, à demi-mort de faim, leva la tête et dressa les oreilles à ces objets, à ces sons si bien connus. Il fit entendre un bruit sourd, comme une espèce de rire, remua la queue, et se dirigea en ligne droite vers une crèche remplie de maïs. Ce ne fut pas sans peine que je modérai sa

course et que je le conduisis à la porte de l'habitation.

Un seul coup-d'œil jeté dans l'intérieur, me fit voir le capitaine et ses officiers assis autour d'une table à trois pieds, chargée d'un grand plat de bœuf bouilli et de navets. Je sautai à bas de mon cheval, et le laissant libre d'aller se rassasier à la crèche, j'entrai dans le palais d'abondance qui venait de s'ouvrir à moi.

Une grosse négresse, à la mine réjouie, me reçut à la porte : c'était la maîtresse du logis, l'épouse du colon blanc, qui se trouvait alors absent. Je la saluai comme une fée du désert, qui, pour me sauver de la mort, m'aurait servi un banquet enchanté. Elle tira de la cheminée un énorme pot de fer qui aurait pu rivaliser avec les fameuses marmites des Égyptiens, ou même avec le chaudron des sorcières de Macbeth, et posant à terre un large plat de terre brune, elle y versa le contenu de la marmite. C'étaient de beaux morceaux de bœuf, accompagnés de navets et de bouillon.

Elle me tendit ce plat avec un sourire qui, en s'étendant d'une oreille à l'autre, me permit de voir toute la blancheur de ses dents d'ivoire, et se confondit en excuses sur son humble chère, ainsi que sur son humble vaisselle. Humble chère ! humble vaisselle ! du bœuf bouilli et des navets, et servis dans un plat de terre ! Penser à s'excuser d'un pareil traitement, envers un homme qui arrivait des

prairies, moitié mort de faim et devant de si belles tranches de pain recouvertes d'un si bon beurre ! Par le chef d'Apicius ! * Quel banquet !

La rage de la faim étant apaisée chez moi, je commençai à songer à mon cheval, mais il avait déjà pris soin de lui-même ; car je le trouvai occupé assidûment à tondre les épis de maïs qui passaient à travers les barres de la crèche.

Le capitaine et sa troupe firent halte, pour la nuit, au milieu de l'abondance de la ferme ; mais mes compagnons de voyage désiraient arriver le plus tôt possible à l'agence des Osages.

Une course d'un mille nous conduisit sur les bords de l'Arkansas. Là nous trouvâmes un canot et plusieurs Indiens crecks des environs qui nous aidèrent à passer nos bagages, et à faire traverser nos chevaux à la nage. J'avais craint d'abord que les pauvres bêtes n'eussent pas la force de rompre le courant ; mais un bon repas de maïs leur avait rendu la vie ; on voyait qu'ils sentaient l'approche du logis.

* Il y a eu trois Romains de ce nom, à qui la gourmandise a acquis une espèce de célébrité. Le second, le plus connu de tous, fut appelé par Pline *Nepotus omnium delicissimus gurges*. On a de lui un traité de l'art culinaire. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut que deux cent cinquante mille livres qui lui restaient ne pourraient jamais suffire à son appétit, et il s'empoisonna.

FALLA. (Diet. hist.)

où ils devaient se reposer et se rassasier à souhait. Ils firent presque au galop la plus grande partie des sept milles qui nous restaient à parcourir; et la soirée était peu avancée quand nous arrivâmes à l'agence, sur les bords de la rivière Verdigris, d'où nous étions partis un mois auparavant.

Nous passâmes la nuit à l'agence dans un logement qui laissait peu à désirer; cependant nous nous étions tellement accoutumés, depuis quelques semaines, à dormir en plein air, que, dans le premier moment, nos chambres nous paraissaient comme autant de prisons.

Le lendemain matin, je pris avec mon digne ami, le commissaire, le chemin de Fort-Gibson, où nous arrivâmes déguenillés, hâlés, et fatigués autant par le mauvais temps que par la route, mais du reste bien portants et dans une situation d'esprit aussi agréable que par le passé. Ainsi finit mon expédition sur les territoires de chasse des Pawnees.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

	Page.
CHAPITRE I. Touristes de champ dans les prairies. — Nos villageois de voyage.	1
II. Repêches déçus. — Nouveaux plans. — Départ de Fort-Camp. — Passage du Verdigris. — Un croquis indien.	7
III. Une agence indienne. — Camp. — — Camp. — Camp. — Camp.	15
IV. Le départ.	19
V. Route des troupes. — Le Lyngue de départ. — Est de l'Alou. — Le fort Camp.	23
VI. Départ de camp et de son campement. Camp de guerre abandonné.	31
VII. Retour de la troupe d'expédition. — Le camp et son camp. — Morte dans les bois. — Village camp.	37

	Pages.
CHAPITRE VIII. Le camp des cavaliers explorateurs.	49
— IX. Chasse aux abeilles.	53
— X. Aménagements du camp. — Nourriture du chasseur. — Soins du soldat.	61
— XI. Levée du camp. — Triomphe d'un jeune chasseur. — VII assaut d'un poteau.	69
— XII. Passage de l'Arkansas.	79
— XIII. Le camp du valon. — Les Pawnee et leurs mœurs. — Aventure d'un chasseur. — Chevaux trouvés et hommes perdus.	85
— XIV. Chasse au daim. — Vie des prairies. — Superstitions des Delaware.	97
— XV. Le camp des Sioux. — Histoire des Pawnee.	107
— XVI. Maladie au camp. — Le vieux Ryan et son fils. — Conditions de changement de temps et changement d'habitat.	117
— XVII. Camp sur les prairies. — Soins du soldat. — Histoire d'Indiens.	125
— XVIII. Une grande prairie. — Traces de buffles. — Daims chassés par les loups. — Les bêtes transmontaines.	133
— XIX. Histoire des cavaliers des chasseurs. — Un cheval sauvage.	139
— XX. Camp de chasseurs. — Habitudes des chasseurs. — Bœufs et moutons.	147
— XXI. Le Gou du la Fourche-Rouge. — Triste aspect des bêtes transmontaines. — Buffles.	157

	Page.
CHAPITRE XXII. Le camp de l'Alamo. — Feu. — Le chien sauvage.	163
— XXIII. Digne de castors. — Un sentier des Pawnee. — L'ours et le chasseur.	175
— XXIV. Dantes de pain. — Rencontre avec des buffes. — Diabolo sauvage. — Chute d'un troupeau de buffes.	183
— XXV. Chasse au cheval sauvage.	188
— XXVI. Passage de la Fourche du nord. — Un parti d'Osage guerriers. — Morte d'une hermine pacifique.	197
— XXVII. Mauvais temps. — Histoires d'ours. — Notions des Indiens sur leurs présen- ces. — Leur scrupule concernant les morts.	205
— XXVIII. Expédition nocturne. — Balles en- chantées.	210
— XXIX. La grande Prairie. — Une chasse au buffe.	227
— XXX. Un cantredo perdu. — Le comman- dant et le cheval sauvage et le buffe. — Sécheresse donnée par des loups.	241
— XXXI. Expédition pour récupérer notre ami perdu.	247
— XXXII. Une république de chiens des prai- ries.	248
— XXXIII. Un conseil dans le camp. — Mon départ avec un détachement pour Fort- Gibson. — Mars. — Cheval sauvage. — Soins de nuit.	261
— XXXIV. Ancien campement de Crooks. — Diabolo et mauvais temps. — Un point de chasse.	273

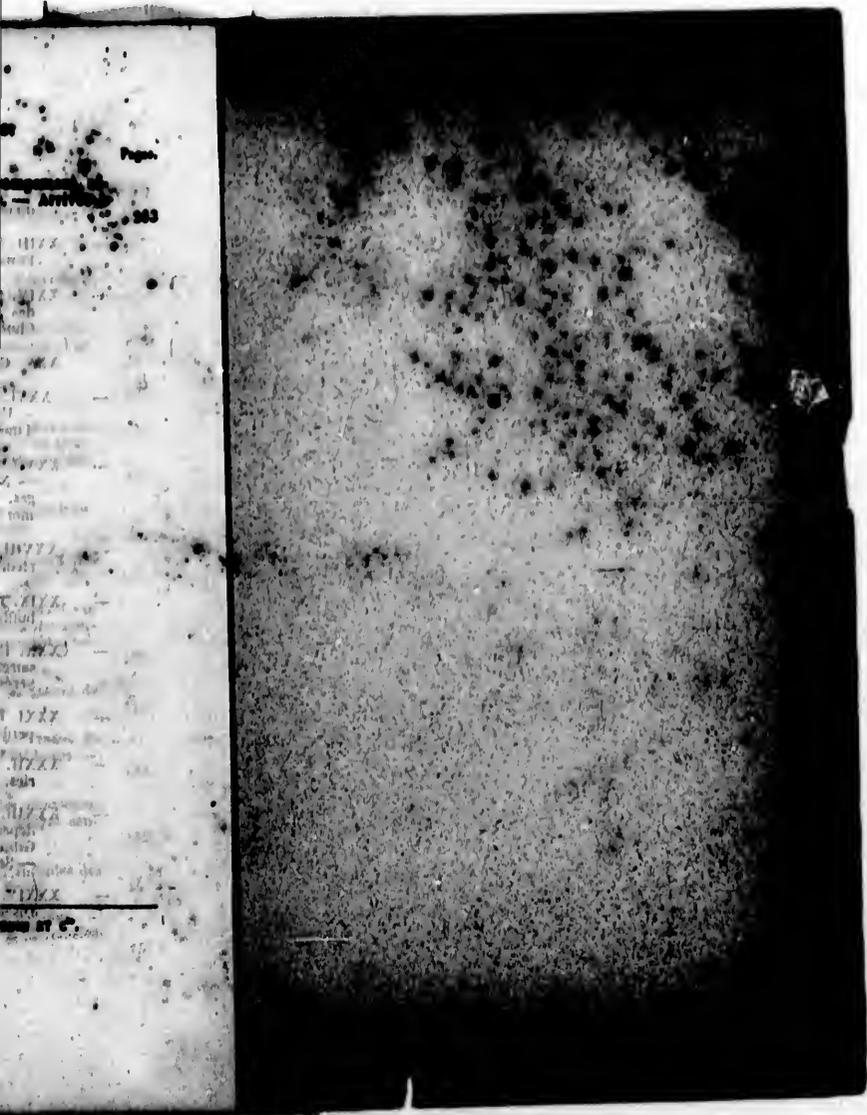
Explorateurs.	40
—	53
Nourriture de l'air.	61
—	66
—	70
Les Pawnee et d'un char- et bouillie	85
—	97
—	107
—	117
—	125
—	133
—	136
—	147
—	157

TABLE FOR CHAPTERS

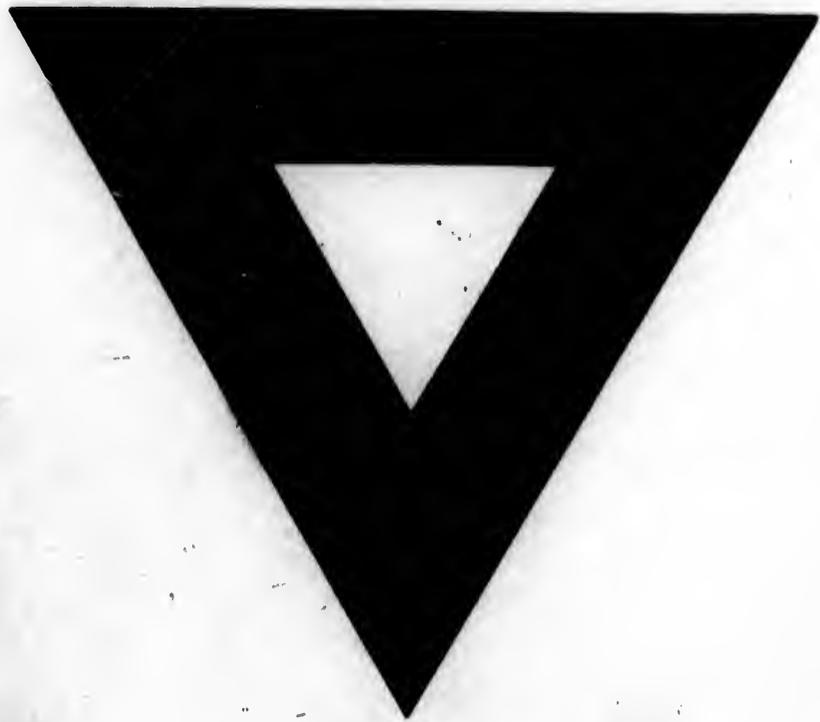
Page

CHAPTER XXXV. Book of Numbers — Arrivals

1172	Arrival of the Israelites at the Jordan
1173	Arrival of the Israelites at Jericho
1174	Arrival of the Israelites at the Jordan
1175	Arrival of the Israelites at Jericho
1176	Arrival of the Israelites at the Jordan
1177	Arrival of the Israelites at Jericho
1178	Arrival of the Israelites at the Jordan
1179	Arrival of the Israelites at Jericho
1180	Arrival of the Israelites at the Jordan
1181	Arrival of the Israelites at Jericho
1182	Arrival of the Israelites at the Jordan
1183	Arrival of the Israelites at Jericho
1184	Arrival of the Israelites at the Jordan
1185	Arrival of the Israelites at Jericho
1186	Arrival of the Israelites at the Jordan
1187	Arrival of the Israelites at Jericho
1188	Arrival of the Israelites at the Jordan
1189	Arrival of the Israelites at Jericho
1190	Arrival of the Israelites at the Jordan
1191	Arrival of the Israelites at Jericho
1192	Arrival of the Israelites at the Jordan
1193	Arrival of the Israelites at Jericho
1194	Arrival of the Israelites at the Jordan
1195	Arrival of the Israelites at Jericho
1196	Arrival of the Israelites at the Jordan
1197	Arrival of the Israelites at Jericho
1198	Arrival of the Israelites at the Jordan
1199	Arrival of the Israelites at Jericho
1200	Arrival of the Israelites at the Jordan



Handwritten text on a rectangular label, possibly a book cover or endpaper, featuring a large, dark, irregular stain. The text is written in a cursive script and appears to read: "B. G. L. M. und".



and